



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova
Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione Internazionale
Classe LM-38

Tesi di Laurea

*Une Odyssée moderne :
L'expérience de la migration à travers
l'œuvre de Fatou Diome*

Relatrice
Prof. Marika Piva

Laureanda
Sara Ruzza
n° matr.1155318 / LMLCC

Anno Accademico 2018 / 2019

Table des matières

Introduction	5
1. La vie en Afrique.....	9
1.1. Les conditions de vie	9
1.1.1. Entre simplicité et misère	9
1.1.2. Endettement et dignité	11
1.1.3. Le chômage et la condition des jeunes.....	13
1.2. Le sous-développement.....	16
1.2.1. Le problème de l'analphabétisme	16
1.2.2. La dimension religieuse et l'obscurantisme.....	18
1.2.3. La relation compliquée avec l'homosexualité	22
1.3. La condition des femmes	24
1.3.1. Le rôle traditionnel.....	24
1.3.2. Les mariages arrangés, une question d'honneur pour la famille	25
1.3.3. La polygamie et ses conséquences	28
1.4. L'idéalisation de l'Europe	30
1.4.1. L'obsession de la réussite	31
1.4.2. Une « colonisation mentale »	33
1.4.3. Les ambassadeurs d'Europe.....	35
2. L'expérience européenne	38
2.1. L'accueil en Europe	38
2.1.1. Le voyage.....	38
2.1.2. Le processus d'intégration et ses obstacles.....	41
2.2. La recherche d'un emploi.....	45
2.2.1. « Tu dois travailler, économiser et revenir au pays ».....	45
2.2.2. La réalité du monde de l'emploi	47
2.2.3. Pauvreté et humiliations.....	54
2.3. Entre racisme et indifférence.....	56
2.3.1. Une « carte d'identité organique ».....	56
2.3.2. Préjugés et stéréotypes	57
2.3.3. Indifférence et hypocrisie	63
2.4. Être déchiré entre deux mondes	66
2.4.1. Une critique de la civilisation occidentale	66

2.4.2. La nostalgie des origines	69
2.4.3. Incommunicabilité	71
3. Le retour au pays.....	74
3.1. Des familles qui attendent	74
3.1.1. Attendre les nouvelles des enfants.....	75
3.1.2. Les conséquences de la migration dans la maison familiale	77
3.2. Le retour des vainqueurs	79
3.2.1. Célébrer le retour d'un enfant	80
3.2.2. La solidarité africaine	82
3.2.3. Un cercle vicieux	84
3.2.4. Entre deux identités	87
3.3. Le destin des vaincus.....	88
3.3.1. Des « valises bourrées d'échecs ».....	89
3.3.2. Solitude et exclusion	91
3.3.3. La recherche d'une alternative	93
Conclusion	98
Bibliographie	103
Bibliographie primaire.....	103
Bibliographie critique	103
Abstract	108

Introduction

En 2003 *Le Ventre de l'Atlantique*, le premier roman de l'auteure sénégalaise Fatou Diome, faisait sa parution sur le marché éditorial français. Peu après, le grand succès – français et international – du livre et l'assignation de plusieurs prix littéraires ont valu à l'auteure sa consécration sur la scène littéraire francophone, avec la reconnaissance du public et de la critique. Devenue aujourd'hui une auteure littéraire très affirmée, et conséquemment un célèbre personnage public, Fatou Diome ne cesse d'être avant tout une écrivaine très prolifique. Avant *Le Ventre de l'Atlantique* elle avait également publié en 2001 un recueil de nouvelles, *La Préférence Nationale*, et après le succès de son premier roman elle continue son activité d'écrivaine en publiant d'autres textes, notamment les romans *Kétala* (2006) et *Inassouvies, nos vies* (2008), les récits *Le vieil homme sur la barque* (2010) et *Mauve* (2010) et d'autres romans comme *Celles qui attendent* (2010), *Impossible de grandir* (2013) et, plus récemment, *Marianne porte plainte !* (2017).

De nombreuses études ont été faites à propos de cette auteure et surtout de son œuvre la plus connue, c'est-à-dire *Le Ventre de l'Atlantique*, véritable origine de la célébrité de l'écrivaine sénégalaise. S'insérant à l'intérieur de ce que la critique appelle « écriture migrante », Fatou Diome n'est qu'une des auteurs contemporains qui s'engagent dans la sensibilisation du public français aux cultures étrangères et au « melting-pot » qui constitue aujourd'hui la société moderne et globalisée. Son œuvre est un véritable « lieu de résonance de l'actualité »¹, dont l'intention n'est pas documentaire mais qui traite d'expériences et événements concrets. Dans ses œuvres un grand espace est consacré aux thématiques du voyage et de l'errance, de la rencontre entre cultures différentes et parfois de leur contraste, de l'opposition entre l'idéalisation de la migration comme choix de vie et la réalité de la vie dans un autre pays. Au cours des apparitions sur la scène publique qui ont suivi la publication de son premier roman et l'affirmation de son succès comme écrivaine, elle a souligné à plusieurs reprises la

¹ Mbaye Diouf, « Awumey, Diome, Mabanckou : une "politique" romanesque de l'immigration », dans Logosphère, n. 7, Automne 2011, « Les littératures francophones. Pour une littérature-monde ? », p. 85 [17/09/2019].

responsabilité morale de ceux qui, comme l’auteure elle-même, ont connu la réalité de ce choix et peuvent donc le raconter. À travers ses œuvres, elle se fixe en effet l’objectif de décrire la réalité du voyage – bien qu’elle soit filtrée par la fiction romanesque – et de ce qui attend ces migrants au-delà de la Méditerranée, pour qu’ils puissent faire leur choix de façon raisonnée, informée et consciente.

L’ambition du présent travail est celle de souligner la thématique principale des œuvres de Fatou Diome, c’est-à-dire la migration et les rapports entre l’Afrique et l’Occident, dans une perspective la plus complète possible et avec l’intention d’inclure dans cette analyse quelques romans plus récents de cette auteure. Nous observerons dans quelle mesure les œuvres récentes constituent une sorte d’approfondissement et prolongement idéal du discours déjà présent dans *Le Ventre de l’Atlantique* et dans quelle manière elles le complètent. Par conséquent, tout en gardant *Le Ventre de l’Atlantique* au centre de notre analyse, nous nous focaliserons aussi sur les histoires de *La Préférence Nationale*, *Kétala*, *Celles qui attendent* et, de façon marginale, *Impossible de grandir* et *Inassouvies, nos vies*².

Cette étude se pose l’objectif d’accompagner « physiquement » les personnages qui, à l’intérieur des œuvres de Fatou Diome, font le choix d’émigrer pour chercher ailleurs la promesse d’une vie meilleure. La structure de ce travail sera donc divisée en trois parties, correspondant aux trois étapes fondamentales qui composent le voyage de chaque migrant de Fatou Diome. La première section sera consacrée à la vie que ces personnages mènent « au pays », dans leur village natal – qui, comme nous le verrons, correspond dans la plupart des cas au lieu de naissance de l’auteure elle-même. Nous analyserons la culture qui les entoure et dans laquelle ils ont grandi, et en même temps nous soulignerons les facteurs qui les encouragent à quitter leur pays pour chercher leur fortune dans un autre continent. La deuxième partie sera focalisée sur le voyage et l’accueil de ces personnages dans le continent européen. Nous suivrons les différentes étapes des immigrés réguliers et irréguliers et les problèmes auxquels ils doivent tous

² Dorénavant, au cours de cette tractation toute référence bibliographique à ces œuvres sera désignée par les sigles suivants : PN pour *La Préférence Nationale*, VA pour *Le Ventre de l’Atlantique*, K pour *Kétala*, INV pour *Inassouvies, nos vies*, CQA pour *Celles qui attendent* et IG pour *Impossible de grandir*.

faire face au moment de l'intégration dans des pays aussi idéalisés qu'inconnus – la France de manière particulière. En ce qui concerne la troisième et dernière partie, elle s'occupera de la fin de leur voyage, qui pour la plupart d'entre eux coïncide avec leur retour au pays de provenance. Cette section s'occupera donc du moment de confrontation avec la réalité que ces personnages avaient abandonnée au moment du départ et des changements que le voyage et les différentes expériences ont opérés en eux. Nous allons conclure cette dernière partie avec l'analyse du thème de la quête identitaire, que Fatou Diome affectionne particulièrement, exprimant l'incertitude de tous ceux qui, grandissant dans deux ou plusieurs milieux différents, ne se reconnaissent plus dans une seule culture.

1. La vie en Afrique

Le lieu d'origine des personnages de Fatou Diome est souvent le Sénégal, duquel elle nous raconte les caractéristiques et les spécificités. Nous trouvons donc plusieurs références à Dakar et aux lieux les plus célèbres de la République africaine, mais il faut remarquer que l'auteure exprime une claire préférence pour le village de Niodior, c'est-à-dire son village natal, en créant un univers semi-fictionnel où les aventures des protagonistes reflètent en partie le vécu de Fatou Diome elle-même³. Dans cette section nous allons analyser la vie de ces personnages dans leur environnement originaire et nous focaliser sur ces aspects qui détermineront dans l'avenir leur décision de fuir l'Afrique pour s'installer – de façon provisoire ou définitive – dans le continent Européen.

1.1. Les conditions de vie

Fatou Diome commence ses textes en nous décrivant la communauté niodioroise comme un univers modeste et frugal, replié sur lui-même et suivant les rythmes naturels. Il n'est pas rare de trouver des références à l'isolement⁴ de cette communauté, qui en préserve la pureté des influences extérieures. Les causes de cet isolement social et culturel sont à rechercher avant tout dans la simple question géographique : Niodior est un village mais aussi et surtout une île, ce qui certainement ne simplifie pas les contacts avec la réalité externe.

1.1.1. *Entre simplicité et misère*

Le style de vie de la plupart des personnages qui peuplent le monde de Niodior est extrêmement simple et modeste. Ce fait est dû partiellement au pouvoir de la tradition, mais en grande partie aux conditions économiques défavorables dans lesquelles ils vivent. Avec l'objectif de décrire dans les détails les nuances de la société sénégalaise

³ Catherine Mazauric, par exemple, décrit *Le Ventre de l'Atlantique* comme « autobiographique à 90% ».

Catherine Mazauric, « Fictions De Soi Dans La Maison De L'autre (Aminata Sow Fall, Ken Bugul, Fatou Diome) » *Dalhousie French Studies*, 74/75, 2006, p. 245, sur www.jstor.org/stable/40837727 [20/06/2019].

⁴ Cfr. « société insulaire », « structure monolithique impénétrable » (VA ; 77).

qu'elle connaît, Fatou Diome nous présente plusieurs exemples de ce « tiers-monde rachitique » (VA ; 167) que l'Occident ignore.

À plusieurs reprises, nous faisons en fait la connaissance de personnages qui se trouvent dans une condition de grande pauvreté. Par exemple *La mendiante et l'écolière*, c'est-à-dire la toute première nouvelle de *La Préférence Nationale*, nous présente tout de suite la figure de Coudou, une vieille mendiante qui au cours du récit va développer un rapport singulier d'interdépendance avec l'autre héroïne de la nouvelle, l'« écolière » de l'autre moitié du titre. Les mésaventures de Coudou ont commencé avec une épidémie de lèpre, la « maladie mange-corps » (PN ; 15), qui a réduit de façon radicale la main-d'œuvre et l'aptitude au travail dans sa famille. Ne disposant pas d'aides économiques ou sanitaires, ne pouvant pas bénéficier de politiques de protection sociale pour améliorer le sort de sa famille, Coudou se retrouve à mendier :

Avec une main en moins, Coudou ne pouvait plus couper ce bois qu'elle vendait au marché, et au moyen duquel elle faisait cuire les maigres poissons que les pêcheurs cédaient à son cultivateur de mari en échange de quelques mesures de mil. D'ailleurs, le vieux Guignane ne gardait plus de ses champs que l'image incertaine d'un tableau d'automne tapis dans sa mémoire. En perdant la vue il avait anticipé sa retraite agricole, et ne tirait plus sa pitance que de ses trémolos qui sillonnaient Foundiougne. Aussi donnait-il à son épouse quelques leçons qui firent d'elle en très peu de temps une experte-mendiant. (PN ; 15-16)

C'est sur la base de cette situation de pauvreté que naît l'amitié entre Coudou et la fillette. Cette dernière est hébergée chez une famille nombreuse⁵ où les besoins individuels sont suffoqués par les nécessités collectives. Les deux développent ainsi une relation « financière » qui aboutira à l'amitié.

L'histoire de *Celles qui attendent*, d'autre part, s'ouvre avec la description de la famille d'Arame, dont l'auteure nous présente tout de suite la situation économique et les difficultés de chaque jour. « Sur ce coin de la planète, où les maigres productions journalières sont destinées à une consommation immédiate, la sérénité du lendemain n'est jamais garantie » (CQA ; 16), nous dit Fatou Diome, et elle conclut en précisant qu'ici, « pour beaucoup, vivre se résume à essayer de vivre » (CQA ; 16). Arame doit

⁵ « Deux femmes et dix-huit enfants parqués dans trois chambres et un salon » (PN ; 24).

donc prendre soin de ses enfants et surtout de ses petits-enfants. Le récit se focalise à plusieurs reprises sur la difficulté de repérer la nourriture pour chaque repas et sur la nécessité de diviser et économiser les provisions pour faire face à l'avenir. Et les repas eux-mêmes sont souvent des objets d'analyse au cours du roman, tout comme le comportement des enfants, qui ont le privilège de goûter le résultat des efforts quotidiens des adultes sans en connaître l'origine. Des exclamations telles « Hey, doucement ! Ce n'est pas la peine de vous empiffrer ainsi » ou « Moins, allez, tu en prends beaucoup trop, et les autres alors ? Ils n'en veulent pas, eux ? » (CQA ; 36) montrent qu'Arame est forcée à intervenir pour rétablir une sorte d'équité dans la distribution de la nourriture. Mais la plupart des fois ce type de comportement est impossible à éliminer parce qu'il a été intériorisé par les enfants, « Cette attitude d'affamés » conclut l'auteure « était si ancrée en eux qu'elle était devenue leur comportement naturel » (CQA ; 36).

1.1.2. Endettement et dignité

Dans la plupart des cas, ces conditions économiques ne permettent pas aux familles de survivre avec leurs maigres ressources, mais c'est à ce moment-là que la société niodioroise vient à leur secours.

Un grand nombre de théoriciens et de philosophes ont réfléchi sur la structuration économique de la société africaine et sur la façon dont elle se différencie de sa contrepartie européenne. Par exemple, Senghor remarque qu'il s'agit d'une forme de socialisme, dont les caractéristiques se différencient du marxisme-léninisme né et développé en Europe et qui, par contre, souligne l'idée de libération et amélioration des citoyens à 360 degrés – et donc n'exclut pas la dimension spirituelle – à travers son aspect « humaniste »⁶. Même si sa réalisation pratique n'est pas parfaite et que nous pouvons distinguer de différents degrés de coopération à son intérieur, nous pouvons

⁶ Babacar Diop, « Les fondements théoriques du socialisme africain chez L. S. Senghor », dans *Ethiopiques*, no. 8, 2012, sur <http://ethiopiques.refer.sn/> [21/06/2019].

dire que le socialisme africain se base sur l'idée de communautarisme et de prééminence des exigences collectives sur les besoins individuels⁷.

Ainsi, il n'est pas rare au cours de ces œuvres de voir des personnages demander la solidarité de leurs voisins, en « empruntant » des objets ou de la nourriture – d'ailleurs cultiver ses relations parentales et amicales est aussi une façon de s'assurer la coopération des autres dans les moments de besoin⁸. Prendre des marchandises à crédit est aussi une habitude très répandue à Niodior, ce qui détermine la gêne mais aussi la résignation des commerçants :

– Abdou, je voudrais juste deux kilos de riz, les petits vont bientôt rentrer de l'école et je n'ai rien laissé à la maison. Je te réglerai ça bientôt, s'il plaît à Dieu.

Le commerçant était un homme très pieux, mais avec des clients telles que cette femme, il en arrivait parfois à douter de la puissance divine. « S'il plaît à Dieu, s'il plaît à Dieu... » Il faut croire que rien de ce qui concernait cette bonne femme ne plaisait à Dieu, car depuis tout ce temps qu'elle l'invoquait, elle n'avait jamais pu régler la totalité de son ardoise. (CQA ; 18)

Cette scène se déroule au début de l'histoire de *Celles qui attendent* et témoigne tout de suite de la condition économique de la famille d'Arame. Abdou est un homme « très pieux », il est vrai, mais c'est aussi un commerçant et pour cette raison le système communautaire africain, et donc la pression sociale qui le pousse à céder une partie de sa marchandise à titre gratuit, risque de causer la faillite de son activité commerciale⁹. Il s'en plaint à plusieurs reprises : « Si personne ne paie, où voulez-vous que je trouve l'argent pour renouveler le stock de cette boutique ? » (CQA ; 19) ou bien « Je vous le

⁷ Ehud Sprinzak, « African Traditional Socialism - A Semantic Analysis of Political Ideology », *The Journal of Modern African Studies*, vol. 11, no. 4, 1973, pp. 634-637, sur www.jstor.org/stable/161619 [20/06/2019].

⁸ Nous en trouvons un exemple dans un passage de *Celles qui attendent*, qui souligne la normalité de cette pratique dans ce type de milieu social. :

« Bonjour Arame ! Dieu merci, tu es-là ! Comment vas-tu ? Comment vont les enfants ? Arame reconnut immédiatement la voix de Bougna, sa voisine et amie ; elle l'aimait bien, mais elle aurait préféré ne pas la voir ce jour-là. Elle avait déjà assez de soucis comme ça ! Or, avec ce « Dieu merci, tu es là » elle se doutait bien que Bougna venait lui demander un service » (CQA ; 32).

⁹ Cela démontre que l'introduction de l'économie capitaliste « individualiste » comporte des conséquences catastrophiques pour le système africain.

Nyerere in Ehud Sprinzak, « African Traditional Socialism - A Semantic Analysis of Political Ideology », *The Journal of Modern African Studies*, vol. 11, no. 4, 1973, p. 633, sur www.jstor.org/stable/161619 [20/06/2019].

jure ! Si je coule, vous coulez aussi ! » (CQA ; 25) parce que « Les milles mercis qu'on lui servait à longueur de journée ne remplissaient pas son camion de riz et son grossiste exigeait un versement avant toute nouvelle livraison » (CQA ; 24). Ce sont les mêmes difficultés que doit affronter Madické, frère de Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique*, qui décide d'employer l'argent reçu de sa sœur émigrée en Europe pour ouvrir une boutique à Niodior : « C'est vrai que les gens me prennent beaucoup de choses à crédit, certains viennent carrément quémander. Le vieux pêcheur, par exemple, lui, il a pris l'habitude de venir se servir gratos. Mais bon, ça va, on se file tous des coups de main » (VA ; 253).

Ce type de comportement est répandu dans la société niodioroise – et d'ailleurs la structure économique du « socialisme africain » dont nous venons de parler l'encourage implicitement. Mais – en apparente contradiction – une pratique commune consiste aussi dans le fait de cacher ses souffrances pour essayer de garder sa dignité aux yeux des autres citoyens.

Les mères [...] trouvaient d'innombrables astuces pour sustenter leur marmaille. Leur vœu le plus cher était de jamais ne déranger personne avec une quelconque demande mais, parfois, l'estomac de leurs petits exigeait plus que le courage d'une mère. Epouvantées par le fond vide de leur marmite, elles sortaient, puis revenaient les bras chargés de victuailles et les épaules basses, écrasées d'affront. Bien que cette réalité leur fût commune, chacune essayait de cacher aux autres ses périodes de vaches maigres. On peut souffrir de la gale, mais de là à se gratter l'aîne en public, il y a une marge à ne pas franchir. (CQA ; 17)

Cette spécificité introduit l'une des caractéristiques cruciales de ce milieu, c'est-à-dire l'importance du statut social et l'habitude à faire recours à plusieurs artifices pour garder sa position à l'intérieur du tissu social. Nous verrons au cours de cette analyse que cette nécessité est à la base de plusieurs coutumes qui influencent la sensation de malaise parmi les jeunes générations.

1.1.3. Le chômage et la condition des jeunes

Parmi les causes à l'origine des conditions économiques que nous venons d'analyser nous pouvons sans aucun doute reconnaître les facteurs liés au manque d'un travail stable.

Comme on l'a vu, Niodior est un monde « insulaire » et isolé, et ses spécificités socio-culturelles sont donc « protégées » des influences externes. Mais cela ne signifie pas que ce soit un monde complètement impénétrable. Au contraire, Fatou Diome nous

décrit en fait une société en transformation, une mutation lente mais désormais inévitable. Les influences de la modernité s'infiltrent dans la société niodioroise à travers les éléments technologiques et l'influence de l'Occident finit par transformer les modes de production traditionnels en introduisant le capitalisme¹⁰. Fatou Diome parle d'une « sérénité troublée » (CQA ; 23) dans la transformation progressive des activités locales de pêche :

Cette sérénité s'était troublée, puis avait fini par se voler en éclats, quand les chalutiers occidentaux se mirent à piller les ressources halieutiques locales. Les sardines que les enfants grillaient en chantant se retrouvèrent dans des boîtes de conserve vendues dans les supermarchés des pays riches. [...] Sur toute la côte sénégalaise, les pêcheurs rentraient avec des pirogues de moins en moins remplies. Les daurades et les espadons, qu'attendaient leurs épouses, étaient ratissés par les bateaux européens pour des papilles plus nanties. [...] Si certains de ses pairs persévéraient, Abdou, lui, avait compris que le mal irait croissant. (CQA ; 23)

L'introduction du système de production capitaliste finit donc pour déterminer la ruine progressive de l'économie locale, et c'est précisément le processus d'adaptation à cette nouvelle forme d'économie que Fatou Diome nous décrit. En lisant ses romans, nous devenons les témoins de l'appauvrissement de nombreuses familles, au moment où la main-d'œuvre locale essaye de « recycler » son rôle dans une compagnie européenne ou de commencer une nouvelle carrière de zéro. Par exemple, Abdou de *Celles qui attendent*, comme nous l'avons déjà vu, abandonne son activité de pêcheur pour se consacrer à l'administration d'une boutique. Être embauché par une compagnie européenne comme Wagane¹¹, par contre, devient automatiquement une raison d'orgueil et lui vaut l'admiration de tout le village.

La situation se fait plus compliquée pour les jeunes niodiorois, qui doivent se confronter avec un système économique différent de celui pour lequel ils avaient été éduqués. De plus, l'introduction de la scolarisation détache certains d'entre eux de la vie rurale de leurs parents, mais elle ne leur donne pas la certitude d'un avenir

¹⁰ Samuel Zadi, « La 'Solidarité africaine' dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, p. 179, sur www.jstor.org/stable/41103961 [21/06/2019].

¹¹ C'est précisément la condition économique et professionnelle de Wagane, mari de Bougna dans le roman *Celles qui attendent*, qui lui permet en fait de prendre une deuxième épouse, comme nous le verrons au paragraphe 1.3.2.

professionnel. Le processus de scolarisation n'est donc pas intrinsèquement positif, car – contrairement à ce que nous pourrions penser – il ne comporte pas automatiquement un plus grand nombre de possibilités pour l'avenir, il finit au contraire par en déterminer la réduction. « Ils étaient de ces enfants détournés de la vie paysanne et trop mal outillés pour escompter un destin de bureaucrate » (CQA ; 190) nous dit Fatou Diome à propos d'Issa et Coumba ; ou alors elle nous raconte les mésaventures de Lamine : « Au village, il avait tenté de se mettre à la pêche artisanale sans trop de succès. [...] En vérité, il était tout simplement incapable de se faire à un tel métier. Les nombreuses années qu'il avait passé à l'école l'avaient détourné de ce genre d'activité » (CQA ; 65).

La plupart de cette génération cherche donc un emploi sans vraiment le trouver, d'autres, comme Issa, se vouent à un emploi peu rentable : « à vingt ans, Issa, son fils aîné, qui avait quitté l'école avant le brevet, n'avait pas trouvé d'emploi plus rentable que la pêche artisanale. [...] À part le poisson qu'il rapportait à la maison, il ne gagnait presque rien » (CQA ; 52). D'autres encore acceptent un emploi qui comporte des risques bien plus graves :

En compagnie d'un camarade du village, Lamine était allé proposer ses bras musclés au port de Dakar. [...] Puis vint ce jour, ce maudit jour : ils déchargeaient des sacs pesants quand, soudain, son copain s'écroula, bave aux lèvres, les yeux révulsés. On l'aspergea d'eau, lui fit un massage cardiaque, en vain. Lorsque les pompiers arrivèrent, ils ne purent que constater le décès. De l'ammoniaque ; à vingt-cinq ans, il était mort asphyxié par de l'ammoniaque. Ceux qui les avaient engagés pour décharger cette dangereux cargaison n'avaient prévu ni gants ni masques : les précautions coûtaient trop cher, plus cher que leur vie de gueux. (CQA ; 66-67)

Privés de tout espoir d'un avenir meilleur au pays, il est donc naturel que les jeunes de Niodior se tournent vers une réalité différente, et dans ce cas vers la réalité européenne. Ils décident donc d'engraisser les rangs de ces « bras disponibles » qui « étaient partis faire fortune » (CQA ; 16). De cette façon, ils finissent par créer une sorte de cercle vicieux où les jeunes de Niodior partent chercher fortune parce que leur village ne leur offre pas de possibilités pour l'avenir, mais en partant ils contribuent eux-mêmes au sous-développement de leur village¹².

¹² Ayo A. Coly, *The Pull of Postcolonial Nationhood: Gender and Migration in Francophone African Literatures*, Lanham, Rowman and Littlefield Publishers INC, 2010, p. 106.

1.2. Le sous-développement

Au-delà des conditions économiques qui poussent les migrants de Fatou Diome à quitter leur pays, il y en a d'autres qui sont liées au contexte socio-culturels où ils vivent. Ce sont les conséquences naturelles d'une culture qui donne énormément d'importance à ses mœurs, ses traditions et à l'observance des prescriptions religieuses, alors qu'elle n'arrive pas à prêter suffisamment d'attention aux nécessités des individus.

1.2.1. *Le problème de l'analphabétisme*

S'il est vrai que la jeune génération niodioroise peut bénéficier de l'introduction de la scolarisation, cela n'est pas la norme pour la génération précédente, celle de leurs parents et des membres plus âgés de leur famille. Au contraire, dans la plupart des cas, il s'agit de personnes qui n'ont pas reçu une instruction de base. Dans leur vie quotidienne, il faut l'admettre, cette carence n'est pas significative et n'arrive pas à compromettre leurs activités journalières. Les problèmes se présentent au moment où les circonstances les obligent à se confronter avec la bureaucratie ou les autorités, ou bien avec tout genre de communication à distance. De fait, au village de Niodior, ceux qui veulent rester en contact avec leurs familiers partis en Europe sont obligés de demander l'aide des fonctionnaires, et la même chose se passe avec les papiers et les documents officiels. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, un rôle significatif est joué par le « télécentre », un édifice du village où les niodiorois se rendent pour rester en contact avec le monde externe :

Ndogou, considérée comme une intellectuelle du fait de son bref passage au collège, occupe une place importante au village. Elle est responsable de ce qu'on appelle ici le *télécentre* : une petite pièce où le téléphone, que se partagent tous les habitants du quartier, repose sur son autel. Les gens s'y rendent avec leurs bouts de papier, griffonnés de deux ou trois numéros de téléphone, pour appeler leurs correspondants en échange de quelques pièces. Illettrés, pour la plupart, l'aide de la demoiselle leur est souvent nécessaire pour composer un numéro. (VA ; 35)

La même situation se produit avec la correspondance épistolaire, pour laquelle les résidents du village font recours à l'instituteur de Niodior, M. Ndétare. C'est en fait l'un des personnages auxquels Fatou Diome assigne la mission de représenter la naissance d'une mentalité moderne à Niodior. Syndicaliste ayant une « foi absolue en Karl Marx » (VA ; 65), Ndétare se distingue des autres niodiorois par son aspect et ses manières

« européennes »¹³ : comme il est considéré comme une sorte d'agitateur populaire, le gouvernement sénégalais l'a destiné à l'île de Niodior en espérant « le voir sombrer avec ses idéaux » (VA ; 129). Sa conscience progressiste et la détermination qu'il montre dans son travail constituent un des piliers de l'ouverture de l'île vers la modernité, par exemple à travers sa lutte contre l'analphabétisme. « Dans un avenir proche, le illettrés ne pourront plus évoluer dans ce pays sans l'aide d'un tiers. », dit-il à la grand-mère de Salie afin de la pousser à inscrire la petite-fille à l'école, « Avouez que c'est difficile de devoir demander à quelqu'un de vous rédiger vos lettres, de vous remplir vos papiers, de vous accompagner dans les bureaux pour la moindre démarche administrative » (VA ; 69). C'est grâce à l'insistance de l'instituteur que la petite héroïne de *Le Ventre de l'Atlantique* pourra recevoir une instruction. En fait au cours du roman M. Ndétare est traité avec considération et respect par tous les habitants du village, mais avec une affection particulière de la part de Salie – qui, contrairement aux autres villageois, a bénéficié en grande mesure de l'instruction reçue puisqu'elle a pu continuer ses études à l'université – laquelle, dans un passage du roman, déclare à propos de M. Ndétare : « il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde » (VA ; 66).

S'il est vrai, comme nous l'avons remarqué au cours du paragraphe 1.3.3, que l'introduction de la scolarisation dans la société niodioroise ne correspond pas forcément à des meilleures chances d'émancipation économique pour les jeunes – au contraire, parfois elle constitue un obstacle – il faut reconnaître aussi la difficulté de ceux qui sont encore illettrés à se rapporter avec un monde en évolution. Dans *Celles qui attendent*, Arame se plaint plusieurs fois de son manque de scolarisation, surtout au moment où cette situation l'empêche de communiquer avec son fils parti à l'étranger. « Ah, si seulement j'avais fait des études ! », elle répète souvent :

Arame, c'était l'accusation vivante adressée aux dirigeants des pays africains, qui n'ont toujours pas évalué, à sa juste mesure, le frein que constitue l'analphabétisme dans la marche au développement. [...] On ne peut déchiffrer le monde quand on ne possède pas les codes qui inscrivent la loi dans l'espace public. Elle avait beau savoir qu'un handicap partagé par beaucoup finit par devenir une normalité, elle ne s'en consolait pas. Elle regrettait amèrement son manque d'instruction et n'était pas la seule. « Ah, si seulement j'avais fait des études ! », cette phrase, elle l'avait souvent entendue dans la bouche de ses camarades, chaque fois que l'impossibilité de déchiffrer ou de remplir des documents

¹³ « Son air citadin », « sa mise européenne » et « son français académique » (VA ; 65).

limitait leur autonomie. Dans ce pays, où le chef de l'État et ses acolytes ne cessaient d'expliquer à la télévision leurs diverses entreprises pour réduire la fracture numérique, elles constataient avec tristesse que l'avenir qu'on entendait ainsi préparer se souciait peu de leur pauvre existence. (CQA ; 223)

Mais c'est surtout un autre passage de ce roman qui nous fait comprendre les dangers que cette situation présente au niveau pratique. Submergées de dettes et n'ayant même pas assez de ressources pour les exigences quotidiennes de leurs familles, Arame et Bougna, qui ne peuvent même plus compter sur l'aide de leurs fils aînés, se jettent dans l'aventure du microcrédit, parce que « leur raisonnement était d'une simplicité désarmante : il y avait de l'argent à prendre, elles en avaient besoin » (CQA ; 181). Ne comprenant pas la relevance du taux d'intérêt et ses conséquences financières, elles « firent une croix au bas de la feuille qu'elles devaient signer et repartirent, chacune agrippée à sa liasse de billets » (CQA ; 181). Comme nous pouvons facilement le prévoir, elles seront obligées de s'endetter pour repayer les versements mensuels au Crédit Mutuel et à la fin leur situation financière sera encore plus grave et plus compliquée, preuve que, comme le dit Fatou Diome, « le capitalisme humanitaire n'existe pas » (CQA ; 182).

Tout compte fait, donc, bien que les avantages de l'alphabétisation ne soient pas encore évidents dans la société niodioroise – sauf que pour ceux qui ont la possibilité de poursuivre leurs études – le manque de scolarisation est évidemment dangereux au niveau personnel et professionnel, sans compter le plan économique.

1.2.2. La dimension religieuse et l'obscurantisme

Il n'est pas facile de décrire de façon complète la sphère religieuse de cette réalité. Il s'agit en effet d'une réalité complexe : s'il est vrai qu'en général les personnages qui peuplent l'île de Niodior sont musulmans, nous pouvons aussi constater qu'ils restent toute une série de mœurs et de traditions liées aux origines païennes de ce peuple et encore ancrées dans la vie quotidienne des habitants. C'est une liaison singulière celle qui relie et fait coexister la foi musulmane et les croyances mystiques et surnaturelles sans que les deux dimensions soient perçues comme antithétiques et contradictoires, ou que l'une des deux résulte incohérente. Au cours de ces romans on passe donc d'une ablution ou un mariage à la mosquée à demander l'aide d'un marabout pour améliorer

sa vie conjugale avec une énorme simplicité, dans un contexte où ces réalités cohabitent sous le même toit et sont interdépendantes. Et pourtant la position que Fatou Diome occupe, celle d'un observateur externe qui a pris sa distance de la réalité africaine et peut observer cette société de façon critique, lui permet d'en démasquer les mystifications et de dévoiler la manière dont elles peuvent avoir une influence négative sur la vie de ses personnages.

Nous commencerons en soulignant les contradictions et l'hypocrisie qui caractérisent certains personnages, qui justifient leurs comportements le plus amoraux à travers la religion. C'est le cas, par exemple, du personnage du vieux pêcheur, père de la jeune Sankèle dans *Le Ventre de l'Atlantique*. Lorsque sa fille – amoureuse de M. Ndétare mais promise à un autre homme – refuse d'épouser l'homme que sa famille a choisi pour elle et se retrouve enceinte de son amant, le vieux pêcheur manifeste toute son intolérance contre ce qu'il estime être une violation impardonnable des lois de Dieu, car « un enfant illégitime ne peut grandir sous mon toit » (VA ; 134). Après une grossesse passée sous silence, pendant laquelle toute sortie de la maison paternelle était interdite à la jeune fille, le vieux pêcheur décide d'extirper le problème de façon radicale. Au moment de la naissance du bébé, il recourt à la solution la plus barbare et cruelle :

Il quitta la chambre, son ballot sous le bras, et se dirigea vers la mer. Après avoir posé le petit corps dans sa pirogue, il rama vers le large. Quand il estima s'être suffisamment éloigné du rivage, il arrima le corps à une grosse pierre, le plongea au fond de l'Atlantique et reprit son sillage à l'envers. [...]

Le vieux pêcheur avait à peine franchi le seuil de sa maison quand la voix frileuse du muezzin fit chanter les coqs. Le souffle de l'aube dissipait le bleu de la nuit. Il fit ses ablutions, saisit son chapelet et se rendit à la mosquée. *Allah Akbar !* (VA ; 134)

La référence à la religion musulmane à la fin du paragraphe n'est pas une coïncidence et met en évidence comment l'application rigide du code religieux et moral finit par être utilisée comme justification pour des actes amoraux, des actes qui devraient être condamnés fermement par la communauté musulmane. Pourtant, l'auteure nous montre que dans cette société, la sphère religieuse se rend complice de ces gestes et en est à l'origine.

Fatou Diome nous montre aussi comment l'obscurantisme religieux peut contribuer à la permanence d'une mentalité dépassée et à la persistance de certains

stéréotypes, notamment celui de la femme soumise à son mari, que nous allons traiter de façon approfondie dans le paragraphe 1.3.1. Dans ce cas, un dialogue entre M. Ndétare et ses élèves souligne cette fonction répressive de toute mentalité moderne et progressiste :

– Te souviens-tu de ce fameux jour où je vous avais demandé en classe, c’était en CM1 : quel métier voudrez-vous exercer quand vous serez grands ?

Nous éclatâmes de rire. Ce jour-là, beaucoup de garçons avaient répondu : instituteur, infirmier, gendarme, sous-préfet, désignant ainsi les seuls fonctionnaires que nous connaissions au village. [...] Puis une fille avait levé la main et déclaré :

– Moi, je veux faire maman !

– Mais ce n’est pas un métier, voyons, avait remarqué Ndétare dans un rire crispé. Il faut un métier, un travail pour gagner de l’argent, avoir de quoi vivre, tu comprends ?

– Ah si ! c’est même un bon métier ! Mon père dit qu’en faisant maman on peut gagner le paradis, et c’est beaucoup mieux que de l’argent. Pour les achats, c’est à l’homme de décider, c’est à lui de gagner de l’argent. Quand je serai grande, je ferai seulement maman, et j’obéirai à mon mari pour aller au paradis, c’est ça qu’il a dit, mon père. [...]

Les explications de l’instituteur se perdirent dans les ricanements. Le frère de la jeune fille leva la main.

– Oh non ! Pas toi ! Je suppose que tu vas nous annoncer ta vocation de polygame, avec pour mission d’accroître le nombre de musulmans sur Terre, ça aussi, ça doit ouvrir les portes du paradis, n’est-ce pas ?

– Oui monsieur, acquiesça le garçon, solennel, c’est ça qu’il a dit, mon père. (VA ; 186-187)

Mais la religion musulmane n’est pas le seul élément dont nous remarquons les inconvénients et les vices, car l’île de Niodior ne nous cache pas son histoire païenne. Ces croyances remontent à une époque plus ancienne par rapport à la diffusion de la religion musulmane, et aux yeux des lecteurs européens elles révèlent leur inconsistance. Fatou Diome elle-même, à travers son style ironique et direct, ne masque pas son opinion à ce propos et elle nous montre les dommages que ces croyances peuvent apporter à ceux qui y font confiance et se laissent ainsi tromper.

Les marabouts sont les figures centrales de la foi religieuse niodioroise. Des véritables « vendeurs d’illusions », l’auteure décrit ces personnages comme des escrocs qui profitent de l’ingénuité et des convictions de leurs victimes pour leur soustraire une grande quantité d’argent – ou bien d’autres objets et provisions précieuses pour la sustentation du noyau familial – en échange de « services » ou « miracles » qui se

révèlent juste des menteries et des mystifications.¹⁴ *Le Ventre de l'Atlantique* nous présente, à titre d'exemple, la situation amoureuse de Gnarelle qui, pour reconquérir l'affection de son mari¹⁵, décide de demander l'aide d'un marabout. À travers les mots de l'auteure, qui nous décrit avec scepticisme les méthodes de l'homme, nous comprenons que le marabout n'est qu'un escroc, mais Gnarelle garde une foi inébranlable dans ses pouvoirs, au point de s'endetter pour sauver son mariage. Le piège est bientôt révélé quand Salie, la narratrice et l'héroïne du roman, nous raconte les détails du rituel supposé restituer à la jeune Gnarelle les attentions et l'affection de son mari. Le rituel n'est en vérité qu'une façon pour le marabout de profiter de ses clientes sur le plan sexuel et pouvoir satisfaire ainsi sa libido :

Le rite du Peul exigeait une jeune fille pure, une vierge qui devait tenir le sexe maraboutal, en faisant aller sa main de la terre vers le ciel et du ciel vers la terre, comme lorsqu'on pile du mil, tandis qu'allongé sur le dos entre les jambes de sa patiente, il débiterait ses incantations. Coumba, ma tutrice, m'avait réquisitionnée, muselée, en m'annonçant l'horrible sort qui serait le mien, la terrible sanction que les esprits m'infligeraient en cas de refus ou de trahison du secret. [...]

Gnarelle, quant à elle, avait pour instruction de s'allonger sur le dos, pieds et bras écartés, dès que le membre maraboutal serait pointé vers le ciel. Elle devait aussi serrer un gri-gri dans chaque main et en presser un troisième de ses reins. On en était en cette phase quand le marabout poussa un soupir et, d'un signe de la main, ordonna l'arrêt du sacrifice. La tête de la bête désignait le toit de la petite pièce, ma main semblait avoir essoré du gombo. Le Peul se retourna, récita une prière et, tout en psalmodiant d'autres choses sibyllines, enfourcha Gnarelle qui se raidit sur la natte.

- Ne t'inquiète pas, dit-il, je ne fais que t'infiltrer le fluide positif. (VA ; 156-157)

De cette façon Fatou Diome souligne la corruption¹⁶ et le vrai but de ces personnages, et essaye ainsi d'en démasquer les artifices. Il nous est aussi évident que le caractère mensonger de ces pratiques pourrait avoir l'effet d'éloigner les jeunes

¹⁴ Gwladys Koumba Alihonou, « Énonciation romanesque et signifiante : Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano », Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016, p. 68, sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01487422> [29/06/2019].

¹⁵ L'homme va bientôt prendre une troisième épouse et Gnarelle, la deuxième, souffre à cause de la froideur improvisée de son mari. Il s'agit d'une situation qui se présente, d'après Fatou Diome, assez fréquemment au sein des couples. Nous allons l'analyser ensuite dans le paragraphe 1.3.3, au cours de la section dédiée aux complications qui se présentent à l'intérieur d'un mariage polygame.

¹⁶ Abdoullayé Berté, dans Amber Gemmeke, *Marabout women in Dakar : creating trust in a rural urban space*, LIT Verlag Münster, 2008, p. 63.

Ce passage souligne la manière dont les romanciers modernes remarquent et dénoncent le « caractère vénal » de cette pratique.

générations des croyances traditionnelles et, finalement, les pousser à quitter leur terre natale.

1.2.3. La relation compliquée avec l'homosexualité

Dans une société « phallocratique » où la masculinité est exhibée – et même parfois exaspérée – et devient du pur machisme, car elle constitue la plus grande source du pouvoir au niveau social, il n'est pas étonnant de découvrir que l'homosexualité soit une réalité bien cachée. Le roman *Kétala* prend à cœur cette question en nous présentant des personnages homosexuels, qui vont bouleverser la vie de l'héroïne de l'aventure, Mémoria. « Ne me dites plus qu'il n'y en a pas au Sénégal, je ne vous crois pas. Certes, on ne croise pas Oscar Wilde en personne dans nos rues, mais ses adeptes sont là, bien cachés » (K ; 95), comme le dit Tamara, une danseuse de Dakar très admirée et respectée à cause de son portement et son élégance, mais que nous découvrirons ensuite être un homme.

Et pourtant, il paraît que ce soit une réalité difficile à accepter pour la société sénégalaise¹⁷. Le fait que dans la plupart des cas cette orientation sexuelle est gardée en secret est en même temps une cause et une conséquence de l'incapacité sociale de la reconnaître comme pulsion naturelle de l'être humain. Dans *Kétala*, Tamsir – qui s'habille en femme et est connu à Dakar avec le nom de Tamara – et son amant Makhou arrivent assez aisément à cacher leurs rencontres clandestines aux yeux des policiers parce que « leur quiétude, ils ne la devaient pas seulement à leur maîtrise du jeu de cache-cache, c'étaient les autres, avec leurs préjugés caricaturaux, qui ne voulaient pas les voir » (K ; 105). C'est un véritable déni de la réalité, où l'homosexualité est vue comme une coutume typique de l'Occident décadent et qui n'a rien à voir avec le

¹⁷ Il suffit de remarquer la réaction des amies de Tamara à l'affirmation que nous venons de lire dans le paragraphe précédent :

« Après cette amicale estocade, tout le monde éclatait de rire. "Tamara déborde d'imagination", disait chacune, sûre de l'hétérosexualité de son macho. Puis, l'une d'elles taquinait Tamara, en lui répétant la même riposte : "Les hommes préfèrent les belles bien pétulantes, comme nous, leurs semblables ne risquent pas de nous remplacer dans leur bras !" » (K ; 95)

continent africain, peuplé d'hommes de saine moralité.¹⁸ Nous en trouvons une confirmation dans *Le Ventre de l'Atlantique*, où la fréquentation entre M. Ndétare et le jeune Moussa, qui se lient d'amitié à cause de leur situation d'« exclus » sociaux, déclenche les soupçons publiques : « Pour que ces deux hommes se fréquentent si assidument, il devait y avoir une raison autre qu'une banale amitié », nous dit le narrateur : « Ils devaient probablement se livrer, en secret, à des pratiques malsaines ramenées du pays des Bancs » (VA ; 111). Et ce n'est pas un cas, en effet, que Tamsir de *Kétala*, à la recherche d'un copain pendant sa jeunesse, trouve des partenaires plus facilement parmi les étrangers, vu que « sous les tropiques [...] trouver un partenaire gay semble aussi ardu que décrocher la lune » (K ; 102).

Par honte, par pudeur ou par peur des réactions et des représailles des autres, ce secret doit être gardé et partagé seulement entre complices. C'est pourquoi les parents de Makhou se doivent de préserver l'honneur de la famille en arrangeant son mariage avec une cousine, Mémoire – et l'épisode de la poule immolée pour simuler la virginité perdue de la jeune fille est emblématique¹⁹. Pour ce qui concerne Tamsir, son parcours en tant qu'homosexuel est probablement plus compliqué. Refusant de reconnaître l'homosexualité de Tamsir, son père le fait interner dans un hôpital et ensuite le force à entrer dans l'armée : « Bien sûr qu'il est trop fragile et c'est de ta faute ! » affirme-t-il au cours d'une discussion avec sa femme, qui le prie de renoncer à l'idée de l'armée : « Mais tu peux compter sur moi, je vais te l'endurcir ! Bientôt, il aura une baguette bien cuite entre les jambes ! » (K ; 99-100). Il est facile de deviner que le sort de Tamsir dans l'armée ne sera pas heureux, car il subira les discriminations des autres soldats²⁰ et les violences de ses supérieurs. Ce sont ces discriminations et ces brutalités qui pousseront Tamsir à la fuite et à la recherche d'un avenir plus heureux loin de sa famille et de sa ville natale.

¹⁸ Boniface Mongo-Mboussa, « Homosexualité et écriture en Afrique francophone », 2014, sur *Africultures.com*, <http://africultures.com/homosexualite-et-ecriture-en-afrique-francophone-11973/> [03/07/2019].

¹⁹ Fatou Diome parle à ce propos de « sacrifice sur l'autel de la société » (K ; 112).

²⁰ « Tamsir ne pouvait compter sur la solidarité de ses collègues : ces machos nourrissaient une haine farouche des homosexuels et considéraient les sévices qu'il endurait comme un châtiment mérité » (K ; 100-101).

1.3. La condition des femmes

Les œuvres de Fatou Diome sont peuplées de personnages féminins, et il nous semble que l'auteure a toujours révélé une considération et une attention particulière pour ce genre de personnages au cours de sa carrière comme écrivaine. Il est donc opportun d'analyser dans le détail comment la vie au Sénégal se présente pour les femmes et les jeunes filles dans ses récits.

1.3.1. *Le rôle traditionnel*

Fatou Diome nous présente une communauté où le rôle assigné aux femmes se distingue de façon radicale et absolue de celui qui est réservé aux hommes. La structure rigide patriarcale de cette société fait en sorte que les familles soient composées d'un homme, une ou plusieurs épouses et, le plus souvent, un grand nombre d'enfants. Cette condition met tout de suite en évidence la radicale disproportion et l'inégalité qui se produisent au sein du couple, le noyau familial à la base du tissu social, et c'est en effet la même disproportion qui devient une thématique fondamentale de l'œuvre de cette écrivaine.

Déjà dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Salie menait une réflexion sur ce thème en se plaignant d'une conversation téléphonique avec son frère Madické. Au cours de cette conversation, alors que Salie voudrait des nouvelles de sa famille au pays, le jeune homme ne cesse de lui couper la parole pour lui demander les résultats des matchs de football qu'il n'a pas pu suivre au pays :

C'est toujours le même scénario avec lui. Il m'oblige de l'appeler, je me ruine pour lui raconter des matchs de football, mais impossible de lui soutirer des informations. [...] Les hommes n'aiment pas les détails, dit-on, et lui, tout petit déjà, on lui avait fait comprendre qu'il devait se comporter en homme. On lui avait appris à dire « ouille ! », à serrer les dents, à ne pas pleurer lorsqu'il avait mal ou peur. En échange du courage qu'il devait manifester en toutes circonstances, on lui avait bâti un trône sur la tête de la gent féminine. Mâle donc, et fier de l'être, cet authentique guelwaar savait, dès l'enfance, jouir d'une hégémonie princière : ravir les rares sourires de son père, le plus gros morceau de poisson, les meilleurs beignets de sa mère et avoir le dernier mot devant les femelles. (VA ; 40-41)

Les rôles assignés aux femmes et aux hommes dans la maison sont donc différents, et leurs tâches ont une nature différente aussi. Ainsi, dans *Celles qui attendent* Arame et Bougna gèrent la maisonnée et s'occupent des nécessités de petits, car « dans ce

village où les petits grandissent près des femmes, profitant si peu de la présence paternelle, les petits-enfants d'Arame n'avaient pas eu le temps de vraiment s'attacher à leur père » (CQA ; 39). L'activité principale des pères est en fait celle de travailler pour assurer la subsistance de leurs familles et, forts de ce rôle et de la puissance économique qui en dérive, ils jouissent du pouvoir décisionnel dans le foyer domestique²¹. Pourtant il ne faut pas faire l'erreur de reconduire la vie familiale à ce simple schéma ; la réalité est beaucoup plus fluide et la structure hiérarchique familiale plus complexe. Par exemple, l'addition d'autres épouses au milieu domestique leur fait assumer une position subordonnée à la première épouse, et il en est de même pour l'entrée en famille d'une belle-fille : « comme le voulait la tradition, la mariée était restée au village, sous le toit de ses beaux-parents, où elle devait décharger sa belle-mère des tâches ménagères qui lui incombaient » (CQA ; 70), nous dit Fatou Diome dans *Celles qui attendent*. Naturellement, cette structure hiérarchique finit par suffoquer les aspirations des femmes de Niodior.

1.3.2. Les mariages arrangés, une question d'honneur pour la famille

Au cœur d'une société renfermée sur elle-même – une « société insulaire » (VA ; 77), comme le dit Fatou Diome – les instances de la modernité pénètrent lentement et avec grande difficulté. L'institution du mariage rentre dans les pratiques sociales qui à Niodior restent soumises à la volonté de cultiver les liens généalogiques de chaque clan. Leclerc-Audet remarque qu'au long de *Celles qui attendent* on trouve des références très rares aux pratiques du divorce, du contrôle des naissances et de l'avortement et en conclut qu'une femme niodioroise n'est pas « en mesure d'exercer sur son corps un plein contrôle quant à sa maternité, pas plus que sur sa situation matrimoniale »²². Une des causes de cette situation est individuée dans la pauvreté, qui « limite excessivement

²¹ Cette condition de subordination au mari est soulignée dans un passage de *Celles qui attendent*, où l'on discute de la vision religieuse sur ce thème : « Car les femmes, discourait [l'imam], pouvaient obéir ou pas à leurs parents, mais si elles voulaient sauver leur âme, elles devaient vénérer leur mari en toutes circonstances » (CQA ; 26).

²² Stéphanie Leclerc-Audet, « L'état et les possibilités de promotion de la figure féminine dans le roman *Celles qui attendent* de Fatou Diome », Université Laval, 2013, dans <https://corpus.ulaval.ca> [29/05/2019], p. 35.

les options de déplacements et de contacts avec l'extérieur, freinant tout déplacement vers la modernité ».²³

À l'intérieur des œuvres de Fatou Diome le nombre de personnages féminins – et même masculins, à vrai dire – forcés à se marier contre leur volonté est très élevé. Les raisons sont nombreuses et différentes, mais elles ont toutes un dénominateur commun, c'est-à-dire la volonté de garder son pouvoir dans la hiérarchie sociale ou bien d'acquérir un plus grand prestige²⁴. Ainsi, dans *Le Ventre de l'Atlantique* nous faisons la connaissance de Sankèle, fille niodioroise dont la « finesse d'esprit et [...] beauté légendaire » (VA ; 127) en font l'épouse promise de l'homme de Barbès, homme de Niodior enrichi en France. Tout cela se déroule malgré les protestations de la jeune fille, amoureuse d'un autre homme, suivant la volonté de sa famille de « tisser des liens avec l'une des familles les plus enviées du village » (VA ; 127). Et à rien ne valent les supplications de Sankèle, déterminée à ne pas épouser un homme beaucoup plus vieux qu'elle au lieu de son amoureux, parce que « Ta mère avait dit la même chose, rétorqua [son père], pourtant, elle m'a donné la plus belle fille du village. Ton fiancé s'en va mais, un jour, il t'emmènera avec lui en France, pour notre bien à tous » (VA ; 128).

Dans ce village où « la diplomatie se peaufine entre les jambes des femmes » (VA ; 130), le même sort est réservé aux protagonistes de *Celles qui attendent*. Arame est forcée à marier Koromâk bien qu'elle soit amoureuse d'un autre homme, alors que son amie Bougna, quant à elle, n'a pas pu refuser le mariage avec un de ces « enfants du pays qui avaient prospéré en ville » (CQA ; 49) :

Tout le village salua la bonne fortune de la demoiselle. Wagane avait une barbe hirsute, un ventre de moins en moins discret et des fesses qui avaient tendance à prendre leur indépendance, mais personne ne se demandait si ce physique convenait à la jeune

²³ *Ibidem*.

²⁴ Wandia Mwende Njoya, «In Search of El Dorado? The Experience of Migration to France in Contemporary African Novels», The Pennsylvania State University, 2007, dans <https://etda.libraries.psu.edu/catalog/7588> [01/06/2019], p. 95.

Dans le passage examiné Njoya discute la pratique du mariage arrangé en remarquant sa nature strictement liée aux considérations d'ordre sociale et non pas raciales. « Arranged marriages are not determined by ethnicity alone but also by considerations about class and power. »

épouse. Dans le marasme du Sud, quel parent refuserait la main de sa fille à un marin embauché par une compagnie européenne ? (CQA ; 49-50)²⁵

Il en est de même pour Mémoria, le personnage principal de *Kétala*, qui se soumet à la volonté de son père : « On verra qui commande ici, finis les enfantillages, vendredi prochain j'organise tes fiançailles, ton mariage religieux sera célébré à la mosquée et dès le lendemain tu rejoindras ton mari ; ma propre fille ne va pas me ridiculiser devant le Tout-Dakar » (K, 70). Prise au piège dans un mariage qui lui a été imposé, Mémoria découvrira plus tard que son époux Makhou est homosexuel – comme nous l'avons vu au cours du paragraphe 1.2.3 – et, comme elle, a été obligé par les circonstances à se marier afin de garder les apparences d'une famille respectable, ce qui fait du couple composée de Mémoria et Makhou une image exemplaire des victimes de la pression sociale qui pousse les personnages à respecter la tradition.

Quand l'institution du mariage est organisée afin d'obtenir du pouvoir socio-économique, tenir sa parole – dans ce cas, la parole de la famille qui s'engage dans les fiançailles – est surtout une question d'honneur et de respect. Fatou Diome donc dénonce, comme d'ailleurs le font beaucoup d'autres romancières africaines²⁶, le fait que dans ce contexte le statut de la femme se situe entre objet sexuel et valeur d'échange matrimoniale. La pire action qu'une fille puisse faire pour ruiner à jamais l'honneur de sa famille est donc celle de concevoir un enfant illégitime, un thème traité à plusieurs reprises par l'écrivaine au cours de ses romans. Ainsi, *Le Ventre de l'Atlantique* nous montre les conséquences sociales de cet événement et de la perspective de la mère et de celle des enfants. Sankèle assiste au meurtre de son bébé – fruit de l'amour de la jeune pour Wagane – tué par son père²⁷ et elle est conséquemment éloignée du village ; au contraire Salie, l'héroïne du roman, est une fille illégitime, ce qui l'a obligée à grandir loin du village – seulement grâce à la compassion

²⁵ En effet, nous verrons ensuite que des noces avec un européen ou bien un sénégalais revenu d'Europe sont source d'un grand prestige, et rarement les jeunes niodioroises peuvent – ou veulent – s'opposer à ce genre de mariage.

²⁶ Jacques Chevrier, « La Littérature Francophone Et Ses Héros », dans *Esprit*, no. 317 (8/9), 2005, p. 79, sur www.jstor.org/stable/24470392.

²⁷ Nous faisons référence ici au paragraphe 1.2.2, où nous avons discuté l'hypocrisie de ceux qui utilisent la religion pour justifier des actions amoraes.

de sa grand-mère – car tout le monde la considère « l'incarnation du péché, la fille du diable » (VA ; 75). C'est la même Salie qui, cette fois dans *Impossible de grandir*, rappelle la façon dont, encore enfant, elle était chassée de la maison de sa mère à l'heure du déjeuner parce que « quand la bouche est illégitime, la bouchée l'est aussi » (IG ; 37).

1.3.3. La polygamie et ses conséquences

Une caractéristique fondamentale du noyau familial niodiorois décrit à l'intérieur des œuvres de Fatou Diome est la pratique de la polygamie. Une mentalité plus moderne nous emmène à concevoir les mariages polygames comme totalement incompatibles avec le bonheur conjugal, but idéal de toute relation amoureuse. *Celles qui attendent* nous décrit en fait des jeunes générations qui, ayant bénéficié d'une éducation scolaire complète et ayant développé une mentalité différente de celle de leurs parents, imaginent une vie conjugale exclusive, avec un seul partenaire. Lamine, amoureux de la belle Daba depuis son enfance et jaloux de la relation de la jeune fille avec son ami Ansou, en est un exemple. Mais à côté de ces situations, Fatou Diome nous montre comme la « prégnance des vieilles lois claniques » (CQA ; 42) indique encore aux individus des modèles de comportement difficilement compatibles avec une société moderne.

Ainsi, *Le Ventre de l'Atlantique* nous décrit le mariage monogame d'El-Hadji et Simâne, et les raisons qui ont poussé l'homme à prendre une autre épouse :

El-Hadji Wagane Yaltigué fréquentait la grand-place du quartier, où s'entassaient des hommes, ses voisins et collègues, dont la richesse se résumait en une horde d'épouses flanquées d'une armée de gosses faméliques, et qui trouvaient infamante la monogamie d'El-Hadji. On le traitait derrière son dos de mono-couille, car ceux qui en ont deux se doivent d'avoir au moins deux femmes. [...] Des âmes bien intentionnées [...] ne manquèrent pas de lui rappeler qu'il n'avait toujours pas d'enfant mâle. Sept étant le nombre même de la perfection, concluaient-elles, quand une femme ne donne pas de satisfaction après autant de couches, il n'y a plus rien à espérer d'elle. (VA ; 145-146)

La pratique de la polygamie est donc strictement liée à une vision sociale qui associe l'affirmation du pouvoir et de la virilité des hommes à leur capacité de « produire » et garder un grand nombre de femmes et d'enfants. Autrement dit, comme l'affirme M. Ndétare, l'instituteur de Niodior, au cours d'une réflexion sur la pilule

contraceptive et le contrôle des naissances²⁸, « si seulement les féodaux qui servent d'époux [aux femmes] pouvaient arrêter de mesurer leur virilité au nombre de leurs enfants » ! (VA ; 179).

Il est facile de comprendre pourquoi cette forme d'agrégation s'est affirmée au sein d'une société de type solidariste et communautariste²⁹, où chaque enfant représente un investissement pour l'avenir. Il faut toutefois remarquer qu'elle ne manque pas d'inconvénients. À plusieurs reprises, au cours de ses œuvres, Fatou Diome décrit les sentiments de rivalité qui surgissent sous le même toit entre coépouses, et elle nous fait comprendre que cette structure familiale devient inévitablement incompatible avec un vrai bonheur conjugal. C'est le cas de la famille d'El-Hadji dans *Le Ventre de l'Atlantique*, où la jalousie de la première épouse Simâne pour la deuxième, Gnarelle, est dépassée seulement par celle de Gnarelle pour la troisième épouse, venue lui soutirer son « trône matrimonial » (VA ; 147) pour faire d'elle une « épouse secondaire » (VA ; 157-158).

C'est la même jalousie qui est devenue habituelle sous le toit de Wagane dans *Celles qui attendent*, où Bougna, deuxième épouse de Wagane, ne supporte pas la cohabitation avec la première femme de son mari. Femme orgueilleuse et impulsive, Bougna souffre à cause de sa position subordonnée par rapport à la première épouse – par exemple, garder les clefs du grenier et distribuer les quantités de riz pour les repas de chaque jour sont des tâches réservées à la première épouse, et le fait d'être exclue de ces privilèges lui est insupportable (CQA ; 70) – et ses colères sont désormais habituelles au village : « Pour la énième fois, Bougna et sa jeune coépouse offraient aux

²⁸ Gwladys Koumba Alihonou affirme à ce propos que le statut de la femme est relégué à l'acte de la procréation et toute femme perd sa fonction sociale au moment où elle n'est plus capable de concevoir un enfant. Il est donc impensable, dans cette société, qu'une femme puisse réguler ses grossesses.

Gwladys Koumba Alihonou, « Énonciation romanesque et signifiante : Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano », Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016, p. 34, sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01487422> [29/06/2019].

²⁹ Samuel Zadi, « La 'Solidarité africaine' dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, p. 173, sur www.jstor.org/stable/41103961 [29/05/2019]. Au cours de cette tractation, Zadi souligne comment chaque individu dans ce type de communauté doit contribuer à l'épanouissement de la société toute entière, car son existence et ses besoins sont subordonnés à ceux de la communauté.

villageois le spectacle attendu. Arame [...] se rendit en courant chez son amie. [...] comme tout le monde, elle pensait que les deux coépouses finiraient un jour par s'entretuer » (CQA ; 41). Il est aussi intéressant de remarquer que l'ambition de Bougna d'affirmer son autorité sur sa rivale sera l'un des facteurs les plus importants qui pousseront son fils Issa à se marier et ensuite à partir pour l'Europe.

C'est donc avec amertume que Fatou Diome conclut *Celles qui attendent*, quand le tant souhaité retour d'Issa se vérifie : le jeune homme rentre d'Europe « flanqué d'une dame à la peau de porcelaine et de trois petits métis qui avaient peur des poules » (CQA ; 233), ce qui étonne sa femme Coumba, qui l'attend au pays. Et Coumba est encore plus surprise quand la dame se dit disposée à tolérer un mariage polygame et offre de « partager » son mari :

Madame se disait *tolérante* ! [...] Ses clichés sur la polygamie, la supposée grande famille solidaire, aggravaient sa berluie et la rassuraient, quand toutes les femmes du village ne souhaitaient que sa disparition. Elle, l'Européenne, qui venait saboter le maigre espoir laissé par les âpres luttes féministes. Elle, qui avait le choix, venait en traîtresse dire à celles qui étaient obligées de se soumettre que ce dont elles se plaignaient était supportable. (CQA ; 235)

L'écrivaine conclut sa tirade en définissant la dame « indigne héritière de Simone de Beauvoir » et nous laisse comprendre que les européens ont une conception très limitée des problèmes qui affligent les femmes africaines.

1.4. L'idéalisation de l'Europe

Nous avons jusqu'à ce point-là analysé une série de facteurs qui, dans l'univers décrit par Fatou Diome, contribuent à pousser ses héros et héroïnes vers le choix de l'émigration. Ce qu'ils ont tous en commun, c'est un ensemble de conditions de vie précaires et injustes qui finissent par rendre indésirable aux yeux des jeunes niodiorois l'idée de passer toute leur vie dans leur village natal. Pourtant il nous reste un facteur très important, ignoré jusqu'à là, que nous devons analyser. Au-delà des éléments *négatifs*, qui s'élèvent *contre* un certain choix de vie, il est souhaitable de considérer les éléments *positifs* qui, par contre, poussent ces personnages *vers* un choix alternatif.

1.4.1. L'obsession de la réussite

Il faut donc commencer en considérant l'idée de *réussite*, devenue une véritable clé de lecture de cette situation. Sur chaque enfant qui vient au monde dans l'univers romanesque créé par l'auteure – et notamment sur les garçons, même si nous allons découvrir que ce n'est pas toujours le cas – pèse ce que Fatou Diome appelle, de manière très éloquente, un « fardeau »³⁰. C'est le poids des générations précédentes, celles qui se sont sacrifiées pour permettre aux nouvelles générations de naître et grandir et qui maintenant attendent d'elles une compensation pour ce sacrifice. Au paragraphe 1.3.3 nous avons parlé de la polygamie et de la famille patriarcale traditionnelle comme base d'une société de type solidariste et nous avons souligné que chaque enfant représente un investissement pour l'avenir³¹. Et voilà que ces mêmes enfants doivent en fait prendre en charge la sustentation de leur famille lorsqu'ils atteignent un certain âge.

« Si ton fils ne va pas travailler comme ses pairs, de quoi allons-nous vivre ? De mendicité ! Hein ? Il est temps qu'il soit un homme ! » (CQA ; 103), s'exclame Koromâk au cours d'une discussion avec sa femme Arame dans *Celles qui attendent*, en soulignant les attentes sociales et économiques placées sur leur fils. Le jeune Moussa de *Le Ventre de l'Atlantique*, parti chercher sa fortune dans le monde du football professionnel, se sent, quant à lui, « investi d'une mission sacrée » (VA ; 97) parce que le bien-être de sa famille dépend seulement de sa carrière et des sacrifices qu'il est prêt à faire pour réussir. « Tu dois travailler, économiser et revenir au pays » (VA ; 104), lui rappelle en fait son père dans une lettre, parce que « Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille » (VA ; 103).

En tout cas, cette condition ne regarde pas seulement les fils. Il est vrai, et nous l'avons souligné au cours de la section 1.3, que normalement les filles sont destinées au mariage et au rôle « soumis » à l'intérieur du couple, mais à cause des derniers changements socio-économiques globales, les nouvelles générations de filles

³⁰ « Le plus gros fardeau que traînent les émigrés » (VA ; 45).

³¹ L'indignation de l'auteure à propos de ce thème se manifeste dans un dialogue de *Kétala* : « il faut proposer aux fœtus des contrats in utero, leur expliquant à quoi ils s'engagent en venant sur terre, surtout dans certaines contrées où les humains prennent leurs enfants pour des assurances-vie. Au fait, ça vaut combien un spermatozoïde ? Une rançon à vie ? » (K ; 208-209).

commencent à partager ce fardeau avec leurs frères et leurs maris. Comme le souligne Njoya, il semble que les hommes sont poussés vers l'émigration avec le but de suivre leurs aspirations, alors que les femmes sont poussées par leurs sentiments³² ; et Fatou Diome le confirme : « les garçons se jettent dans l'Atlantique, se ruent vers l'Europe [...] en quête d'une nouvelle piste. Les filles, quant à elles, s'accrochent à ces forcenés de l'exil qui les entraînent dans une dérive où l'utopie sert de socle aux sentiments » (CQA ; 190). Dans *Le Ventre de l'Atlantique* et *Kétala* nous faisons en fait la connaissance de deux personnages emblématiques de cette condition. Salie, héroïne de *Le Ventre de l'Atlantique* partie en France à la suite de son mariage avec un homme français, envoie régulièrement son aide économique à sa famille restée au pays. De plus, à plusieurs reprises elle reçoit les requêtes d'aide de son frère Madické, qui voudrait émigrer lui aussi et lui demande avec insistance de l'argent pour l'achat du billet pour le voyage – et il ne manque pas d'être irrité à chaque refus de la part de sa sœur. Dans *Kétala*, Mémoria se trouve dans la même situation : elle suit son mari Makhou en France à la recherche d'un avenir meilleur pour leur couple, mais leur histoire d'amour ne décolle pas. Restée seule, sa recherche de travail est motivée avant tout par les sollicitations de son père, dont elle reçoit les lettres : « Qu'attends-tu donc pour nous aider à faire vivre la famille ? Faut-il que je fasse le porteur au Marché, que ta mère soit réduite au rang de bonne à Dakar, alors que notre propre enfant, la chair de notre chair, qui nous doit sa vie et son éducation, vit en France ? J'espère que je n'aurai plus besoin de te rappeler à ton devoir » (K ; 208).

Le « fardeau » de la réussite est donc un « devoir » et « une mission sacrée », et les attentes communautaires placent ce fardeau – un but qui doit être atteint, sous peine d'être exclus et rejeté par la communauté toute entière – sur les épaules des jeunes, qui n'ayant pas d'alternatives s'engagent dans l'expérience de l'émigration sans en connaître vraiment les adversités.

³² « The general pattern of migration indicates that women's journeys are influenced by love relationships and men's journeys by the pursuit of their dreams ». Wandia Mwende Njoya, « In Search of El Dorado? The Experience of Migration to France in Contemporary African Novels », The Pennsylvania State University, 2007, dans <https://etda.libraries.psu.edu/catalog/7588> [01/06/2019], p. 64.

1.4.2. Une « colonisation mentale »

Mais pourquoi l'Europe, donc ? Jusqu'à là nous avons analysé les raisons qui encouragent l'idée générale d'émigration, mais pas les motivations qui influencent le choix de la destination à part la simple – mais clairement très importante – proximité géographique. En réalité un ensemble plus complexe et plus ample de raisons pousse vers cette direction.

La fascination pour l'Europe se forme déjà à un âge très jeune, lorsque les enfants apprennent que leur village n'est pas le monde entier et qu'il existe d'autres pays au-delà de l'océan. L'idée d'un *ailleurs* chargé de promesses d'une vie meilleure se retrouve même dans les jeux des enfants, et à ce stade il s'identifie déjà avec le continent européen. Pour en faire un exemple, un passage de *Celles qui attendent* nous présente l'un des petits-enfants d'Arame qui joue avec une petite pirogue en bois dans la baignoire où sa grand-mère est en train de laver le linge. Le petit imite le bruit du moteur d'une pirogue et du coup s'exclame : « Vroum ! Vroum ! Regarde, même, regarde ! Vmmmm ! Je vais en Espagne ! » (CQA ; 119). En poursuivant le jeu, Arame lui demande de l'emmener avec lui, ce qui confirme au petit qu'un voyage en Europe est en fait un choix *désirable*, et elle reçoit une réponse affirmative. Il en est de même pour les gamins de *Le Ventre de l'Atlantique* qui s'amusent à jouer au football et rêvent de devenir footballeurs pour un grand club européen, exactement comme les équipes qu'ils suivent avec exaltation à la télé³³. C'est le modèle de la réussite sportive qui se propose comme « schéma obsédant »³⁴ et qui exerce son attraction sur la jeunesse africaine.

La télévision se révèle l'un des instruments qui contribuent le plus à former l'image du continent européen pour les jeunes de Niodior. Sa nature de moyen de communication « direct » la rend parfaite pour le jeune public étant donné que –

³³ Ce rêve est possible et même encouragé, étant donné que le football est l'un des (peu nombreux) champs professionnels où la compétence africaine est socialement acceptable en Occident, selon Wandia Mwende Njoya, «In Search of El Dorado? The Experience of Migration to France in Contemporary African Novels», The Pennsylvania State University, 2007, dans <https://etda.libraries.psu.edu/catalog/7588> [01/06/2019], p. 92.

³⁴ Mbaye Diouf, « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans 'Le Ventre de l'Atlantique' de Fatou Diome », *Francofonie*, no. 58, 2010, p. 56, sur www.jstor.org/stable/43016528.

apparemment – elle ne nécessite pas d’intermédiaires ni d’explications. Les images se donnent comme vérité absolue et indiscutable, et personne ne se rend compte que le seul fait de transmettre un contenu comporte un choix et donc nécessairement la censure d’autres aspects de la réalité. Regarder la télé à Niodior est une sorte de rituel qui prend une dimension collective, étant donné qu’il y a un seul poste de télévision au village. Les programmes les plus suivis sont les matchs de football, bien sûr, et cela comporte aussi la vision de la publicité entre les deux temps des matchs : c’est de ces images qui vient la perception sénégalaise de la vie en Europe – dans cette perspective, les épisodes de la publicité du Coca-Cola et celle du cône de glace deviennent emblématiques³⁵.

En tout cas, parmi les pays européens le vrai vainqueur est la France. Étant donné que le Sénégal est un pays francophone et que les enfants du village ont la possibilité de fréquenter l’école française, il paraît naturel que, vu les nombreux points de contact entre les deux nations, la destination idéale pour les habitants de Niodior est la France. Fatou Diome affirme à ce propos que nous nous trouvons en présence d’une véritable « colonisation mentale » (VA ; 53), celle dont le titre de cette section fait référence, c’est-à-dire le prolongement de l’ancienne colonisation politique européenne en Afrique. Le principe est de fait le même : comme dans la colonisation « traditionnelle », la nation colonisatrice acquiert la suprématie sur la nation colonisée, et ce processus comporte le pillage systématique des ressources d’Afrique. Même dans le cas d’une indépendance politique, la subordination sénégalaise est évidente³⁶ au moment où les

³⁵ « À la télé, plus rien que de la publicité. Coca-Cola, sans gêne, vient gonfler son chiffre d’affaires jusque dans ces contrées...où l’eau potable reste un luxe. [...] Attirée par la télé, un groupe de gamins rachitiques [...] s’esclaffe en voyant la scène suggestive de la publicité : un garçon s’approche d’un groupe de filles qui semblent l’ignorer ; il offre un Coca à la plus belle et l’invite ; celle-ci, après une gorgée rafraîchissante, offre généreusement sa taille au garçon qui l’enlace et ils partent ensemble en souriant. » (VA ; 18-19) Et « Ensuite, c’est au tour de Miko d’aiguiser leur appétit. Un énorme cône de glace, aux couleurs chatoyantes, remplit l’écran, puis un enfant bien potelé apparaît, léchant goulûment une glace démesurée. [...] Les glaces, ces enfants n’en connaissent que les images. Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l’autre côté de l’Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu eu la bonne idée de naître. » (VA ; 19-20)

³⁶ Wandia Mwende Njoya, « In Search of El Dorado? The Experience of Migration to France in Contemporary African Novels », The Pennsylvania State University, 2007, dans <https://etda.libraries.psu.edu/catalog/7588> [01/06/2019], p. 69.

ressources naturelles d'Afrique sont exploitées par les entreprises européennes – comme nous l'avons déjà remarqué dans la section 1.1 – et ses ressources « humaines » ne désirent que partir et abandonner leur village natal pour aller en France.

Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. À leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France.

Tenez, par exemple, la seule télévision qui leur permet de voir les matchs, elle vient de France. Son propriétaire, devenu un notable au village, a vécu en France. L'instituteur, très savant, a fait une partie de ses études en France. Tous ceux qui occupent des postes importants au pays ont étudié en France. [...] Les quelques joueurs sénégalais riches et célèbres jouent en France. Pour entraîner l'équipe nationale, on a toujours été chercher un Français. Même notre ex-président, pour vivre plus longtemps, s'était octroyé une retraite française. Alors, sur l'île, même si on ne sait pas distinguer, sur une carte, la France du Pérou, on sait en revanche qu'elle rime franchement avec chance. (VA ; 52-53)

Voilà donc que dans l'imaginaire collectif l'Europe – et la nation française en particulier – devient à la fois l'« Eldorado » (VA ; 136), le « paradis » (VA ; 20) et le « rêve » (VA ; 165).

1.4.3. Les ambassadeurs d'Europe

Comme si tout cela n'était pas suffisant, le monde de Niodior est plein de personnages que, en empruntant les mots de l'auteure, nous pourrions définir comme les « meilleurs ambassadeurs d'Occident » (VA ; 88) ou les « emblèmes de l'émigration réussie » (VA ; 33). Il s'agit d'anciens émigrés qui, une fois faite fortune en Europe et rentrés au pays, racontent une version extrêmement simplifiée de leur vie au-delà de la Méditerranée. C'est une version qui essentiellement confirme les stéréotypes déjà présents dans la vision du monde des habitants du village, et qui n'hésite pas à souligner les merveilles de l'Europe par rapport à la vie quotidienne du pays.

Nous trouvons un des personnages les plus représentatifs de cette catégorie au sein de *Le Ventre de l'Atlantique*, où tout le village de Niodior le connaît comme « l'homme de Barbès » ou plus simplement « Barbès ». L'homme de Barbès est l'image

Selon Njoya, le concept même de « francophonie » dans ce contexte est seulement une tentative de la part du gouvernement sénégalais de masquer son manque de pouvoir authentique parmi ses citoyens, et conséquemment l'impossibilité de protéger ses jeunes de l'attraction pour la France. Autrement dit, la seule existence de cette communauté d'États ayant le français comme langue commune, et donc la permanence des liens et des relations avec la France, empêche de fait l'instauration d'une authentique autonomie en Afrique.

la plus typique du parcours ascendant que chaque immigré, selon l'imaginaire collectif, accomplit en Europe. Emigré lorsqu'il était jeune, il a vécu en France où, jour après jour, il a construit sa richesse. Une richesse dont tout le village voyait une épreuve concrète chaque fois qu'il rentrait au pays : grâce à l'énorme pouvoir d'achat qu'un salaire français lui conférait au Sénégal, il a pu assurer le bien-être de sa famille et prendre plusieurs épouses dans son village natal³⁷. Il a fini enfin, après de nombreuses allées et retours, par s'installer définitivement à Niodior et assurer l'avenir de sa famille. À l'époque de l'histoire racontée dans *Le Ventre de l'Atlantique*, sa richesse lui vaut le respect de tout Niodior.

Mais tout compte fait, ce qui rend Barbès un personnage vraiment significatif dans l'univers de Niodior c'est surtout le fait qu'il, en utilisant les mots de l'écrivaine, « n'était pas avare en récits merveilleux de son odyssée » (VA ; 82). D'ailleurs, il jouit de la considération de tout le village, et cette considération se base en large mesure sur sa richesse personnelle et sur la façon grâce à laquelle il l'a obtenue, le fait de raconter à plusieurs reprises ses aventures en France est donc une manière de sauvegarder son statut social. Et voilà en fait que nous retrouvons une de ses tirades sur la France au cours du roman, au moment où il est interrogé par un enfant : « Alors, tonton, c'était comment là-bas, à Paris ? » (VA ; 83).

C'était comme tu ne pourrais jamais l'imaginer. Comme à la télé, mais en mieux, car tu vois tout pour de vrai.³⁸ Si je te raconte réellement comment c'était, tu ne vas pas me croire. Pourtant, c'était magnifique, et le mot est faible. [...] Ah ! La vie, là-bas ! Une vraie vie de pacha ! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec électricité et eau courante. Ce n'est pas comme chez nous, où quatre générations cohabitent sous le même toit. Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit des chaînes du monde entier ; son frigo et son congélateur chargés de bonne nourriture. Ils ont une vie très reposante. Leurs femmes ne font plus les tâches ménagères, elles ont des machines pour laver le linge et la vaisselle. Pour nettoyer la maison, elles ont juste à la

³⁷ Le fait de prendre plusieurs épouses est une caractéristique qui, nous l'avons vu au cours de la section 1.3.3, témoigne d'une grande richesse, et conséquemment confère une plus grande considération sociale.

³⁸ Nous rappelons à ce propos que, comme nous venons de le souligner, les images à la télé sont l'unique contact « direct » que les enfants de Niodior ont avec le monde européen, et il est donc naturel pour Barbès de prendre ces images comme exemple. De plus, il y a une seule télé dans tout le village, et c'est exactement celle que l'homme de Barbès a emporté de France au cours de ses voyages. Barbès jouit donc d'un statut spécial en tant que propriétaire de la télévision et seul homme qui peut confirmer ou contredire les images de l'Europe que la télé propose.

parcourir avec une machine qui avale toutes les saletés, on appelle ça l'aspirateur, une inspiration et tout est parti ! Bzzz ! Et c'est nickel ! Alors, elles passent leur temps à se faire belles. [...] Et tout le monde vit bien. Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail l'État paie un salaire : Ils appellent ça le RMI, le revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bailler devant la télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous ! Afin que les familles gardent un bon niveau de vie, l'État leur donne de l'argent en fonctions du nombre d'enfants. Alors, plus ils procréent, plus ils ramassent. Chaque nuit d'amour est un investissement ! [...] Là-bas, tout le monde peut devenir riche, regardez tout ce que j'ai maintenant. (VA ; 83-87)

« Là-bas, tout le monde peut devenir riche » : cette formule a un impact énorme sur la mentalité du village, et surtout sur celle des enfants. Il s'agit d'une richesse « facile », à portée de main, et particulièrement d'une richesse *assurée*. Et en effet la tirade de Barbès se conclut avec une sorte de jugement moral sur la valeur des jeunes qui rentrent de France sans avoir accompli leur mission : « Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas » (VA ; 87). Dans cette situation, les personnages de Niodior ont la tendance à accorder une plus grande autorité aux faits et aux argumentations qui confirment leurs idées préexistantes au lieu de celles qui les contredisent. Dans ce cas, le récit de Barbès – et par extension l'homme de Barbès lui-même – qui affirme l'idée de la France comme une sorte de paradis gagne crédibilité parce qu'il confirme ce que les habitants de Niodior *veulent* croire. Au contraire, les faits et les personnes qui s'opposent à cette idée³⁹ ne jouissent pas de la même considération parce qu'elles s'opposent à une mentalité désormais enracinée dans la culture niodioroise.

³⁹ Nous verrons dans la troisième partie, celle qui conclut le « cercle » de l'émigration, que ces situations existent et elles sont nombreuses, mais il y a d'autres raisons pourquoi elles ne bénéficient pas de la même crédibilité.

2. L'expérience européenne

L'ensemble des éléments que nous avons analysés au cours du chapitre précédent déclenche, chez les personnages de Fatou Diome, la nécessité de partir vers l'Europe afin de fuir la perspective d'un avenir instable et incertain. Ce voyage les conduira à la découverte d'une terre qu'ils croient connaître, mais dont ils ne connaissent, en réalité, qu'une partie exiguë. Ce chapitre sera donc consacré à décrire dans la manière la plus complète possible l'expérience vécue par les personnages de Fatou Diome au cours de leur « phase européenne ». Pour la plupart de ces personnages il s'agit d'une phase transitoire, dans l'attente de rentrer au pays avec les fruits de leur travail afin d'accomplir cette « mission sacrée » que leurs familles leur ont confiée, alors que pour d'autres cette période ne se terminera jamais. À la fin de ce « chapitre » de leurs vies, en effet, ils se trouveront tous face au choix entre faire retour à leurs origines ou prolonger cet intervalle pour une période indéfinie. Indépendamment du choix qu'ils décideront de faire, sans aucun doute cette expérience va bouleverser complètement leurs vies.

2.1. L'accueil en Europe

Cette première section se concentre sur les événements qui suivent immédiatement la décision de partir pour le continent européen, notamment l'organisation et le déroulement pratique du voyage et le premier impacte avec le monde qui se trouve de l'autre côté de la Méditerranée.

2.1.1. Le voyage

À partir du moment où le choix de partir pour l'Europe est fait, les personnages de Fatou Diome se divisent dans deux grandes catégories : celle des émigrants « réguliers » et celle des sans-papiers. La première catégorie comprend en général les personnages qui ont les moyens financiers ou les connexions et les relations interpersonnelles nécessaires à simplifier le départ le plus possible, alors que la seconde est réservée à ceux qui ne peuvent pas compter sur un soutien économique ou bureaucratique et qui sont obligés à partir en clandestin.

Du premier groupe font partie les personnages de *Kétala*, c'est-à-dire Mémoria et Makhou. Les deux sont issus de familles aisées et les démarches administratives pour voyager vers l'Union Européenne ne leur posent donc pas de problèmes. De plus, ayant fait une partie de ses études en France, Makhou peut compter sur l'accueil et la collaboration de ses anciens camarades de classe. Par contre, Salie de *Le Ventre de l'Atlantique* peut compter sur son mari : étant mariée à un homme français⁴⁰, elle ne rencontre pas de difficultés à franchir la frontière avec la France – sauf une mauvaise rencontre, au moment de son arrivée en France métropolitaine, avec un agent chargé du contrôle des passeports à l'aéroport.

C'est la même frontière décrite dans *Inassouvies, nos vies*, à travers les souvenirs de l'héroïne Betty, au moment où elle parle de son arrivée en France. Elle aussi raconte sa rencontre au guichet de contrôle des passeports et le premier moment où elle s'est confrontée avec « l'Autre » :

La frontière, pire que le mur de Jéricho, c'est une bande de glaise gluante, où ton humanité trébuche, s'affaisse, s'enfoncé, terrassée par le regard de l'Autre. Cet Autre, juge péremptoire, qui ne saurait dire pour qui et pour quoi il est devenu une partie de la grille. [...]

L'attente, ces minutes d'un silence étouffant, cette sérénité qui s'effrite, cette sueur incongrue due au stress, cette peur enfantine qui, tout doucement mais inexorablement, s'empare de vous et transforme le sourire en rictus, est-ce donc cela la frontière ? À moins que ce ne soit ces paupières baissées, cette bouche hermétique avare de dialogue, ces sourcils qui régulièrement dessinaient l'accent circonflexe de *geôle* ou ces doigts désinvoltes qui maltraitaient le passeport ? Le temps est un mur, il est là pour borner tous les voyages. On attend. On ne peut qu'attendre. On a peu de courage, devant la maison d'autrui. On est humble, on se retient, on se fait violence, c'est insupportable.

Insupportable, cette façon d'être soumis à la volonté d'autrui. Il fallait attendre, le laisser mesurer sa part de puissance en ce bas monde. Il tenait son rôle, je subissais le mien, en feignant la détente. (INV ; 172-173)

La tension dans ce passage est évidente. Face à un homme qui « Au purgatoire, [...] détenait toutes les clefs » (INV ; 172), Betty réfléchit sur la valeur de l'être humain et sur le rabais que cette valeur subit lorsque deux cultures différentes entrent en collision. Ce passage démontre aussi que même les personnages ayant les moyens

⁴⁰ Elle raconte à ce propos : « [Madické] m'avait vue partir au bras d'un Français après de pompeuses noces qui ne laissaient rien présager des bourrasques à venir. [...] Embarquée avec les masques, les statues, les cotonnades teintes et un chat roux tigré, j'avais débarqué en France dans les bagages de mon mari » (VA ; 43).

économiques pour voyager en Europe en respectant le droit international rencontrent des obstacles au cours de leur voyage.

Pour ce qui concerne les départs en clandestin, des démarches beaucoup plus compliquées se présentent aux personnages sur la voie pour le continent européen. Celui-ci est le parcours suivi par le jeune Moussa, aspirant footballeur de *Le Ventre de l'Atlantique*, et par Issa et Lamine, respectivement les fils d'Arame et de Bougna dans *Celles qui attendent*. Personne d'entre eux n'a les moyens financiers pour s'offrir les tickets d'avion et les papiers nécessaires pour arriver en France en toute sécurité, et pourtant ils ne se laissent pas décourager par cette condition.

Moussa a la chance d'être « recruté » par un chasseur de talents français qui voudrait l'engager pour le compte d'un club européen. Celui-ci, se disant sûr du talent du jeune niodiorois, organise donc son déplacement et s'offre de payer les frais de voyage, d'hébergement et de formation à la place de Moussa, en comptant sur le fait que le jeune homme le remboursera une fois devenu un footballeur professionnel. Toutefois le chasseur de talents décide de s'assurer que toute cette opération se passe bien en corrompant les fonctionnaires chargés de délivrer les documents nécessaires : « Le visa ? Une formalité ! Dans les ambassades aussi, on sait boire son pot-de-vin en silence. [...] La vie sous les tropiques est si dure ! Un compatriote de passage, ça fait toujours du bien. Bon voyage, messieurs ! » (VA ; 96-97). Par conséquent, la condition de Moussa sur le sol français n'est pas régulière et ce fait l'expose au risque d'être expulsé, car sa permanence en France se trouve maintenant entre les mains du club duquel il fait partie : la vie du jeune homme en France dépend donc complètement de sa performance sportive.

Issa et Lamine de *Celles qui attendent*, par contre, n'ont pas eu la chance d'être engagés par un recruteur sportif. Les deux jeunes hommes décident donc de partir pour l'Europe en clandestin et ils se remettent à un passeur, un de ces modernes marchands d'esclaves qui promettent un voyage vers l'Espagne en pirogue aux jeunes qui partent chercher l'Eldorado. Un passage du roman nous explique le fonctionnement de ce système :

Depuis que la pêche était devenue moins rentable, de nombreuses pirogues restaient à quai, si bien que leurs propriétaires se désolaient de les voir s'user inutilement et

songeaient à les vendre avant de devoir s'en servir comme bois de chauffe. Quelques astucieux avaient flairé la bonne aubaine : ils rachetaient et revendaient les plus grandes pirogues aux passeurs qui, à leur tour, monnayaient la traversée aux aventuriers téméraires, prêts à embarquer sur n'importe quel esquif pour rejoindre l'Espagne. [...] Au début, les départs étaient rares. Par la suite, l'envie suscitée par la réussite des premiers à avoir pris le risque multiplia les candidatures et l'appétit des passeurs. [...] En dehors des passeurs et du capitaine, personne ne savait la date exacte du départ. On se réveillait un beau matin, les étrangers étaient disparus et les enfants de l'île maquaient à l'appel. Le secret, c'était le premier lien qui unissait ces mercenaires de l'espoir, dont certains ne prévenaient même pas leur propre famille. Petit à petit, la gourmandise des passeurs rendit le secret plus difficile à préserver : l'augmentation du prix de la traversée obligeait ceux qui n'avaient pas les moyens à solliciter leur famille et, quand la famille ne disposait pas des ressources nécessaires, à faire appel à leurs relations. De ce fait, chaque départ s'ébrutait et en suscitait d'autres. Les émigrants étaient devenus les meilleurs représentants de commerce des passeurs. D'ailleurs, lorsque ces derniers manquaient de clients pour remplir une embarcation, ils appliquaient une technique commerciale toujours couronnée de succès : tout émigrant qui ramenait un nouveau client se voyait offrir une réduction sur sa propre traversée. (CQA ; 60-61)

C'est ainsi que les deux jeunes s'embarquent sur une pirogue, après avoir durement travaillé – comme d'ailleurs l'ont fait leurs familles, car le prix du voyage est assez élevé – afin de payer les passeurs. Plus qu'un mois après la date du départ, leurs familles reçoivent finalement des nouvelles des jeunes voyageurs, débarqués en Espagne et accueillis par la Croix-Rouge espagnole. Mais le voyage n'a pas été dépourvu d'accidents et les longues semaines passées en mer ont fait des victimes⁴¹ ; d'autre part, les conditions de santé des passagers débarqués en Europe sont précaires et Issa et Lamine, hospitalisés dès leur arrivée en Espagne, doivent attendre des semaines avant d'appeler leurs familles au pays.

2.1.2. Le processus d'intégration et ses obstacles

Une fois débarqués en Europe, un véritable défi se pose pour les protagonistes de ces œuvres. Tous doivent se confronter avec le fardeau de leur mission, qui se concrétise à cet instant précis. Pour ceux qui sont arrivés en Europe en clandestin, commence en ce moment un véritable « jeu de cache-cache avec les pandores » (CQA ; 170), c'est à

⁴¹ « Et puis, le corps qui a été retrouvé du côté de la Mauritanie, c'était bien un des leurs. Il paraît qu'il a fait une crise de convulsions, il s'est étouffé, puis il est mort. Comme il leur restait encore beaucoup de trajet à faire et que le corps commençait à...à..., bref, ils ne pouvaient plus le garder avec eux : alors ils l'ont jeté en mer. Issa m'a dit qu'ils avaient appelé les organisateurs pour les prévenir, mais ces derniers ne voulaient surtout pas ébruiter l'information » (CQA ; 163).

dire la nécessité d'éviter à tout prix les rencontres avec les autorités pour échapper à l'expulsion de l'Union Européenne et au rapatriement. C'est le cas de Barbès dans *Le Ventre de l'Atlantique* et des deux héros de *Celles qui attendent*, Issa et Lamine. Ces derniers, débarqués en Espagne et accueillis par la Croix-Rouge espagnole, se rendent bientôt compte que leur condition d'irréguliers ne leur permet pas de trouver un hébergement fixe. Cette situation les empêche aussi de s'arrêter longtemps dans la même ville ou le même pays ; ils se déplacent donc très souvent. La migration « step-by-step » est en effet une stratégie née pour contraster le renforcement des contrôles aux frontières qui a gagné en popularité à la fin du vingtième siècle⁴². Une seconde stratégie pour vivre en Europe, par contre, consiste à se faire héberger par des amis ou, plus souvent, une copine :

Sans papiers, vous n'aurez pas d'emploi déclaré et sans emploi déclaré, vous ne pourrez jamais prendre un logement dans ce pays. Alors, soyez malins : évitez les flics, bossez au noir pour la gamelle, continuez à vous battre pour la paperasse, mais si vous le pouvez, trouvez-vous des copines pour vous héberger. [...] surtout si vous réussissez à leur passer la bague au doigt, vous serez sauvés... » (CQA ; 205)

Les deux jeunes sénégalais finissent donc par apprendre à « transformer leur patrimoine génétique en fonds de commerce » (CQA ; 206), exploitant leur apparence physique et leur performances sexuelles en échange d'un logement et de l'espoir d'arriver enfin à la naturalisation : « Hypnotisés, ils s'abandonnaient et la relation durait assez pour que l'Espagnole se dise fiancée à un beau Sénégalais. Assez pour qu'elle s'approprie l'injuste sort de son aimé et se jette, à corps perdu, dans la bataille pour les papiers » (CQA ; 208).

Si les immigrés irréguliers savent très bien que leur permanence en Europe est précaire et qu'ils doivent à tout moment se cacher des autorités, nous nous rendons bientôt compte que la permanence dans l'espace Schengen n'est pas garantie pour les réguliers non plus. À ce propos, Fatou Diome critique âprement les politiques de

⁴² « Migration trajectories are often more complex, as migrants may travel though and successively settle in several countries, or engage in circular mobility. [...] Partly in response to border controls, step-by-step migration is progressively developing as an emerging migration strategy. »

Toma Sorana et Eleonora Castagnone, « What Drives Onward Mobility within Europe? The Case of Senegalese Migration between France, Italy and Spain », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 70, no. 1, 2015, pp. 66, www.jstor.org/stable/24638252 [25/08/2019].

naturalisation et d'intégration de la République française, partiellement responsables, à son avis, du traitement injuste réservé aux immigrés et des modestes conditions de vie dont, conséquemment, ils doivent se contenter.

La Préférence Nationale, par exemple, contient une tirade à ce sujet, « Si vous êtes marié à un ou une française [...] il vous faudra deux années de baise pour capter l'odeur française, la nationalité. Pour les femmes africaines mariées à des français, les chances de naturalisation augmentent proportionnellement à l'élasticité de leur utérus, où poussent des fœtus français qui ignorent la préférence nationale » (PN ; 83). L'ironie, évidente dans le choix d'expressions comme « capter l'odeur française » ou « poussent des fœtus français », devient amère quand nous réalisons que l'immigré est considéré ici comme objet passif du processus de naturalisation et non pas un actant. En qualité d'objet passif, il est abandonné à la merci des caprices de l'État français et de ses citoyens, prêts à lui refuser tout aide et compassion humaine : « En repoussant la date de l'acquisition de la nationalité à deux ans après le mariage » constate le narrateur, l'État « compte sur le caractère volage de ses compatriotes et le racisme de la belle-famille pour briser les couples mixtes avant la date fatidique » (PN ; 83). C'est une possibilité déjà explorée dans *Le Ventre de l'Atlantique*, où Salie, partie en France à la suite de son mari français, fait brièvement allusion à la fin de son mariage⁴³. Seule, divorcée de son mari, sans enfants « poussés dans son utérus », Salie se rend compte de sa complète solitude sur le territoire français. Elle constate aussi que cette condition n'est pas de sa faute, mais c'est un destin auquel sa belle-famille – et métaphoriquement la France toute entière, dans son rôle de patrie d'adoption – l'a abandonnée. La situation des immigrés en France est donc comparée à celle des animaux, car la tirade de *La Préférence Nationale* poursuit : « J'ai fini par prendre conscience que, dans ce pays, il y a la SPA pour les animaux abandonnés par leurs maîtres, mais rien pour les étrangères que des Français ont livré à la misère. En fait, alors qu'on me refuse la nationalité, mon chat sénégalais, lui, a ses papiers français. C'est peut-être parce qu'il a le poil roux » (PN ;

⁴³ « J'avais débarqué en France dans les bagages de mon mari, tout comme j'aurais pu atterrir avec lui dans la toundra sibérienne. Mais une fois chez lui, ma peau ombragea l'idylle – les siens ne voulaient que Blanche-Neige –, les noces furent éphémères et la galère tenace » (VA ; 43).

84). Le portrait de la société française qui résulte de ces éléments n'est décidément pas flatteur. Il suffit de rappeler, comme le fait Éloïse Brezault, les valeurs fondatrices – et fondamentales – qui ont caractérisé la République française dès sa naissance : la devise nationale est apparemment trop souvent oubliée par les institutions françaises⁴⁴, surtout pour ce qui concerne son troisième mot, la *fraternité*.

Cette réflexion s'accompagne à une brève critique de la classe politique française contemporaine, et surtout aux partis de gauche qui devraient défendre les intérêts des classes les plus humbles de la nation mais qui sont trop souvent absorbés par leurs propres privilèges. M. Ndétare, instituteur de Niodior dans *Le Ventre de l'Atlantique*, est un détracteur de l'émigration vers l'Europe comme solution aux problèmes de la jeunesse africaine, et il essaye à plusieurs reprises d'expliquer à ses jeunes élèves pourquoi le gouvernement français n'est pas composé de « gens qui aident les pauvres »⁴⁵, comme l'affirme un de ses élèves :

Les gouvernements changent, mais notre sort, comme celui de leurs démunis, reste le même. [...] Tu me fais rire avec ton analyse politique. Ta gauche de l'espoir est une gauche caviar qui soûle les pauvres de discours creux, avant d'aller s'empiffrer tranquillement de sa bonne conscience. La gauche reste notre mère à nous, les humbles, mais c'est une mère qui trop souvent nous refuse son lait et se contente d'exhiber ses beaux seins. Quant à leur politique d'intégration, elle vaut tout au plus pour leur équipe nationale de football. *Blacks, Blancs, Beurs*, ce n'est qu'un slogan placardé sur leur vitrine mondiale, comme une mauvaise publicité de Benetton [...]. Les étrangers sont acceptés, aimés et même revendiqués seulement quand, dans leur domaine, ils sont parmi les meilleurs. *Blacks, Blancs, Beurs*, si ça allait de soi dans la société française, on n'aurait pas besoin d'en faire

⁴⁴ « Les stéréotypes [...] emprisonnent l'immigré dans un statut d'inférieur et peignent un portrait peu flatteur de la société française où le « préjugé de la couleur » vient fortement entraver les valeurs d'égalité et de solidarité qui façonnent l'universalisme de la République. » Éloïse Brezault, « Du malaise de la 'condition noire' dans la société française : Une identité composite en mal d'intégration dans quelques romans africains contemporains », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 26, no. 2, 2011, p. 144, sur www.jstor.org/stable/41445296 [10/08/2019].

⁴⁵ « C'est certainement moins dur de ce que tu nous racontes. [...] En plus, en ce moment, le Premier ministre est socialiste, comme Senghor ; c'est la gauche qui est au pouvoir, comme on dit, des gens qui aident les pauvres, quoi » (VA ; 177).

C'est la réplique d'un de ces jeunes niodiorois qui écoutent la tirade de M. Ndétare mais ne lui font pas confiance. Il s'agit d'une lecture limitée de la situation politique européenne. Comme les jeunes de Niodior ne peuvent pas compter sur une connaissance approfondie de la politique européenne, ils y superposent une réalité qu'ils trouvent plus compréhensible et immédiate – dans ce cas, un personnage célèbre de la politique sénégalaise. C'est une clé de lecture limitée et limitante, une erreur que leur instituteur, M. Ndétare, essaye de corriger dans le passage qui suit.

un slogan. Ce n'est qu'une poudre de rêve qu'on nous jette aux yeux pour nous cacher de dures réalités. » (VA ; 177-178)

2.2. La recherche d'un emploi

La raison principale qui pousse les personnages de Fatou Diome vers l'Europe, comme nous l'avons déjà dit, est liée à la nécessité de soutenir leurs familles restées en Afrique et aux problèmes rencontrés au moment de la recherche d'un emploi dans leurs pays d'origine. Leur premier objectif est donc celui de s'assurer un emploi sur le territoire européen pour gagner enfin l'argent qui leur est nécessaire pour leur propre sustentation, et celui que leurs familles attendent dès leur départ. Dans cette section-ci nous allons donc nous focaliser sur le processus de recherche d'un emploi et surtout sur les difficultés que ce processus comporte – en passant par l'état de pauvreté vécu par ces personnages au moment où ils n'en trouvent pas. Ensuite nous allons introduire le contenu de la section suivante, centrée sur les préjugés raciaux qui influencent cette recherche et posent des problèmes supplémentaires aux africains qui désirent travailler en France.

2.2.1. « Tu dois travailler, économiser et revenir au pays »

Avant d'arriver au noyau de la question, il faut rappeler ici le contenu du paragraphe 1.4.1, où nous avons souligné les raisons qui poussent ces personnages à partir à l'étranger et surtout la pression communautaire à laquelle ils sont soumis pour qu'ils prennent en charge le sort de leurs familles. En effet, au cours des échanges épistolaires qui se passent entre nos personnages et leurs parents, nous apprenons que les familles d'origine ne cessent jamais de rappeler à leurs enfants qu'ils ont un devoir et une obligation morale vers la communauté toute entière. En particulier, Moussa de *Le Ventre de l'Atlantique* et Mémoria de *Kétala* reçoivent des ultimatums de la part de leurs pères. Le premier est parti en Europe avec l'espoir de devenir un footballeur professionnel mais, comme plusieurs mois ont passé depuis son arrivée en France sans qu'aucun « mandat » n'ait encore été envoyé au pays, son père lui écrit pour lui rappeler sa « mission » :

Je prie donc pour que ton âme soit restée aussi pure qu'à ton départ. N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens. Quand je dis cela, je veux dire que tu dois continuer à respecter nos

coutumes : tu n'es pas un Blanc. Et, comme eux, tu commences à devenir individualiste. Voilà plus d'un an que tu es en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avions fixés à ton départ n'est, à ce jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays. (VA ; 103-104)

La lettre ne manque pas de rappeler à Moussa les conditions de pauvreté de sa famille et, en même temps, suggère une sorte de « corruption morale » du jeune homme opérée par la société européenne : s'il n'a pas encore envoyé d'argent à sa famille, c'est qu'il est devenu individualiste, car – tout le monde le sait – en France il est extrêmement facile de gagner de l'argent. Les obligations familiales se superposent donc à la volonté individuelle, et cela se passe au cours de l'histoire de Mémoria aussi. Dans *Kétala*, la jeune femme reçoit une cassette de la part de sa famille, où son père décrit leurs horribles conditions de vie⁴⁶, lui rappelle sa tâche en tant que fille émigrée⁴⁷ et essaye finalement de susciter un sentiment de culpabilité chez elle⁴⁸. Le portrait qui émerge de ces échanges est celui d'une société – la société sénégalaise, dont le père de Mémoria est un produit – qui ignore profondément la réalité de la vie en Europe, perdue comme elle l'est dans son idéalisation exagérée du continent européen et hésitant à s'informer sur les réelles conditions de vie de ceux qui sont émigrés.

Nous nous focaliserons sur les conséquences de cette mentalité à la fin de ce chapitre. Pour l'instant, nous nous limitons à en constater les résultats immédiats : Mémoria et les autres héros de Fatou Diome, après un moment de découragement, essayent de gagner de l'argent pour leurs familles à tout prix. Nous en trouvons des exemples dans *Kétala* : « Je sais que la vie n'est pas facile au pays depuis la dévaluation

⁴⁶ « Pourtant, même au bout du monde, tu as appris les ravages de la dévaluation. Tu sais bien que j'ai fermé ma dernière boutique à Sandaga. Tu sais aussi que nous ne pouvons pas quitter Dakar, non seulement tes frères et sœurs y font leur études, mais ils ne pourraient pas s'habituer à la vie au village, ce sont des vrais citadins » (K ; 208).

⁴⁷ « Voilà quelques mois que tu n'envoies plus aucun mandat » (K ; 208), « Aujourd'hui, il ne nous reste plus que toi et la grâce d'Allah. Qu'attends-tu donc pour nous aider à faire vivre la famille ? » (K ; 208) et ensuite « J'espère que je n'aurai plus besoin de te rappeler à ton devoir » (K ; 208).

⁴⁸ « Faut-il que je fasse le porteur au Marché, que ta mère soit réduite au rang de bonne à Dakar, alors que notre propre enfant, la chair de notre chair, qui nous doit sa vie et son éducation, vit en France ? » (K ; 208).

du FCFA⁴⁹. Nous avons donc envoyé un petit mandat. Que Dieu vous garde ! Priez pour nous. » (K ; 166-167) est le contenu d'une cassette enregistrée par Mémoria et destinée à ses parents, avec une partie de l'argent gagné par son mari Makhou, qui travaille comme logisticien dans une entreprise de Strasbourg. Mais même après la séparation de son mari, Mémoria continue à envoyer régulièrement de l'argent à sa famille, et en reçoit les remerciements et l'assurance que la situation financière de la maison familiale n'a jamais été plus heureuse.

Il en est de même pour Issa et Lamine, les héros de *Celles qui attendent* qui, à peine arrivés sur le sol français, envoient aux familles le peu d'argent gagné avec leurs premiers emplois en France : « Leur premières coupures ne furent guère destinées à améliorer leur vie de fugitifs, mais à expédier des Western Union à leur famille. Au village, ces modestes mandats furent accueillis avec fierté et considérés comme la preuve indubitable de leur réussite » (CQA ; 170-171). Tout cela se passe malgré le fait que ce même argent pourrait être utilisé pour améliorer les conditions de vie des protagonistes, beaucoup plus modestes de ce que leurs familles pensent, et malgré les humiliations— tant professionnelles que psychologiques — qu'ils subissent quasi constamment à cause de leur nationalité. Ainsi, « parce qu'ils ne cessaient de penser à tous ceux qui, au pays, comptaient sur eux, toutes les contraintes leur semblaient supportables dès l'instant qu'une rémunération s'ensuivait » (CQA ; 170), alors que pour Mémoria « les voix joyeuses qui s'échappaient de son dictaphone⁵⁰ la consolait et lui donnaient le courage d'enlacer le pire des monstres » (K ; 230).

2.2.2. La réalité du monde de l'emploi

Mais comment est-ce que cet argent est gagné en pratique ? Cette section s'occupera de l'analyse des défis quotidiens et des problématiques affrontés par les immigrés qui cherchent un emploi en France.

Nous commençons par l'homme de Barbès de *Le Ventre de l'Atlantique*, celui que, au paragraphe 1.4.3, nous avons défini le « meilleur ambassadeur d'Occident » (VA ; 88) en raison de ses récits, véritable propagande pour le continent européen. Il est facile de

⁴⁹ Le franc des Colonies Françaises d'Afrique, ou franc de la Communauté Financière d'Afrique.

⁵⁰ Ce sont les voix de ses parents qui la remercient pour l'argent qu'ils ont reçu.

deviner que, dans le récit de son séjour en France, juste un petit pourcentage correspond à ce qui s'est vraiment passé. Arrivé en France en clandestin, l'homme de Barbès a rencontré des obstacles dans sa recherche d'un emploi. Il a travaillé comme vendeur ambulant⁵¹, comme marteau-piqueur dans de différents chantiers, comme gardien d'une « résidence huppée » (VA ; 89) et ensuite comme vigile dans une grande surface, mais toujours « au bon vouloir d'employeurs peu scrupuleux » (VA ; 89), toujours payé au noir et toujours avec un contrat de travail à durée déterminée. À cause de sa condition de clandestin, la seule chose qui lui a permis d'être embauché dans tous ces cas était son faux titre de séjour, la copie de celui d'un de ses copains.

C'est d'ailleurs la même vie menée par Issa et Lamine de *Celles qui attendent* au cours de la première période après leur arrivée en France, où « dans ce jeu de cache-cache avec les pandores, ils se nourrissaient de sandwiches et devaient leurs rares repas chauds à quelque association repérée au coin d'une rue » (CQA ; 170) ; et encore « ils resquillaient dans les transports publics pour s'assurer, par tous les temps, de petits emplois payés au noir » (CQA ; 170)⁵². En observant mieux ce qui se passe dans les romans de Fatou Diome, nous remarquons que cette situation – les nombreux emplois à durée déterminée, les paiements au noir, etc. – nous est reproposée, presque identique, pour chaque personnage. Le seul qui a de la chance du point de vue professionnel est Makhou de *Kétala* qui, avec son diplôme français et son statut d'immigré régulier, est embauché régulièrement – après des mois passés sans travail et une situation financière de plus en plus insupportable – « comme manutentionnaire

51 « Pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots de fruits et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir ? » (VA ; 89).

52 De nombreuses études soulignent comment, au cours de leur première période en Europe, les immigrés n'ont pas un véritable domicile et vivent dans la rue ou chez quelques associations. D'autres constatent que dans la plupart des cas ils n'ont accès qu'au marché du travail au noir. Masja Van Meeteren, « Living Different Dreams (I) : Aspirations and functional incorporation », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands : Aspirations and Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, p. 99, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.9 [18/08/2019].

Masja Van Meeteren, « Beyond Victims and Communities: Bringing in Aspirations », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands: Aspirations and Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, p. 23, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.5 [18/08/2019].

dans une grande entreprise, mais pour le chic, ils disaient : *logisticien* » (K ; 166). Sa femme Mémoria, qui l'a suivi dans son aventure européenne avec l'espoir de restaurer leur bonheur conjugal désormais perdu, n'est d'ailleurs pas accoutumée au travail⁵³.

Des mésaventures différentes attendent Moussa, le jeune niodiorois qui souhaite devenir un footballeur professionnel dans *Le Ventre de l'Atlantique*. À vingt ans, son habilité dans ce sport est remarquée par Jean-Charles Sauveur⁵⁴, « un Français qui se disait chasseur de talents pour le compte d'un grand club français » (VA ; 96). Malgré les soupçons suscités par son comportement non exactement correct⁵⁵, l'homme réussit enfin à convaincre Moussa : l'occasion est trop bonne et ce serait dommage de ne pas la cueillir. Avec un billet d'avion et son séjour dans un centre de formation payés par ce mystérieux bienfaiteur, Moussa part pour la France et, peu après, il se trouve enfin sur la pelouse, en tapant « un ballon gonflé d'espoir dans un stade français » (VA ; 97). Dès son arrivée, ses efforts se concentrent sur l'évolution de sa technique dans le jeu afin de progresser et d'être enfin embauché par une grande équipe, pendant que Sauveur « attendait impatiemment qu'il confirme ses talents pour rentabiliser son investissement » (VA ; 97). Mais malgré son talent et les nombreux efforts, ses résultats ne sont pas suffisants et il est temps de rembourser Sauveur, qui craint avoir fait un mauvais investissement. Pour Moussa commence donc le véritable « procédé d'esclavagiste » (VA ; 97) :

Ecoute, champion, lui dit-il, j'ai déjà assez dépensé comme ça, et tu ne progresses vraiment pas. On va arrêter les frais. Tu me dois environ cent mille balles. Il faudra que tu

⁵³ Grandie dans la « bonne société » dakaroise, Mémoria a été élevée dans l'aisance économique et matérielle. Enfant aimée et gâtée, son éducation libérale respectait pourtant les coutumes sénégalaises, ce qui inclut la soumission des femmes par rapport à leur mari et conséquemment le devoir des hommes de s'occuper de la famille. Nous en trouvons un exemple clair au moment où la fille, encore jeune et célibataire, souhaite s'inscrire en première année de lettres à l'Université de Dakar mais la réponse de son père est négative : « Mais tu n'as pas besoin de tout ça pour te marier et faire des enfants ! » (K ; 69). Pour ce qui concerne sa vie en Europe, donc, Mémoria s'attend à ce que son mari s'occupe de leur situation financière.

⁵⁴ Il est intéressant de remarquer les connotations symboliques de ce nom, alors que l'ironie cachée sera évidente plus tard, à la fin de l'histoire de Moussa.

⁵⁵ Par exemple « Vingt ans, c'était un peu trop pour rejoindre la formation des juniors. L'épine fut vite ôtée : ici, on peut s'octroyer une deuxième, voire une troisième naissance, il suffit de quelques billets dans le dos du chef de bureau ou en tête à tête avec lui » (VA ; 96) ou, comme nous l'avons déjà vu au cours du paragraphe 2.1.1, « Le visa ? Une formalité ! Dans les ambassades aussi, on sait boire son pot-de-vin en silence » (VA ; 96).

bosses pour ça. Comme tu le sais, ta carte de séjour est périmée. Si tu t'étais bien débrouillé, le club aurait tout réglé en vitesse : mon fric, tes papiers, tout, quoi. Mais là, tu n'as ni club ni autre salaire ; le renouvellement de la carte de séjour, faut même pas y songer. J'ai un pote qui a un bateau, on ira le voir, je te ferai engager là-bas. [...] Il me versera ton salaire, et quand tu auras fini de me rembourser, tu pourras économiser de quoi aller faire la bamboula au pays. [...] Mais surtout, chuuut ! N'oublie pas que tu n'as pas de papiers. Alors, au moindre mot, les bleus t'offriront des bracelets et tu n'auras plus qu'à jouer du jazz à l'ombre. Remarque, tu n'as pas besoin de bronzer, toi. Bon, quelqu'un viendra te chercher demain pour te conduire au bateau. Une fois là-bas, c'est terminé, on ne se connaît plus. Motus et bouche cousue ! Salut, champion. (VA ; 102)

L'illégalité de cette opération est évidente, ce qui n'empêche que Moussa perde, de cette façon, tout espoir de devenir enfin un immigré régulier sur le sol français. Cette situation l'éloigne définitivement du modèle de la réussite sportive comme « schéma obsédant » dont nous avons parlé au paragraphe 1.4.2⁵⁶, mais pour lui, cela signifie en même temps la perte soudaine de la source de revenu sur laquelle il avait parié son bonheur et celui de sa famille. De plus, cette situation l'expose à l'exploitation professionnelle que nous avons observée dans les cas des autres personnages : le travail sur le bateau est dur et Moussa ne reçoit pas de salaire, malgré le fait que « en homme stoïque, il s'en contentait en se disant qu'après tout, ce n'était pas si mal d'être logé et nourri » (VA ; 105). Comme il est facile de le deviner, les mésaventures de Moussa en France se terminent dans une prison, dans l'attente de son rapatriement vers son pays d'origine, lorsque, pendant une escale à Marseille, il est aperçu par deux policiers, un « comité d'accueil, qui l'avait repéré à son air ébloui et le suivait depuis quelques dizaines de mètres » (VA ; 106)⁵⁷.

En tout cas, ceux qui ont la chance de se trouver régulièrement sur le territoire français doivent dans la plupart des cas se contenter de ce genre d'emplois. Quant aux femmes, les préjugés communs les relèguent aux rôles de bonnes ou femmes de

⁵⁶ Mbaye Diouf parle dans ce cas d'un modèle, ou plutôt un « paradigme de référence » qui est l'image de la France toute entière et représente un but à atteindre pour les jeunes africains. Mbaye Diouf, « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans 'Le Ventre de l'Atlantique' de Fatou Diome », *Francofonia*, no. 58, 2010, p. 56, sur www.jstor.org/stable/43016528 [24/7/2019].

⁵⁷ La corruption et l'hypocrisie de la société occidentale se rendent encore une fois évidentes quand le patron du bateau, répondant aux interrogations des policiers, refuse d'admettre tout rapport avec Moussa : « Au port, le patron ignore jusqu'à l'identité de son matelot, mieux, il ne l'avait jamais vu. Citoyen français modèle et honnête patron, il montra ses pattes blanches : le travail au noir, il s'en méfiait comme de la peste, pour sûr » (VA ; 106).

ménage. Une phrase de la nouvelle *Le visage de l'emploi* appartenant au recueil *La Préférence Nationale* nous en fournit un exemple : « ces gens-là sont travailleurs et plus obéissants, ça n'a rien à voir avec les chipies de chez nous [...] Ma copine Anita en a une comme ça, et elle obéit au doigt et à l'œil, elle fait tout dans la maison » (PN ; 69-70), s'exclame une bonne femme strasbourgeoise à la recherche d'une femme de ménage, et elle finira pour embaucher l'héroïne de la nouvelle. Le même raisonnement vaut pour Mémoria, lorsqu'elle se met enfin en quête de travail et se propose comme baby-sitter : « Les noires étant réputés de bonnes nounous – préjugé favorable, mais préjugé quand même – elle n'eut aucune peine à se faire engager » (K ; 166). L'héroïne de la nouvelle *La Préférence Nationale*, par contre, est une jeune femme cultivée, mais elle rencontre plusieurs difficultés dans sa recherche d'un emploi⁵⁸. Elle tente sa chance chez un boulanger et chez une femme en quête de soutien scolaire pour sa fille, mais toujours sans succès⁵⁹, et la nouvelle se conclut dans une ironie amère lorsqu'elle rappelle au lecteur l'inscription sur sa carte de résidence :

En marchant, je sortis machinalement ma carte de résidence. Sur son verso, juste en bas de ma date d'arrivée et au-dessus de mon adresse était écrit en lettres capitales : TOUTE PROFESSION EN FRANCE MÉTROPOLITAINE DANS LE CADRE DE LA LÉGISLATION EN VIGUEUR. Quel joli leurre ! pensai-je, j'ajouterais au bas de ces deux lignes : OFFICIELLE OU OFFICIEUSE. (PN ; 93-94)

Il nous semble donc que, dans l'univers créé par Fatou Diome à l'intérieur de ses œuvres, les personnages qui cherchent un emploi sont destinés, tôt ou tard, aux emplois les plus humbles et les moins rémunérés⁶⁰, exactement parce que leur cerveau n'est

⁵⁸ Jean Louis Rallu conduit en 2008 une étude basée sur une série de sondages et de questionnaires sur le statut et les conditions des immigrés en Europe. Les données confirment que dans la plupart des cas les migrant les plus qualifiés sont obligés, au moins au début de leur permanence en Europe, à accepter des emplois au-dessous de leur niveau de qualification. Jean Louis Rallu, « One-Way or Both-Ways Migration Surveys », dans *International Migration in Europe: New Trends and New Methods of Analysis*, edited by Corrado Bonifazi et al., Amsterdam University Press, Amsterdam, 2008, pp. 282, sur www.jstor.org/stable/j.ctt46mv64.16 [19/08/2019].

⁵⁹ « Mais tu délirés ou quoi ? » la reproche une de ses amies : « Tu peux faire autre chose. J'ai le même diplôme que toi et là je termine une formation pour être professeur ». Mais elle répond : « J'aimerais bien faire autre chose [...], mes diplômes sont certes français, mais mon cerveau n'est pas reconnu comme tel et pour cela on lui interdit de fonctionner » (PN ; 85).

⁶⁰ « Dans ce pays, même les métiers ont des visages. Surtout les plus durs et les plus mal payés. Quand vous entendez un marteau-piqueur, inutile de vous retourner, c'est à coup sûr un noir, un turc, un arabe, en tout cas un étranger, qui tient la manette. Quant au bruit des aspirateurs,

« pas reconnu » comme français⁶¹. La discrimination raciale se mêle donc à une sorte de discrimination professionnelle. C'est aussi un prétexte pour justifier l'exploitation professionnelle dont ils sont les victimes, en profitant de leur maigre situation financière et, dans la plupart de cas, de l'ignorance de leurs droits en tant qu'employés, ce qui les rend faciles à manipuler. Ils deviennent donc, comme le dit le narrateur de la nouvelle *La Préférence Nationale*, « l'engrais de votre orgueilleuse terre » (PN ; 89). Ce passage se poursuit en effet avec une réflexion sur ce thème : « Vous m'avez appris à chanter *Nos ancêtres les Gaulois*, et j'ai compris que c'était faux. Je veux apprendre à vos gosses à chanter *Nos ancêtres les tirailleurs sénégalais*⁶², car la France est un grenier sur pilotis, et certains de ses poutres viennent d'Afrique » (PN ; 88-89).

Pour conclure cette section, nous allons observer encore une fois l'histoire de Mémoria dans *Kétala*. Son séjour en France commence lorsqu'elle décide de suivre son mari Makhou en Europe avec l'intention de reconstruire leur vie de couple à l'étranger. Au début, comme nous l'avons déjà souligné, Mémoria attend que ce soit son mari à s'occuper de leur situation financière mais leur condition d'immigrés pose des problèmes dans la recherche d'un emploi. Mémoria commence donc à travailler comme baby-sitter mais, à peine Makhou est embauché comme logisticien, elle décide de conclure cette nouvelle expérience : « les enfants étaient charmants, les parents accueillants, mais elle [...] était venue en France partager une vraie vie de couple avec son mari et non pour torcher de petits culs roses » (K ; 166). Pourtant leur idylle ne dure pas longtemps : l'homosexualité de Makhou⁶³ est un obstacle impossible à surmonter et le couple traverse une période de séparation. Restée seule, Mémoria doit s'occuper

il signale presque toujours la présence d'une Africaine, d'une Portugaise ou d'une Asiatique » (PN ; 70).

⁶¹ *La Préférence Nationale*, p. 85.

⁶² Pau Baizán et Amparo González-Ferrer, dans leur papier « What drives Senegalese migration to Europe? The role of economic restructuring, labor demand, and the multiplier effect of networks », soulignent que les racines du phénomène de la migration africaine vers la France remontent déjà à la période coloniale, avec le recrutement des soldats sénégalais dans l'armée française.

Pau Baizán et Amparo González-Ferrer, « What drives Senegalese migration to Europe? The role of economic restructuring, labor demand, and the multiplier effect of networks », dans *Demographic Research*, vol. 35, 2016, p. 343, sur www.jstor.org/stable/26332081 [15/08/2019].

⁶³ Nous faisons référence au paragraphe 1.2.3.

elle-même de sa situation financière, une circonstance qu'elle n'a jamais affrontée. De plus, étant une femme fière et orgueilleuse, et ayant vécu toute sa vie sous la protection de son père et ensuite de son mari, elle n'accueille pas bien l'idée de chercher encore une fois un emploi. De plus, elle connaît très bien le traitement qui est réservé, dans la plupart des cas, aux immigrés en France :

Fière, elle se refusa à toute demande d'aide. Elle avait entendu parler du RMI mais, s'étant imaginé les réponses et les sous-entendus humiliants de certains employés des services sociaux, elle se convainquit qu'elle préférerait mourir plutôt que de les solliciter. Elle les entendait d'avance : « encore une qui vient sucer les mamelles de France ! Ils ont demandé l'indépendance et maintenant ils s'agrippent à nous, tels des naufragés ! [...] Fichtre, qu'ils aillent au diable, ces voleurs d'impôts ! » (K ; 207)

À la fin, l'occasion de trouver un emploi se présente pour Mémoria quand Marie-Madeleine, une de ses amies, lui propose de travailler dans une boîte de nuit : « Puisque tu as fait de la danse, je crois avoir un boulot pour toi : dans la boîte de nuit où je travaille, ils cherchent une nouvelle fille, [...] je te donnerai quelques ficelles, il suffit de bien bouger ; une Africaine, avec la plastique que t'as, ils n'y verront que du feu ! » (K ; 216). Grâce à la médiation de Marie-Madeleine, Mémoria est finalement embauchée comme « danseuse ». En tout cas, le maigre salaire garanti par son travail ne suffit pas pour couvrir toutes ses dépenses, ni pour envoyer des mandats à sa famille. Comme il est facile de l'imaginer, la carrière de Mémoria, commencée avec le travail de danseuse dans une boîte de nuit, finit par se transformer, à cause de son exigence de gagner des « extras » pour sa famille restée au pays, dans la prostitution – ou, comme le dit le narrateur de *Kétala*, une carrière de « psychologue du trottoir » (K ; 224).

D'une gare à l'autre, d'un hôtel à l'autre, d'une voiture à l'autre, de ruelle en impasse, son regard ne fuyait que les lumières vives, les ombres étant devenues ses meilleures complices. Munie de sa carte de séjour, elle testa bientôt la validité des accords de Schengen. On pouvait donc sans peine lire la carte des places les plus célèbres d'Europe sur la peau de son postérieur. (K ; 227)

Ce dernier détour dans la vie de Mémoria exemplifie l'un des stéréotypes que nous retrouvons à plusieurs reprises dans les œuvres de Fatou Diome, c'est-à-dire l'hypersexualisation des immigrés⁶⁴. Un des héritages du colonialisme est en effet ce que

⁶⁴ Dans le cas de Mémoria, elle est annoncée dans la boîte comme une « *bombe africaine qui avait la musique dans le sang* » (K ; 220), mais aussi les nombreuses héroïnes de *La Préférence Nationale* se retrouvent souvent à supporter les avances de leurs employeurs. Dans *Le Ventre*

Siobhan Brooks appelle le « racisme structurel » à l'intérieur de l'industrie de la sexualité⁶⁵ : le même préjugé qui décrit les hommes noirs comme des violeurs « en puissance » relie aussi les femmes noires à un type de sexualité plus agressif, et les décrit comme libidineuses et plus disponibles par rapport aux femmes caucasiennes⁶⁶. Ce même stéréotype facilite la carrière de Mémoria dans ce secteur, lui permettant enfin de gagner et l'argent nécessaire pour mener sa vie en France et celui destiné à sa famille à Dakar, chez laquelle elle va bientôt rentrer.

2.2.3. *Pauvreté et humiliations*

Nous pouvons conclure que le monde du travail français présente, pour les héros de Fatou Diome, toute une série d'enjeux et de problématiques qui menacent leur bien-être physique et mental. La vie qu'ils mènent en Europe est complètement différente de ce qu'ils avaient imaginé au moment de leur départ, contrairement aux témoignages de ceux qui, rentrés d'Europe, les avaient encouragés à faire le même choix.

La pire et la plus grande différence par rapport à leurs attentes concerne leur situation économique après avoir commencé à travailler en France. S'ils avaient imaginé un avenir prospère, maintenant ils se rendent compte que, malgré leur travail – qui, nous le rappelons, dans la plupart des cas est un travail humble et mal payé – ils se retrouvent quand même dans une condition d'extrême pauvreté. Et nous en trouvons de nombreuses références dans les différentes œuvres de Fatou Diome, à partir de l'homme de Barbès qui avait « survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune » (VA ; 89), en passant par Issa et Lamine qui « se nourrissaient de sandwiches et devaient leurs rares repas chauds à

de l'Atlantique et Inassouvies, nos vies, par contre, nous trouvons une critique féroce du phénomène du tourisme sexuel occidental en Afrique, une problématique qui caractérise le pays d'origine de l'auteure, à laquelle elle consacre de nombreuses pages.

⁶⁵ S. Brooks, « Hypersexualization and the Dark Body: Race and Inequality among Black and Latina Women in the Exotic Dance Industry », dans *Sexuality Research and Social Policy: Journal of NSRC*, June 2010, pp. 71-72, sur <https://www.researchgate.net/publication/225599716> [03/08/2019].

⁶⁶ « For Collins, the intersection between the new racism and Black sexuality is evident in constructions of Black women on welfare and as possessing an aggressive sexuality, resulting in forced birth control and welfare cuts for low-income Black women along with mass incarceration among low-income Black men socially constructed as rapists and criminals. »
Ibidem.

quelque association repérée au coin d'une rue » (CQA ; 170), jusqu'à Mémoria qui, dans sa dernière période en Europe, « se contentait souvent d'un yoghourt » comme repas (K ; 33). À ces situations, il faut le rappeler, contribue aussi le fait qu'une partie de leurs modestes salaires est destinée à être envoyée au pays, où elle fait la joie de leurs parents et leurs familles, qui peuvent enfin se vanter de la réussite des enfants émigrés à l'étranger.

Un autre inconvénient du monde du travail français est la *qualité* du travail que ces immigrés sont appelés à faire. Comme nous l'avons vu auparavant en citant Fatou Diome dans *Le visage de l'emploi*, « dans ce pays, même les métiers ont des visages » (PN ; 70). Si nous faisons référence, par exemple, à l'histoire de Mémoria, nous remarquons que les emplois pour lesquels elle a été embauchée, avant tout comme bonne et ensuite comme danseuse dans une boîte de nuit, correspondent à des stéréotypes communs qui prétendent décider de façon arbitraire les aptitudes et les compétences des immigrés. *La Préférence Nationale* présente toute une série de nouvelles qui traitent cette thématique, notamment *Le visage de l'emploi*, *La Préférence Nationale* et *Cunégonde à la bibliothèque*, où les compétences – et les diplômes – des protagonistes sont systématiquement négligés au moment d'un entretien d'embauche. En particulier, *Cunégonde à la bibliothèque* décrit la frustration d'une femme cultivée qui gagne sa vie en travaillant comme femme de ménage chez une normale famille bourgeoise française. « Cunégonde » est le surnom donné à l'héroïne de l'histoire par monsieur Dupire⁶⁷, son employeur, afin de se moquer d'elle avec sa femme. De sa part, « Cunégonde » ne peut pas renoncer à son travail et donc supporte ce traitement : « Un salaire toujours accordé au minimum vital⁶⁸. Voilà pourquoi les Dupire déposaient toute leur saleté en mon honneur. [...] Alors que je m'imaginais dans le pire des mondes

⁶⁷ Le nom est une référence ironique au nom de famille français que nous pourrions définir le plus « classique », Dupont, et en même temps renvoie à l'œuvre de Voltaire *Candide*, avec laquelle Fatou Diome trace un parallèle pendant toute l'histoire ; le surnom « Cunégonde » en est un autre exemple, tout comme le nom « Thunder-ten-tronckh ».

⁶⁸ Le thème du salaire minimum vital et donc de l'exploitation se retrouve plusieurs fois dans l'œuvre de cette auteure, il suffit de lire *Le visage de l'emploi*, où madame Dupont au moment d'embaucher l'héroïne de la nouvelle précise les conditions du contrat : « Toi y en a commencé demain matin, trente heures par semaine, SMIC, chèques emploi-services. Toi trente minute avance » (PN ; 71).

possibles, monsieur Dupire se voyait à *Thunder-ten-tronckh*, dans le meilleur des mondes possibles » (PN ; 100). Les Dupire s'estiment intellectuellement supérieurs à leur femme de ménage, et le manque de respect évident dans le comportement du couple à son égard cause l'amertume de celle-ci : « Pendant une année entière, les Dupire m'ont exposé leurs saletés, leur tares et leur vulgarité, qu'ils maquillaient dès qu'ils étaient en présence de gens qu'ils supposaient éduqués, c'est-à-dire de leurs semblables, qui la plupart du temps n'avaient rien à apprendre aux orangs-outangs » (PN ; 106).

Le manque de considération montré par les Dupire à l'égard de « Cunégonde » n'est qu'un exemple d'une thématique plus vaste, celle des préjugés raciaux, que nous allons analyser à l'intérieur du prochain paragraphe.

2.3. Entre racisme et indifférence

Nous approchons ainsi l'une des thématiques centrales de notre tractation, une thématique « encombrante » mais aussi l'un des thèmes les plus importants dans toute l'œuvre de cette écrivaine. Il s'agit du problème du racisme, dans ses nombreuses formes et manifestations, qui vont de simples préjugés à l'expression de l'intolérance la plus féroce.

2.3.1. Une « carte d'identité organique »

Dans la plupart des cas, les personnages de Fatou Diome immigrés en Europe ont une claire perception de la distance qui les sépare des européens. Ils perçoivent leur impossibilité de s'intégrer comme une sorte de cicatrice marquée directement sur leur peau, qui les rend immédiatement reconnaissables comme étrangers. C'est ce que le narrateur de *Le visage de l'emploi* définit comme une « carte d'identité organique » (PN ; 62) : « On ne traina plus de manteaux, d'écharpes, des gants et des bottes⁶⁹, mais

⁶⁹ Le début de la nouvelle se situe en hiver, où « Dehors, tout était uniforme. L'égalité n'avait jamais aussi bien porté son nom, personne n'échappait à l'emballage : manteaux, gants, écharpes et bottes créent en l'espace d'un hiver une race artificielle, celle des emmitouflés. Les gens n'étaient plus que boules de laine et couleurs industrielles. Les races étaient masquées » (PN ; 62). Le narrateur se concentre ensuite sur les différences avec l'été où, privés de camouflage, les gens doivent se montrer au monde avec leur vraie apparence et sont donc obligés de révéler leur « carte d'identité organique ».

la totalité de ses origines, sa peau. Certains portèrent la leur comme un trophée, d'autres comme une croix » (PN ; 62-63). Le récit poursuit donc avec une réflexion sur cette question et ses implications :

Le visage, c'est un aéroport, une entrée, et son décor ne dévoile jamais assez le labyrinthe qu'il cache. Le visage, réceptacle de gènes et de culture, une carte d'immatriculation raciale et ethnique. Voilà donc pourquoi on me regardait tant : l'Afrique toute entière, avec ses attributs vrais ou imaginaires, s'était engouffrée en moi, et mon visage n'était plus le mien mais son hublot sur l'Europe. (PN ; 63-64)

La « carte d'identité organique » est donc la totalité des attributs qui qualifient ces personnages de « différents » par rapport à l'autre, mais ses implications sont plus profondes. Comme le dit le sociologue Erving Goffman dans son essai *Stigma*⁷⁰, un stigmaté, c'est un attribut physique conféré à un individu, qui expose à l'attention des autres une caractéristique morale jugée indésirable, embarrassante ou tout simplement exécrationnable au niveau social. L'exposition de ce symbole de diversité porte sur soi le poids d'un verdict de culpabilité de la part de la société toute entière et dans la plupart des cas fait tomber en discrédit l'individu qui en est la victime.

Le problème dans ce cas, c'est que le stigmaté de la couleur de peau n'est pas un symbole conféré par la société mais un attribut qui appartient à l'identité de ces personnages dès leur naissance. Et toutefois, seulement dans le contexte européen cet attribut prend sur soi une connotation négative, liée à toute une série de préjugés que nous allons analyser dans le détail au cours du prochain paragraphe et qui est destinée à marquer profondément l'expérience qu'ils ont vécue en Europe.

2.3.2. Préjugés et stéréotypes

Le cœur de cette section est sans aucun doute la conséquence, dans la vie des migrants de Fatou Diome, d'une conception du monde basée sur des préjugés raciaux et une attitude intolérante envers l'autre. Au cours de cette partie nous allons donc analyser ce comportement, ses nombreuses déclinaisons et la manière dans laquelle elles se manifestent dans l'univers fictionnel créé par l'écrivaine. Nous montrerons

⁷⁰ Erving Goffman, *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Simon and Schuster, 2009, ebook.

comment, tôt ou tard, les personnages de ces livres ont tous dû faire face aux préjugés qui, dans notre époque, blessent la réputation des immigrés africains en France.⁷¹

Nous commencerons par la plus « classique » des objections racistes contre le soutien à l'immigration : « les immigrés viennent ici avec l'intention de voler nos emplois ». Au moment de leur arrivée sur le territoire français, comme nous l'avons déjà constaté précédemment, ces personnages ont eu comme principal objectif celui de trouver un travail respectable et de gagner assez d'argent pour assurer l'avenir de leurs familles. Il s'agit d'un choix motivé par la conviction – incorrecte – que la disponibilité d'emplois vacants en France soit supérieure par rapport à ce qui se passe dans leur pays d'origine, et surtout par l'espoir d'un salaire plus élevé et de meilleures conditions de vie. Par contre, ce qu'ils ne savent pas, c'est que leur arrivée augmente la disponibilité de main-d'œuvre et a pour conséquence celle d'exacerber la lutte à la conquête des emplois disponibles. Les citoyens français, en effet, perçoivent ce phénomène comme une menace à ce qu'ils considèrent un droit à eux – c'est-à-dire des emplois qui idéalement leur étaient destinés. À partir de cette considération-ci, il est facile d'imaginer une invasion orchestrée avec l'intention de « voler » le travail du peuple français à travers la substitution progressive de la classe ouvrière et de la main-d'œuvre non spécialisée.

Il n'est pas dans le but de cette tractation de démontrer pourquoi il s'agit d'une conclusion inexacte et fallacieuse, nous nous limitons à montrer la présence et les conséquences de ce type de comportement dans les œuvres de l'auteure prise en considération. Nous en rencontrons un exemple dans *Le Ventre de l'Atlantique* où Salie,

⁷¹ À la fin de ce paragraphe, nous constaterons l'énorme décalage entre l'image tolérante et multiculturelle de l'Occident et la réalité à laquelle ces personnages font face une fois arrivés en Europe. C'est un décalage bien exemplifié par Robert Press dans son étude basée sur une série de soixante interviews d'émigrants en Italie et en France. En particulier, la déclaration d'un des personnes interviewées nous montre la confiance dans une idée de tolérance et justice européenne : « I got the idea it is easy to go to Europe, the land of tolerance. They will give you your rights ».

Robert Press, « Dangerous Crossings: Voices from the African migration to Italy/Europe », dans *Africa Today*, vol. 64, no. 1, 2017, p. 3, sur www.jstor.org/stable/10.2979/africatoday.64.1.01 [18/08/2019].

lors de sa première visite en France, se confronte avec l'intolérance d'un officier au guichet de contrôle des passeports étrangers.

– Vous savez, monsieur, selon Georges Fortune⁷²...

– Je m'en fous de votre Georges et de sa fortune, ce qui m'emmerde, c'est de vous voir tous, autant que vous êtes, venir chercher la vôtre ici.

Il lut attentivement mon certificat d'hébergement, feuilleta minutieusement mon passeport. [...]

Tout était conforme. Le traveller's chèques portait la somme requise, cent francs français par jour pour toute la durée du séjour. Le visa figurait en bonne place dans mon passeport mais, comme c'était le tout premier, le vigile de l'État était soupçonneux. Des vacanciers africains à visa unique, avec un billet aller simple, il en avait assez rencontrée ; ça finit par squatter les églises de France, manger chez Coluche, faire les yeux doux à l'assistante sociale, se confesser chez l'abbé Pierre et demander le droit de vote. (VA ; 205)

Celui de l'officier est le type de réaction qu'Eloïse Brezault dans son article définit avec l'expression « repli identitaire »⁷³, indiquant l'attitude de ceux qui se dressent contre l'immigration parce qu'elle remet en question le concept d'identité et intégrité nationale. C'est la même réaction du boulanger alsacien dans la nouvelle *La Préférence Nationale* qui refuse d'embaucher l'héroïne du récit, venue chercher un emploi, et justifie son choix avec l'exclamation « Mais pourquoi fous n'allez donc pas trailler chez fous⁷⁴ » (PN ; 87). L'héroïne de la nouvelle s'arrête donc pour réfléchir sur les implications au niveau sociologique des choix linguistiques de l'homme : « Ce vous n'était point celui de la politesse, puisqu'il m'avait précédemment tutoyée. » pense-t-elle : « C'était un sac ; oui, un sac poubelle où il mettait tous les étrangers qu'il aurait aimé jeter dans le Rhin » (PN ; 87).

⁷² Dans le passage immédiatement précédent, nous assistons au contrôle des passeports d'un couple africain. Comme ils ne s'expriment pas bien en français, l'officier demande l'aide de Salie, supposant qu'elle sache communiquer avec eux en tant que femme africaine. Quand l'héroïne s'excuse en affirmant qu'elle ne comprend pas leur dialecte, l'officier perd sa calme en révélant tous ses préjugés sur les immigrés africains. Salie essaye de lui expliquer la situation linguistique africaine – très compliquée – à travers les mots d'un célèbre linguiste britannique : « Après tout, des langues, il y en aurait au moins huit cent en Afrique, selon Georges Fortune » (VA ; 203).

⁷³ Éloïse Brezault, « Du malaise de la 'condition noire' dans la société française : Une identité composite en mal d'intégration dans quelques romans africains contemporains », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 26, no. 2, 2011, p. 142, sur www.jstor.org/stable/41445296.

⁷⁴ Les mots « vous » et « travailler » présentent cette orthographe dans une tentative d'imiter l'accent alsacien.

Pour ce qui concerne le deuxième lieu commun sur les immigrés que nous allons observer au cours de ce paragraphe, c'est-à-dire « les immigrés sont mal soignés et ils apportent de nouvelles maladies sur le territoire français », nous en trouvons un exemple dans *Le Ventre de l'Atlantique*. À ce propos, Salie parle du contrôle sanitaire obligatoire qu'elle a dû affronter lors de son premier séjour en France et elle le met en relation avec la situation des anciennes colonies françaises en Afrique :

Lors de ma première année en France, avant de m'accorder ma carte de séjour, on m'avait convoquée, dès mon arrivée, à l'Office des migrations internationales pour une radio intégrale. Sans gale ni pustules, ne couvant non plus rien d'inavouable, on m'avait adressé, avec une facture de 320 francs français, un certificat médical qui déclarait : *Remplit les conditions requises au point de vue sanitaire pour être autorisé à résider en France*. Ainsi donc, la maladie est considérée comme une tare rédhibitoire pour l'accès au territoire français. Remarquez, à l'époque où l'on vendait pêle-mêle le nègre, l'ébène et les épices, personne n'achetait d'un esclave malade. (VA ; 215)

On insiste ici sur le thème de la main d'œuvre employée et surtout exploitée sur le territoire français, la même main-d'œuvre qui, malheureusement, risque l'expulsion au moment où elle se révèle inapte à au travail. Dans ce cas se confirme l'ironie – mais en même temps l'amertume – d'une situation où l'État français, en vertu des conventions internationales, devrait s'occuper du secours des réfugiés et des immigrés, mais dans la pratique le fait seulement quand il peut en tirer des avantages économiques.

Nous revenons à parler de l'officier de l'aéroport de *Le Ventre de l'Atlantique* pour exemplifier le troisième stéréotype : « les immigrés sont des primitifs ». Toute la narration anti-migratoire moderne a été construite autour de ce lieu commun, qui est à l'origine des comportements les plus intolérants de la part des français. Ainsi, l'officier de l'aéroport, essayant de communiquer avec un couple africain qui évidemment ne comprend pas la langue française, s'adresse à Salie en lui demandant son aide :

- Mais ils sont bornés ou quoi ? Et vous ? Oui, vous, vous parlez français ?
- Oui, monsieur.
- Alors traduisez-leur ce que je dis [...].
- Je ne parle pas leur langue, monsieur.
- Mais enfin, c'est incroyable, et vous vous parlez comment chez vous, avec les pieds peut-être ? (VA ; 204-205)

Dans cette représentation, les noirs sont décrits comme un peuple tellement sous-développé qu'ils peuvent être assimilés au niveau des animaux. Et en effet nous retrouvons de nombreuses références au royaume animal ou végétal africain – toujours employées de cette même façon – dans toutes les œuvres de cette auteure : « Allez ! Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco ! » (VA ; 100) ou « Me dis pas que ça discute sculpture sous les bananiers ! » (VA ; 100)⁷⁵, ou encore « Rentre dans ta forêt ! » (PN ; 92). Mais c'est surtout un passage de *La Préférence Nationale*, dans la nouvelle *Le Visage de l'emploi*, qui se révèle extrêmement représentatif pour les objectifs de notre tractation. À son intérieur, l'héroïne se présente à un entretien d'embauche : Madame Dupont, une dame de la bourgeoisie de Strasbourg, est à la recherche d'une femme de ménage. Celle-ci considère favorablement l'idée d'embaucher la jeune, et demande l'avis de son mari sur la question, mais la réponse de l'homme nous choque : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ! » (PN ; 66). Ce sont les implications de ce « ça » qui nous frappent le plus, et la conscience que, en ce moment, nous ne sommes même plus en train de considérer le champ sémantique de la zoologie. Ce « ça » a le pouvoir instantané d'annuler complètement l'identité et l'unicité d'un individu pour le réduire au rang des objets. L'usage de ce terme dénote d'un tel manque de respect et de considération que le narrateur s'abandonne tout de suite à une réflexion sur ses implications :

C'était donc ça. C'est pour cela qu'on me regardait comme ça. Je n'étais pas moi avec mon prénom, ni madame, ni mademoiselle, mais ça. J'étais donc *ça* et même pas *l'autre*. Peut-être qu'en me désignant comme *ça*, Monsieur éprouvait à mon égard le sentiment que m'inspiraient ces mouches qui s'accouplaient dans sa vaisselle. (PN ; 67)

Nous retrouvons ici la tendance, une composante qui se trouve à la base de tout genre d'intolérance, à traiter l'autre comme inférieur pour affirmer implicitement sa propre supériorité. Et un lieu commun qui descend directement de celui que nous venons d'observer, le dernier que nous allons analyser dans cette section, est relatif à la scolarisation de ces personnages, c'est-à-dire « les immigrés sont inférieurs aux européens au niveau intellectuel ». Et encore une fois, c'est la nouvelle *Le visage de*

⁷⁵ Ces deux passages sont tirés des mésaventures de Moussa dans *Le Ventre de l'Atlantique*, dans la période du stage pour entrer dans une équipe de football en France. En particulier, il s'agit des méchancetés gratuites de ses compagnons au centre de formation.

l'emploi qui nous présente l'exemple le plus éclatant de cette conviction, au moment où l'héroïne ose corriger Madame Dupont sur la plus célèbre des expressions de Descartes, que la dame avait mal énoncée⁷⁶. La réaction de Monsieur Dupont n'est certainement pas calme et mesurée : « Tu te prends pour qui pour reprendre comme ça Géraldine. Tu sais, on n'est pas comme toi, ma femme a passé son bac avant de travailler ; quant à moi que tu vois là, je suis un universitaire, j'ai bac plus deux ! » (PN ; 75-76). Les Dupont n'imaginent pas que la jeune qu'ils ont embauchée comme femme de ménage a en réalité un niveau de scolarisation plus élevé qu'eux. « Non madame » c'est sa réponse au moment où elle est interrogée à ce propos : « J'ai ma licence de Lettres depuis deux mois. Chère madame, les enfants de Monsieur Banania sont aujourd'hui lettrés ! » (PN ; 76). L'épilogue de l'histoire est une sorte de « revanche » pour elle, car sa compétence est désormais reconnue par les Dupont, au point qu'elle donne parfois des cours de français à Madame Dupont – mais en soulignant la totale gratuité de ces cours, on démontre que son travail intellectuel n'est toujours pas reconnu.

Le dernier exemple de préjugé sur l'infériorité intellectuelle des noirs vient de la nouvelle *La Préférence Nationale*, où l'héroïne se présente à un rendez-vous après avoir répondu à l'annonce d'une femme cherchant du soutien scolaire pour sa fille. Mais la dame la renvoie brusquement avec les mots : « Je veux une personne de type européen ; [...] je ne veux pas qu'on me bousille l'éducation de mon enfant » (PN ; 91). Encore une fois, on est frappé par le fait qu'une femme qui « n'a même pas son bac et s'estime

⁷⁶ « *Cogitum sum*, je suis pensée, comme dirait Descartes » (PN ; 75). La surprise de Madame et Monsieur Dupont, au moment où la dame est corrigée, est compréhensible si l'on considère que cette correction, « Non Madame, Descartes dit *Cogito ergo sum*, c'est à dire "je pense donc je suis", comme on peut le lire dans son Discours de la Méthode » (PN ; 75), est effectivement la première phrase complète que la jeune femme prononce devant le couple. La raison est simple, et encore une fois elle est liée aux préjugés sur la supposée infériorité intellectuelle des africains : ils se doutent que la jeune sache s'exprimer en français. C'est Madame Dupont qui a donné lieu à ce malentendu quand, lors de l'entretien d'embauche, elle a commencé tout de suite à s'exprimer en *petit-nègre*, sans donner à l'héroïne de la nouvelle le temps de se présenter : « Toi y en a bien comprendre madame ? » (PN ; 64) ou « Toi en France, combien de temps ? » (PN ; 65). Frustrée par la permanence de ces stéréotypes, la jeune femme n'a même pas essayé de clarifier l'équivoque et s'est contentée de répondre aux attentes de la famille Dupont, jusqu'au moment de la nouvelle que nous analysons ici.

incapable d'assurer le soutien scolaire de sa fille » (PN ; 91) se croit quand même supérieure sur la base d'une caractéristique géographique et raciale.

Nous concluons ce paragraphe en soulignant comment tous ces préjugés trouvent un terrain fertile dans une société où le débat politique tend à justifier ce type de comportements. Le concept de *préférence nationale* est né en effet à l'intérieur des mouvements politiques d'extrême Droite aux années '80 et, comme le dit Mbaye Diouf, il est nocif parce que ce même débat politique confère une implicite légitimité juridique à une conception basée sur la discrimination raciale⁷⁷.

2.3.3. Indifférence et hypocrisie

Au cas où l'intolérance ne se manifeste pas sous forme de claires expressions de racisme, Fatou Diome met l'accent sur d'autres comportements qui, quoiqu'ils ne trouvent pas leur origine dans la même culture raciste dont nous venons de parler, révèlent d'un manque d'empathie et d'une totale indifférence envers les besoins et les souffrances des autres.

Il suffit de nous arrêter sur l'histoire de Mémoria, installée en Europe avec son mari dans le roman *Kétala*. La jeune femme, comme nous l'avons vu au cours de la section 2.2.2, rencontre plusieurs difficultés dans sa recherche d'un emploi en France après sa séparation du mari Makhou, et dans la dernière partie de l'œuvre nous assistons à la progressive détérioration de ses conditions de vie. La conséquence la plus banale du manque d'argent au cours d'une période assez prolongée est sans aucun doute l'impossibilité d'acheter assez de nourriture pour assurer sa propre subsistance, et en effet la situation de Mémoria n'est pas différente et nous la voyons mincir graduellement – et involontairement – au fil de l'histoire. Perplexes, nous assistons à l'épisode du roman où Mémoria croise par hasard une de ses voisines devant l'ascenseur de l'immeuble où elle habite et la dame, en souriant, lui fait ses compliments pour sa ligne « inviable » : « Oh, vous avez fait un régime ? Vous êtes toute mimi, ça vous va très

⁷⁷ « Le concept voile plus particulièrement la tentative des mêmes politiques de lui conférer une charge affective qui flatte l'égo de la masse et aiguise le sentiment d'appartenance ». Mbaye Diouf, « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans 'Le Ventre de l'Atlantique' de Fatou Diome », *Francofonie*, no. 58, 2010, p. 63, sur www.jstor.org/stable/43016528 [20/06/2019].

bien ! » (K ; 211). Le narrateur souligne donc, au cours du passage suivant, comment le commentaire indélicat de la dame n'est pas une question de méchanceté, car elle ne connaît pas la condition économique de sa voisine et n'est même pas dans la position de pouvoir en deviner les peines⁷⁸. Tout simplement, elle présume l'adhérence de la part de Mémoria aux conventions esthétiques de la société occidentale moderne, et cette conviction lui fait ignorer toute autre cause possible. D'ailleurs, comme le dit le narrateur à propos de Mémoria, « Rien dans son apparence ne trahissait sa déplorable situation financière. Son corps d'anorexique correspondait aux canons de la mode et la rangeait du côté des coquettes branchées. Ses sanglots nocturnes ne dérangaient personne » (K ; 212). Nous retrouvons ici une double critique. La première est adressée à la société occidentale, à ses canons esthétiques et surtout à la marchandisation du corps féminin, si commune dans le monde moderne malgré les nombreuses conquêtes pour la dignité des femmes obtenues grâce aux luttes féministes du dernier siècle⁷⁹. La seconde est une analyse de l'individualisme et du manque d'empathie que les personnages de cette auteure perçoivent comme étant caractéristiques de la société européenne. Issus d'un milieu social où la solidarité est une composante fondamentale du comportement de chaque individu, comme nous l'avons expliqué au cours du paragraphe 1.1.2, les migrants de Fatou Diome en Europe font l'expérience d'une culture complètement différente où non seulement les nécessités individuelles ont la priorité sur les besoins collectifs, mais surtout où les gens ne sont pas intéressés aux souffrances d'autrui.

Dans ce contexte, c'est surtout la nouvelle *Le dîner du professeur*, faisant partie du recueil *La Préférence Nationale*, qui exemplifie et expose ce type de comportement.

⁷⁸ « La grassouillette dame ignorait tout de la diète involontaire qui faisait fondre sa mignonne voisine. » (K ; 211-212).

⁷⁹ Et d'ailleurs, si nous considérons l'ensemble de la production littéraire de Fatou Diome, ce n'est pas la première fois que l'auteure se dresse contre cet aspect si controversé dans la société occidentale. Il suffit de faire référence, par exemple, à un passage de *Le Ventre de l'Atlantique* où l'attention de Salie, qui regarde la télé dans son appartement, est captée par une scène que nous pourrions définir au moins discutable : « On y voyait des starlettes issues d'un casting commercial, une bande de demeuries qui ignorent tout des combats menés pour la dignité des femmes. Sur des notes volées à divers compositeurs des cinq continents, elles exhibaient leurs corps d'anorexiques en hurlant des vers de mirliton » (VA ; 37).

L'héroïne du récit, une femme dont nous ne connaissons pas le nom, est une étudiante obligée par les circonstances à payer ses études en travaillant comme femme de ménage « chez des gens qui allaient au théâtre et à l'opéra » (PN ; 117). Au cours de la soirée qui constitue l'arc temporel du récit, elle est invitée dîner chez son amant, un homme appartenant à la même classe bourgeoise chez laquelle elle est employée. Le snobisme de l'homme – Monsieur le professeur, comme il est appelé à plusieurs reprises au cours de l'histoire, avec l'intention de souligner précisément ce trait de son caractère – est tout de suite évident : l'homme lui propose un dîner bio⁸⁰ et s'indigne au moment où elle admet ne pas connaître le « grand compositeur romantique » (PN ; 117) dont il vient d'acheter le CD⁸¹. Mais surtout, il refuse de faire partie d'autres aspects de la vie de la femme, bien qu'il en connaisse les difficultés, comme le démontre ce passage et la réflexion qu'il contient :

Il ne savait toujours pas pourquoi j'avais si peu d'appétit, et ne me posa pas de questions. Cette absence d'interrogation me fit penser qu'au fond il ne l'ignorait pas : il savait que j'avais fait mes sept heures de ménage, avant d'aller assister à mon cours et de venir ensuite diffuser autour de sa table de notable un parfum destiné à masquer l'odeur de l'eau de Javel incrustée dans mes mains. Son silence voulait dire : *ça ne me regarde pas*, ce qui signifie parfois *je ne regarde pas*.

Il savait, mais voulait faire semblant d'ignorer le versant ingrat d'une vie dont il n'acceptait que le côté joyeux. C'est un homme qui aime les rires et les sourires mais ne sait pas essuyer les larmes. [...] J'en étais à me demander comment un homme pouvait aimer une femme et la laisser se noyer sans bouger, lorsqu'il me proposa :

– On va s'installer pour écouter ce grand musicien » (PN ; 119)

Ce sont ces « *ça ne me regarde pas* » et surtout « *je ne regarde pas* » qui nous frappent le plus. Ils témoignent encore une fois de l'indifférence d'une société qui a appris à ignorer les souffrances d'autrui en faisant taire progressivement la conscience

⁸⁰ « Monsieur le professeur est branché à la mode du tout biologique, comme beaucoup de bourgeois. Il n'est pas nécessaire d'être sociologue pour savoir que les produits bio sont réservés à une élite. Il faut d'abord avoir de quoi se nourrir pour savoir de quoi se priver, avoir ce qu'il faut pour chercher ce qui est mieux » (PN ; 116).

⁸¹ Encore une fois, le snobisme de l'homme se lie au préjugé, analysé au cours de la section 2.3.2, d'une supposée supériorité intellectuelle. Dans ce cas ce n'est pas seulement la supériorité intellectuelle de l'homme européen civilisé par rapport au noir non éduqué, mais aussi celle du bourgeois cultivé par rapport à l'homme du peuple, trivial et médiocre. Et pourtant, nous savons bien que l'héroïne de la nouvelle est une femme scolarisée et cultivée, mais tout cela n'a pas d'importance aux yeux du *professeur* : il la voit et la verra toujours comme intellectuellement et culturellement inférieure.

civique de ses citoyens. C'est d'ailleurs le même phénomène que Frantz Fanon observait déjà en 1952, lorsqu'il publiait son essai *Peau noire, masques blancs* en observant que l'Europe a une « structure raciste »⁸² et écrivait, en empruntant les mots de Francis Jeanson :

Vous vous faites gloire de vous maintenir à distance d'un certain ordre de réalités : ainsi laissez-vous les mains libres à ceux que les atmosphères malsaines ne sauraient point rebuter, puisqu'ils les créent eux-mêmes par leur propre comportement. Et si vous parvenez, apparemment, à ne pas vous salir, c'est que d'autres se salissent à votre place. *Vous avez des hommes de main*, et tout compte fait, c'est vous les vrais coupables : car sans vous, sans votre négligente cécité, de tels hommes ne pourraient poursuivre une action qui vous condamne autant qu'elle les déshonore.⁸³

Tout compte fait c'est cette situation, le fait de vivre constamment en équilibre entre, d'un côté, les sentiments de rage et de mépris d'une large partie de la population européenne et, de l'autre, leur totale indifférence, qui constitue le plus grand obstacle à l'épanouissement et à la réalisation personnelle des personnages que Fatou Diome a créés dans ses œuvres.

2.4. Être déchiré entre deux mondes

Les nombreux obstacles rencontrés tout au long de la permanence en Europe se reflètent sur la vie quotidienne des héros de ces œuvres, qui finiront par comprendre l'énorme décalage entre leurs aspirations et la réalité de la vie occidentale. Avec une approche plus réaliste par rapport au monde qui les entoure, les personnages de Fatou Diome se rendent compte enfin de leur statut d'exilés, car d'une part ils ne sont pas complètement intégrés dans la société européenne, et d'autre part ils sont isolés de leur pays d'origine aussi. Cette dernière section s'occupera de leur rapport avec leur terre natale. À la fin, prenant conscience des difficultés à surmonter pour vivre en Europe et se laissant emporter par la nostalgie de leur pays d'origine, beaucoup d'entre eux feront le choix de terminer leur expérience européenne pour ouvrir une nouvelle phase de leur vie.

2.4.1. Une critique de la civilisation occidentale

⁸² Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Le Seuil, 2015, ebook, p. 102.

⁸³ Francis Jeanson, « Cette Algérie, conquise et pacifiée... », dans F. Fanon, *ivi*, p. 101.

En reprenant un renversement qui a fait sa fortune au siècle des Lumières, le regard du migrant est une perspective privilégiée sur la civilisation occidentale, car il permet de dévoiler les inconvénients, l'hypocrisie et la méchanceté de la société européenne. Les personnages de Fatou Diome, des figures qui vivent aux marges de la société en Europe, bénéficient de cette perspective désenchantée – comme d'ailleurs nous pouvons l'affirmer de l'auteure elle-même. Le résultat, c'est une profonde critique de nombreux aspects de la civilisation occidentale.

Le portrait de l'Europe qui émerge de ce regard est celui d'une culture inhospitalière, où l'accueil n'est pas un véritable style de vie ni une sorte d'obligation sociale – ce qui se passe, au contraire, dans le continent africain⁸⁴. Ce n'est pas par hasard que, au moment de leur arrivée en France, Mémoria et Makhou espèrent dans l'aide d'une ancienne copine de faculté de Makhou. Malheureusement, ils vont bientôt découvrir qu'elle ne désire pas les aider à trouver un logement, ni les accueillir dans sa maison pendant quelques jours :

Entre salon et vernissages, elle ne fréquentait que des saviens lustrés, chaussés à la Roland Dumas et fiers de montrer leurs poupées mondaines [...]. Alors, des terreux venus de la savane ? La courtoisie l'y obligeait, mais la diplomatie a ses limites, tout de même. [...]

Lorsque Makhou, encore détenteur d'une carte de résident en bonne et due forme, lui avait écrit pour lui annoncer sa venue, quémandant par la même occasion un certificat d'hébergement pour sa compagne, elle avait cru qu'ils débarqueraient ailleurs et passeraient juste la remercier. Maintenant, elle se sentait piégée. Dès le troisième jour de politesse, son mari commença à fuir ce qu'il appelait : *la foule domestique, les Africains de Madame*. (K ; 139)

Cependant, le manque total d'une « culture de l'accueil » n'est pas le seul inconvénient de la vie en Europe. Au contraire, nous en avons déjà rencontré d'autres, à partir de la corruption dans la bureaucratie que nous avons citée à partir de

⁸⁴ Par exemple, l'un des amis de Madické dans *Le Ventre de l'Atlantique* raconte désormais avec amertume sa permanence en France, en soulignant la différence entre la culture de l'accueil de son pays d'origine et la situation qu'il a rencontrée en France. « Là-bas, une cruelle lucidité, acquise avec le temps, l'avait poussé à s'éloigner d'amitiés accumulées à l'époque de son sourire Banania. Nouveau venu, assoiffé de chaleur humaine et ignorant le coût de la vie, il recevait comme au pays. Le dimanche, malgré l'étroitesse de son logis, il invitait des collègues d'origines diverses autour d'une table où, pour l'honorer, son épouse servait du *thiéboudjène* ou du poulet *yassa* à volonté. Au café, il n'hésitait pas à offrir une tournée. Mais l'espacement des intérêts et les fins de mois difficiles avaient fini par le rendre amer, d'autant plus qu'aucun de ces amis français ne semblaient vouloir lui faire découvrir les spécialités locales » (VA ; 162).

l'expérience de Moussa – au paragraphe 2.2.2 – en passant par la marchandisation de la figure féminine analysée dans le paragraphe 2.3.3. Ce qui frappe les héros de Fatou Diome est aussi le caractère frénétique de la vie en Europe, surtout au niveau professionnel – il faut rappeler que la plupart d'entre eux reçoit un salaire de misère et travaille beaucoup plus que quarante heures hebdomadaires⁸⁵. C'est cet aspect de la société occidentale moderne que Salie de *Le Ventre de l'Atlantique* définit « le rouleau compresseur social prompt à écraser tous ceux qui s'avisent de s'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence » (VA ; 14).

Mais l'aspect le plus âprement critiqué est l'attitude impérialiste, conséquence du passé colonial, que l'Europe garde par rapport au Tiers-Monde. « La pire indécence du XXI^e siècle, c'est l'Occident obèse face au tiers-monde rachitique » (VA ; 167), affirme le narrateur de *Le Ventre de l'Atlantique*, alors que le narrateur de *Le visage de l'emploi* se plaint d'un haut-parleur de l'aéroport Roissy Charles De Gaulle qui diffuse un message alternant « les langues les plus importantes, sinon les plus impérialistes de la planète » (PN ; 61). Le noyau du discours nous semble clair : cette attitude paternaliste, cet air de supériorité gardé par les européens face au Tiers-Monde est insupportable. Et la déférence que l'Occident prétend de la part de l'Afrique, ce même Occident qui exploite systématiquement les ressources naturelles et humaines du continent africain, n'est pas du tout justifiée. À ce propos, des passages de *Le Ventre de l'Atlantique* et d'*Inassouvies, nos vies* se livrent à la critique du tourisme européen en Afrique. Le premier roman se concentre sur l'hypocrisie des touristes qui exploitent un pays sous-développé pour faire du tourisme sexuel :

Laissez fonctionner l'hôtellerie, au bon plaisir des touristes occidentaux ! Ne soyez pas trop regardants sur ce qu'ils font, il ne faut surtout pas les froisser. Il faut fidéliser la clientèle ! Tant pis si quelques libidineux viennent uniquement visiter des paysages de

⁸⁵ « They report that when irregular migrants do work, they work a lot of hours, usually more than the general 40-hour working week (Ahmad 2008; Datta et al. 2007; Paspalanova 2006). »
« They worked long hours, six or seven days per week. To save the financial means necessary for future investments in their home country, they tried to work as much as possible during their stay in the destination country. »
Masja Van Meeteren, « Living Different Dreams (I) : Aspirations and functional incorporation », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands : Aspirations and Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, pp. 106-107, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.9 [23/08/2019].

fesses noires, au lieu d'admirer le Lac rose, l'île aux oiseaux, nos greniers vides et nos bidonvilles si pittoresques. (VA ; 198)

Inassouvies, nos vies, par contre, se concentre surtout sur l'exploitation des travailleurs dans le domaine du tourisme et le total manque de respect pour la dignité du peuple africain.

Alléluia, le tourisme intelligent, quelle hypocrisie bourgeoise ! [...] le touriste à QI prétendument élevé, lui aussi, regarde les autochtones comme des insectes, surtout derrière ces appareils photo d'ethnologue raté, réduit à l'état de voyeur. [...] Le tourisme, sous les latitudes du Tiers-Monde, est trop souvent doublé d'un outrage aux populations. [...]

Une escapade à peu de frais, voilà ce que voulait la prof, une escale hors de tout, sur une terre lointaine, où la simplicité de la vie et le dénuement des habitants vous rappellent vos privilèges. [...] En vertu de sa crinière dorée et par respect pour sa carte bancaire, on la bichonnait pour moins cher qu'à la Côte d'Azur. Dans son hôtel, les employés, qui n'étaient jamais sûrs de pouvoir nourrir leur marmaille le lendemain, s'empressaient d'exaucer le moindre de ses désirs. Durant tout son séjour, elle n'entendait que des *oui madame*. Là-bas, c'est à ce prix qu'on garde son poste. [...] L'esclavage n'a pas disparu, il a seulement changé de nature ; devenu économique, il avilit et tue en silence. (INV ; 157-158)

2.4.2. *La nostalgie des origines*

Comme nous l'avons vu, la vie en Europe est dure pour les personnages de Fatou Diome, et beaucoup d'entre eux désirent rentrer au pays le plus tôt possible. La nostalgie est en effet l'une des thématiques fondamentales de cette auteure, un thème que nous trouvons dans toutes ses œuvres. La nostalgie, définie à la fois « piège incontournable » (IG ; 31) ou bien « blessure » (VA ; 193), est le symbole de l'aliénation spatiale et surtout culturelle dont Salie⁸⁶ fait l'expérience pendant son séjour en France. Mais même pour ceux qui sont partis en Europe avec l'espoir de commencer une nouvelle vie dans un autre continent – c'est le cas par exemple de Mémoria et Makhou – nous nous rendrons bientôt compte qu'il est impossible de couper complètement le cordon ombilical.

⁸⁶ Salie est le prénom de l'héroïne de *Le Ventre de l'Atlantique*, comme nous l'avons déjà vu, mais en même temps c'est le prénom de l'héroïne d'*Impossible de grandir* aussi. Nous n'avons pas assez de détails pour déterminer s'il s'agit du même personnage, mais dans les deux cas de nombreux indices nous suggèrent qu'il s'agit d'une sorte d'alter-égo de l'auteure. Voilà pourquoi dans ce cas nous choisissons de ne pas spécifier de quel personnage il s'agit : nous la considérons comme une synecdoque de toute héroïne de Fatou Diome, car la nostalgie pour leurs origines est une caractéristique qu'elles ont toutes en commun.

L'identité de ces personnages s'affirme ici à travers le contraste avec la réalité qui les entoure, au moment où ils perçoivent leur distance avec la civilisation européenne, dont nous venons de constater les limites. Voilà pourquoi certains personnages finissent par réaffirmer, à la fin de leur permanence en France, les différences fondamentales qui les séparent des habitants d'Europe, en soulignant les raisons qui les poussent à rentrer au pays. Dans ce contexte, nous pouvons citer par exemple une phrase de Mémoria qui, à la fin de l'histoire de *Kétala*, essaye de convaincre Makhou à rentrer avec elle au Sénégal : « je te parle en tant que Sénégalais, tu es le seul à savoir qui je suis vraiment » (K ; 240).

Il ne faut pas oublier, pourtant, que pour beaucoup d'entre eux l'idée de rentrer au pays n'est pas praticable. C'est le cas, par exemple, de l'héroïne de *Le Ventre de l'Atlantique*, qui est émigrée en France principalement pour changer sa propre vie, alors que le soutien aux siens n'est qu'une motivation secondaire. Pour ces personnages, la nostalgie des origines reste une présence constante de leurs vies, et à plusieurs reprises elle s'accroît à travers l'évocation involontaire des lieux de leur enfance. À ce propos, un passage de *Le Ventre de l'Atlantique* nous montre Salie dans un moment de profonde mélancolie, éveillée par le pouvoir évocateur de la musique de Yandé Codou Sène, « la diva sérère du Sénégal » (VA ; 36) : « c'était surtout la voix de Yandé Codou qui m'envoûtait peu à peu et réveillait en moi une mélancolie que je voulais juguler à tout prix. Il y a des musiques, des chants, des plats qui vous rappellent soudain votre condition d'exilé, soit parce qu'ils sont trop proches de vos origines, soit parce qu'ils en sont trop éloignés » (VA ; 36). Salie se sent donc une « exilée », abandonnée par la terre qu'elle a quittée – mais vers laquelle elle est encore attirée – en quête d'une vie meilleure, et en même temps abandonnée par sa nouvelle maison, qui ne réussit pas à combler complètement ses besoins affectifs.

Mais c'est surtout dans *Impossible de grandir* que nous retrouvons cette thématique fondamentale. Transportée par les souvenirs, l'héroïne Salie se laisse emporter vers sa terre natale en décrivant avec affection les paysages de son enfance :

Un battement de cils me transporta sur son sillage et mon passé devint mon présent.
Je suis un pélican du Saolum, je plane au-dessus des bolongs, coup d'œil sur les trois villages de Mar : Fafaco, Soulou, Lôthie, il fallait toujours que les familles sérères, portées

par leur sens exacerbé de l'honneur, se scindent à la moindre querelle pour aller fonder d'autres villages et mettre leur fierté hors tutelle. [...] Atterrissage ! Voici Niodior, la belle, la fière, qui berce les enfants de Bandé Ñambo, étale ses dunes de sable fin et ses cocoteraies, pendant que sa mosquée s'agenouille devant les tombes de nos ancêtres animistes qui dorment à Pétiala. (IG ; 33)

L'évocation des paysages de son enfance se fait à travers un processus qui consiste dans une véritable scission de l'héroïne. *Impossible de grandir* nous décrit une femme déchirée, partagée entre les deux parties qui composent sa personnalité. Il ne nous surprend pas de trouver une composante enfantine dans ce processus, car c'est son côté irrationnel qui pousse Salie au constant retour en arrière. « Avec les années » raconte-t-elle, « je me suis rendu compte que deux êtres se partagent ma propre vie : adulte, supposée vivre en adéquation avec ce que la société entend ainsi, je fais ce que je peux de mes journées, mais une gamine s'est attribuée mes nuits pour sillonner ma mémoire et donner vie aux ombres » (IG : 11).

La scission de la personnalité de Salie, « Être diurne, être nocturne, sous le même crâne » (IG ; 11), est le symbole de la frustration de tout émigrant, constamment attiré vers deux réalités différentes et parfois complètement opposées. Ayant vécu dans un pays étranger et ayant au moins essayé de s'intégrer dans sa culture, ces personnages appartiennent désormais aux deux réalités et leur identité individuelle n'est plus déterminée par leur culture d'origine. Toutefois, nous nous approchons de la solution de ce dilemme existentiel : la tension constante vers les deux directions se résoudra souvent avec la décision de revenir aux origines.

2.4.3. Incommunicabilité

Nous avons donc vu que parfois les personnages de Fatou Diome ont du mal à se sentir complètement chez eux en France ou en Europe. Et pourtant cette sensation – qui dérive partiellement du décalage avec une société européenne perçue comme peu accueillante, froide et cruelle – n'est pas facilement compréhensible par ceux qui n'ont pas fait l'expérience de la vie au-delà de la Méditerranée. En effet, nous nous rendons compte que les proches de nos héros, restés en contact avec eux par voie téléphonique ou épistolaire, ne se posent même pas le problème. En fondant leurs suppositions sur leurs préjugés sur l'Europe – et nous savons déjà que ces préjugés se basent sur des

attentes irréalistes⁸⁷ – ils s’attendent avant tout une aide financière concrète et constante pour surmonter les obstacles de leur vie au pays. Toute une série de malentendus se génèrent de la supposée richesse des « venus de France » (VA ; 61), imaginés comme, selon les mots de Salie dans *Le Ventre de l’Atlantique*, « dépositaires d’une fortune » (VA ; 61).

Voilà donc que les parents de Moussa, en écrivant une lettre à leur fils, déclarent que « Voilà plus d’un an que tu es en France, et jamais tu n’as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider » (VA ; 103). Ils en imputent la cause à une supposée « occidentalisation » du jeune, qui en déterminerait l’égoïsme et l’individualisme, des traits caractériels apparemment typiques du monde développé : « N’oublie jamais qui tu es et d’où tu viens. Quand je dis cela, je veux dire que tu dois continuer à respecter nos coutumes⁸⁸ : tu n’es pas un Blanc. Et, comme eux, tu commences à devenir individualiste » (VA ; 103).

L’égoïsme et l’individualisme sont les mêmes défauts imputés à Salie de *Le Ventre de l’Atlantique* par son frère Madické, avec qui elle communique souvent à travers des coups de fil. Madické, petit frère de Salie, comme tout jeune niodiorois rêve d’un avenir dans le monde du football et voudrait jouer pour une grande équipe européenne. Encore une fois, il s’agit d’attentes extrêmement irréalistes, mais, comme le jeune n’a pas expérience de la vie en Europe, il opère une simplification excessive : il voudrait que sa sœur l’aide à trouver un logement en France, afin qu’il puisse être finalement embauché par un club français, comme le témoigne l’une des conversations téléphoniques entre les deux :

- Est-ce que tu veux bien m’aider à venir ?
- À venir où ? Je ne comprends pas, tu veux dire... ?
- Ben oui, en France, aide-moi à trouver un club.

⁸⁷ « Migrants’ pre-migratory expectations can be unrealistically high. »

Masja Van Meeteren, « Beyond Victims and Communities: Bringing in Aspirations », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands: Aspirations and Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, p. 24, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.5 [18/08/2019].

⁸⁸ Dans la même lettre, le père de Moussa remarque que son enfant ne porte plus les vêtements traditionnels de son pays et il l’interprète comme un indice ultérieur de l’occidentalisation du jeune : « *J’ai vu ta photo, maintenant tu ne portes ni thiaya (pantalon bouffant) ni sabador (boubou), et cela m’inquiète* » (VA ; 103).

- Mais enfin, tu rêves ? Je n’y connais rien, moi, au football ; et puis, avec quoi te paierais-je le billet ? Et surtout, avec quoi vivras-tu ici ?
- Ben, si tu m’aides pour le billet, ça ira ; après, dans un club, je gagnerais de quoi...
- Mais enfin, tu rigoles ou quoi ! Je n’ai déjà pas les moyens de te payer un billet, moi ; et puis, tu n’as qu’à trouver un bon club au pays, il y en a aussi. (VA ; 140)

La naïveté de Madické est tout de suite évidente, mais le refus de Salie déclenche la rage du jeune homme, qui finit par accuser sa sœur : « T’es vraiment occidentalisée ! Mademoiselle critique maintenant nos coutumes. Et d’ailleurs, comme t’es devenue une individualiste, tu ne veux même pas m’aider » (VA ; 141). Ne comprenant pas la réticence de Salie, Madické, répète ces accusations à plusieurs reprises, toujours en basant sa colère sur l’hypothétique richesse de sa sœur et sur la corruption de la société occidentale, coupable de changer le caractère des personnes et leur faire oublier leurs racines : « Tu es devenue une Européenne, une individualiste. Un gars du village revenu de France dit que tu réussis très bien là-bas [...]. Alors, avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n’étais pas égoïste, tu m’aurais payé le billet, tu m’aurais fait venir chez toi » (VA ; 159).

La réalité, comme nous le savons déjà, est beaucoup plus complexe. Madické, prisonnier de ses propres préjugés, n’imagine pas la vie que sa sœur conduit en France. « J’avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillères que j’usais », nous raconte-t-elle, « il s’obstinait à m’imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV » (VA ; 43-44). Les problèmes auxquels Salie doit faire face en Europe passent donc en second plan. Comment partager sa solitude, sa nostalgie, la sensation d’être éternellement en exil, avec quelqu’un qui n’est pas conscient des obstacles que, chaque jour, les immigrées en France doivent affronter ?⁸⁹ Ce sont d’ailleurs les mêmes obstacles que Salie essaye d’épargner à son frère en lui refusant un billet d’avion et son hospitalité en Europe. Le problème de l’incommunicabilité se révèle donc, probablement, le plus lourd des fardeaux à supporter pour les personnages de Fatou Diome.

⁸⁹ « Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l’Europe, les siennes l’aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l’assourdit. Avoir un coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l’Occident, il perdrait la cible de ses invectives » (VA ; 44).

3. Le retour au pays

A la fin du chapitre précédent, nous avons laissé les héros de Fatou Diome face au choix – déterminé par les adversités qu'ils ont rencontrées en Europe – de rentrer au pays. Comme nous le verrons au cours de ce chapitre, certains d'entre eux décideront de rentrer chez eux, alors que d'autres feront le choix de s'installer définitivement en Europe, et conséquemment ils reviendront au pays seulement lors des vacances, pour rendre visite à leurs familles. Dans les deux cas, ils devront faire face aux attentes de la population locale et de leurs parents en particulier.

Toutefois nous allons faire une autre importante distinction et classer ces migrants dans deux catégories différentes. Nous pouvons identifier d'abord les « gagnants » de la migration, ceux qui ont réussi et à l'étranger et dans leur pays en rentrant avec les fruits de leur travail, prêts à améliorer les conditions de vie de leur famille. Nous analyserons les conséquences de leur retour et la façon dont certains d'entre eux alimentent les préjugés sur l'Europe et encouragent donc indirectement d'autres à partir. Le second groupe par contre est composé de ceux qui, rentrés au pays sans avoir réussi, arrivent les poches vides et essayent de raconter leur expérience « hors du commun ». Pour ce qui concerne cette seconde catégorie, nous allons observer les réactions du village et surtout celles de leurs familles, pour recomposer enfin l'opinion de l'auteure sur le phénomène de l'émigration concernant le continent africain.

3.1. Des familles qui attendent

S'il est vrai que Fatou Diome focalise une bonne partie de ses œuvres sur l'expérience des migrants fuyant l'Afrique à la recherche du paradis européen, elle aborde d'autres questions aussi. En particulier, dans *Celles qui attendent* elle se focalise sur la vie de ceux qui restent au pays, c'est-à-dire des familles des émigrés, et sur les changements affrontés par ces familles lorsqu'elles doivent faire face à l'avenir sans l'aide d'un de leurs enfants. L'absence devient une composante fondamentale de la narration, et il nous semble que la vie de ces familles privées tout à coup de leurs membres les plus jeunes devient une longue, interminable attente du retour de leurs

enfants. Il s'agit donc de familles fragmentées, d'entités qui existent *en fonction* de leurs enfants et qui semblent trouver leur raison de vie seulement dans l'espoir de leur retour, qui doit se produire tôt ou tard.

3.1.1. Attendre les nouvelles des enfants

Pour les familles des héros de Fatou Diome, le moment du départ pour l'Europe des enfants coïncide avec le début d'une longue période marquée par l'absence de leurs proches et par le manque d'un soutien financier et affectif en famille. *Celles qui attendent* traduit ces éléments sur la page en focalisant l'attention du lecteur sur le silence et le vide générés par l'absence des héros.

Dès le départ de leurs fils, la vie des deux mères de *Celles qui attendent*, Arame et Bougna, devient une longue, épuisante période où leur principale occupation est celle d'attendre des nouvelles de Lamine et Issa partis dans une pirogue pour traverser la Méditerranée. Le caractère d'incertitude, et en même temps de secret, caractérisant le voyage des émigrés empêche pourtant d'estimer avec certitude la durée de la traversée, et par conséquent l'attente de la famille se fait encore plus tourmentée. De plus, il arrive souvent, comme dans ce cas, qu'il n'existe pas un canal de communication avec les enfants émigrés, par conséquent des nouvelles inexactes arrivent parfois bouleverser la vie de tout le village, en l'occurrence Niodior, comme celle – terrible – que nous pouvons lire au cours du roman :

Un jour, vers midi, une nouvelle se propagea par les ondes de la radio nationale, introduisant la terreur dans tous les foyers du village : une pirogue à la dérive s'était échouée sur les côtes brésiliennes, avec une quarantaine de crânes à son bord. Personne ne savait encore d'où venait la fameuse pirogue, mais les cris avaient déchiré le sol du village. Il n'y avait évidemment pas de survivant, mais, plus affreux encore, le journaliste, qui avait parlé en langue locale, n'avait pas dit des corps, mais des crânes. Des crânes, c'était là le détail atroce qui fendait le cœur des mères. Un film apocalyptique défilait dans la tête de chacune d'elles. Ces morts sans sépulture, elles les imaginaient parés du visage de leurs fils, affrontant les vagues, luttant contre les vents, souffrant du froid et de la faim, puis agonisant sans secours. Ce qui faisait le plus pleurer les mères, comme Arame et Bougna, c'était la vision qu'elles se faisaient de ce corps abandonnés à la nature sauvage. Elles savaient que rien de ce qui flotte n'échappe à ce qui vole. Elles imaginaient donc des nuées de vautours s'abattant sur les cadavres, les déchiquetant, les dévorant goulûment. Elles visualisaient la danse macabre, un ballet endiablé de rapaces en ripaille, leurs becs féroces, ensanglantés, arrachant des chairs et s'insinuant dans toutes les cavités. [...] Ce jour-là, aucune d'elles ne trouva l'envie de déjeuner. Une peur glaciale s'était infiltrée en elles. Seules des précisions sur l'origine de la pirogue retrouvée auraient pu les

débarrasser de ces terribles pensées qu'elles partageaient du regard sans jamais oser es formuler. Mais des précisions, personne n'en avait. (CQA ; 151-152)

La rareté des informations rend celles-ci des points de référence dans la narration : à partir de la frustration accumulée après une période sans nouvelles⁹⁰, jusqu'à l'animation au moment où les enfants réussissent enfin à contacter leurs familles⁹¹. Mais les coups de fil sont rares, et la manière la plus commune pour avoir enfin des renseignements est à travers la médiation des copains que les enfants émigrés ont rencontrés en Europe, de passage au pays pour rencontrer leur famille. Le problème, c'est que « Il n'est pas toujours facile d'être dans la position de celui qui sait » (CQA ; 200) : est-ce qu'on peut vraiment révéler aux mères et aux pères de ces garçons les peines qu'ils ont dû affronter pour arriver en Europe ? Est-ce qu'on devrait perler des difficultés du travail au noir, de ceux qui ont dû faire la manche, des problèmes posés par la recherche d'un logement ? Et surtout, faudrait-il avouer aux épouses et aux fiancées de ces garçons le fait qu'ils ont choisi de les tromper afin d'être hébergés et nourris, et peut-être obtenir enfin la naturalisation ?

En effet, dans l'histoire de *Celles qui attendent*, « un émigré en vacances, venu d'Espagne, passa chez Bougna et Coumba. Il devait bientôt repartir et ne voulait pas quitter le village sans rendre une visite de courtoisie à cette famille amie » (CQA ; 188). Mais il n'arrive pas à avouer toute la vérité. Il est beaucoup plus simple et beaucoup moins désagréable d'« édulcorer son récit, évitant certains détails pénibles qui auraient esquiné le cœur de cette mère » (CQA ; 200). Après de nombreuses rencontres avec des mères et des épouses d'émigrés lui posant des questions sur la vie de leurs enfants et maris à l'étranger – « Les mères d'émigrés semblaient avoir répété ensemble la même pièce et lui, mauvais comédien, était tenu de leur donner la réplique » (CQA ; 199) – il

⁹⁰ « Cela faisait presque trois semaines que les garçons avaient embarqué pour l'Espagne. La pirogue avait quitté l'île, chargée plus que de raison. Plusieurs familles comptaient des fils absents, mais si l'on murmurait dans les chaumières, personne n'en parlait en public » (CQA ; 132).

⁹¹ « Un jour sec et poussiéreux, un jour, qui n'annonçait rien de particulier, la surprise était venue tracer des sourires lumineux sur la pénombre des visages soucieux. Ce fut la gérante du télécentre qui apporta la bonne nouvelle. Issa et Lamine l'avaient d'abord jointe pour fixer un rendez-vous. Prévenues, Arame, Bougna et Coumba bravèrent la canicule, en file indienne, une après-midi, vers quatorze heures, pour aller attendre leurs coups de fil » (CQA ; 161).

n'a toujours pas la bonne réponse à la question la plus complexe : « Tu crois qu'ils vont revenir bientôt ? » (CQA ; 200).

3.1.2. Les conséquences de la migration dans la maison familiale

Le choix de la migration est une stratégie collective, car les familles sont des institutions qui fournissent le support nécessaire aux jeunes qui désirent émigrer⁹². Conséquemment, lorsqu'un jeune sénégalais part à l'étranger, toute sa famille est impliquée dans ce processus. La vie de ceux qui attendent leurs enfants au pays se déroule donc dans une situation de dépendance économique et sociale par rapport aux émigrés, et le succès de ceux-ci à l'étranger comporte toute une série de conséquences au pays natal.

La première et la principale conséquence de la migration d'un jeune de Niodior est le prestige immédiatement acquis par sa maisonnée. La réussite d'un émigré étant réputée, comme nous l'avons déjà vu, facile et assurée, la famille d'un émigré gagne tout de suite en réputation dans le village. Par exemple, Arame, dans l'histoire de *Celles qui attendent*, tire immédiatement des avantages du départ de son fils Lamine pour l'Espagne : « L'hypothétique réussite de son fils était la fausse monnaie avec laquelle elle pouvait déjà se payer une tranche de respectabilité » (CQA ; 173), nous révèle le narrateur du roman. Dans ce cas, la mère exploite cette nouvelle respectabilité, récemment acquise, pour arranger le mariage de Lamine à distance : craignant que son fils puisse, un jour, décider de s'installer en Europe au lieu de revenir au pays, elle croit lui donner ainsi une bonne raison pour rentrer, c'est-à-dire une épouse qui l'attend dans la maison familiale. Et c'est précisément cette respectabilité qui pousse la famille de la jeune Daba – la fille dont Lamine a toujours été amoureux, malheureusement fiancée avec son ami d'enfance Ansou – à « briser ce que les Sérères sont censés avoir de plus sacré : la parole d'honneur » (CQA ; 173). La famille de Daba, jugeant plus avantageuse

⁹² « Migration is seen as a means for the community to diversify income sources and to make up for an inadequate local supply of credit, insurance, etc. [...] It therefore attributes a major role to the family, as a decision-making unit, but also as an institution providing the necessary human, financial and material support for migration. »

David Lessault et al., « International Migration and Housing Conditions of Households in Dakar », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 66, no. 1, 2011, p. 197, sur www.jstor.org/stable/41337162 [02/09/2019].

l'union avec un émigré de retour plutôt qu'avec un pêcheur – précisément à cause du prestige que Lamine, en tant qu'émigré, a déjà gagné dans le village – n'hésite pas à accorder la main de sa fille au premier, justement à travers la médiation de sa mère. Nous avons d'ailleurs déjà observé cette même situation dans le cas de l'homme de Barbès de *Le Ventre de l'Atlantique* : la richesse de l'homme, apportée de France, lui a en effet permis de prendre quatre épouses⁹³. De la même façon, le mariage arrangé entre Daba et Lamine est déterminé par la volonté, de la part de la famille de Daba, de se lier à une famille dont le prestige est déjà assuré. La volonté de Daba, « cette mariée imaginaire dont les noces resteraient blanches pendant un bon bout de temps » (CQA ; 176), semble ne pas avoir d'importance dans le processus décisionnel : « on l'avait déposée là, comme un paquet-cadeau, attendant que son heureux propriétaire veuille bien venir le décacheter » (CQA ; 176-177).

Fatou Diome souligne aussi, à l'intérieur de *Celles qui attendent*, les conséquences de la séparation des émigrés de leurs familles, et surtout de leurs épouses. La vie de ces femmes « sacrifiées » au bonheur de la maisonnée est elle aussi extrêmement dépendante de leurs maris à l'étranger. « Au village, les épouses d'émigrés sont sous haute surveillance » (CQA ; 177), souligne-t-elle. Elles ont les devoirs d'une épouse mais pas les droits, comme elles ne peuvent pas profiter de la présence de leur mari à la maison. À ce propos, Fatou Diome nous raconte les vicissitudes de Coumba, la femme d'Issa qui attend docilement le retour de son amoureux d'Europe. « Coumba était une de ces nombreuses femmes qui attendent Ulysse à quai en restant fidèles à leur chambre vide » (CQA ; 239), c'est ainsi qu'il la décrit Fatou Diome, en soulignant les nombreuses nuits blanches de la femme dans l'attente de son mari. Sa vie étant complètement consacrée au ménage⁹⁴ et au bien-être de son enfant, Coumba identifie

⁹³ Les nécessités de la famille ont la priorité pour Barbès, qui préfère un mariage de circonstance à un mariage pour amour : « Il n'avait pas de temps à perdre, sa mère se faisait trop vieille, une jeune épouse à la maison l'y aiderait ; surtout, c'est moins cher qu'une bonne. Il se consola du sacrifice consenti à ses parents, en se disant qu'il pourrait, par la suite, épouser une femme de son choix, une fille raffinée, qui se maquille. Plus tard, il en était certain, il aurait une de celles qui s'achètent des slips en dentelle et s'encastrent dans du prêt-à-porter Yves Saint Laurent *made in Taiwan*. Quand on vient de France, on peut épouser qui on veut, il le savait » (VA ; 32).

⁹⁴ Nous rappelons que les noces juste avant de partir pour l'Europe sont souvent une stratégie adoptée par les familles afin d'avoir de l'aide dans les tâches ménagères.

le responsable de sa situation : « Celle qu'elle haïssait vraiment, sa véritable rivale, celle qui lui avait volé son mari, c'était l'Europe » (CQA ; 238).

Mais il y a aussi des femmes qui, exaspérées par l'incertitude d'attendre un homme qui ne reviendra peut-être jamais de son voyage, se lassent d'attendre et préfèrent suivre leurs aspirations. Dans le cas de Daba, amoureuse d'Ansou mais épousée à Lamine à travers un mariage arrangé, les règles imposées par la société ne tiennent plus au moment où elle rencontre à nouveau son amoureux. Alors que Daba et Ansou « s'étaient retrouvés et avaient rétabli leur droit de disposer d'eux-mêmes » (CQA ; 219), la jeune femme, désormais enceinte de son amant, affronte le rejet de tout le village : « certains soulignaient ostensiblement l'outrage. Indexer la victime expiatoire et légitimer la répulsion collective, c'était leur manière, lâche mais efficace, de se ranger du bon côté » (CQA ; 218).

Bref, les conséquences de la migration dans le village natal ne sont pas limitées au plan économique et financier, mais elles impliquent aussi le niveau social. Ces femmes, modernes Pénélopes consacrées à un homme dont le retour est extrêmement incertain, sont les énièmes victimes de la stratégie migratoire que Fatou Diome dénonce tout au long de ses œuvres.

3.2. Le retour des vainqueurs

Dans cette section nous analyserons ce qui se passe lorsqu'un des « enfants de l'île » rentre à la maison, après son voyage en Europe, avec les moyens financiers pour assurer un avenir meilleur à sa famille. Après tout, le but de la migration est celui de s'installer définitivement au pays natal, une fois accomplie sa mission en Europe⁹⁵.

⁹⁵ « Qualitative studies highlight the central place of return in the migration projects of Senegalese migrants. From the Senegalese point of view, successful migration culminates in a permanent return to the family, after having improved their living conditions. » Marie-Laurence Flahaux et Paul Reeve, « Return Migration to Senegal and the Democratic Republic of Congo: Intention and Realization », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 70, no. 1, 2015, p. 102, sur www.jstor.org/stable/24638253 [10/09/2019].

3.2.1. Célébrer le retour d'un enfant

Dans ce cas, comme il est naturel, la première réaction de la famille – et en effet du village tout entier – est celle de fêter le retour de cet « enfant de l'île » rentré chez lui après une si longue absence. Un émigré de retour est toujours entouré par une auréole de prestige qui lui est conférée par le respect et l'admiration des villageois. C'est le cas de Barbès de *Le Ventre de l'Atlantique*⁹⁶, de Salie et même de Moussa immédiatement après son retour, mais c'est aussi le cas de Lamine et d'Issa dans *Celles qui attendent*. Bref, tout émigré de retour, en un premier moment, suscite la joie et l'optimisme de son pays natal, indépendamment des aventures – ou plutôt des mésaventures – qu'il a vécues en Europe.

L'arrivée d'un de ces enfants émigrés, bien entendu, se révèle la plupart du temps un évènement positif pour le village, parce qu'il signifie qu'une partie de sa richesse, emportée d'Europe, va être employée en faveur de sa famille et de ses amis. Pour l'instant, la tradition impose une grande célébration pour fêter ce retour, remercier la bienveillance des ancêtres de la famille – qui ont sans aucun doute contribué à la réussite de ce jeune émigré à l'étranger – et démontrer au reste du village que le sort de cette famille va enfin améliorer.

Dans « l'ivresse de l'évènement » (CQA ; 278) de la célébration pour Moussa, par exemple, « L'optimisme immola un coq pour remercier les ancêtres et deux canards pour le dîner. L'effervescence suscitée par son arrivée musela⁹⁷ Moussa durant trois longs jours de festivité » (VA ; 109).

Celles qui attendent, par contre, met l'accent sur les célébrations suivies au retour de Lamine qui, enfin rentré après des années de pérégrinations en Europe, décide de célébrer son mariage avec Daba, la jeune « épouse » qui l'attend au pays. Lamine a enfin

⁹⁶ Le narrateur nous fait comprendre la grande considération dont Barbès peut jouir au village de Niodior : « on lui demandait son avis sur tout, les visages se faisaient polis à sa rencontre, même le sable se lissait au passage de ses longs boubous amidonnés » (VA ; 33).

⁹⁷ Comme nous le savons déjà, le retour de Moussa à Niodior n'est pas, en réalité, synonyme de réussite, mais la conséquence de son statut de clandestin arrêté en France qui a été condamné à l'expulsion du territoire européen. Au moment de son retour, le jeune, emporté par l'enthousiasme de la fête, n'arrive pas, pendant les premiers jours, à avouer à sa famille la vraie motivation de sa présence sur l'île.

mérité l'admiration des villageois⁹⁸, et cette fête est l'occasion pour célébrer son nouveau statut social à l'intérieur de la communauté. De plus, nous savons que le jeune est rentré d'Europe avec l'argent accumulé grâce à son travail, beaucoup plus rémunéré par rapport aux salaires sénégalais. Et en effet, « Lamine se lança dans des travaux et prouva aux villageois qu'il n'était pas rentré d'Europe les poches vides » (CQA ; 274). Le narrateur le confirme lorsque il raconte la modernisation de la maison natale du jeune : « Il rénova et meubla le bâtiment familial, où ne demeuraient plus qu'Arame et ses petits-enfants, installés beaucoup plu confortablement. Pour lui, Daba et sa fille, il avait construit un bel appartement en face du logement de sa mère » (CQA ; 274).

Mais cette dernière partie du roman est consacrée surtout à la cérémonie du mariage de Lamine – et du baptême de sa fille, célébré dans la même circonstance – et la fête qui en suit. Fatou Diome nous explique que ce type de célébrations n'est pas seulement une façon de fêter dignement une occasion de réunir la famille après des années de séparation. Ce qu'on glorifie, c'est en réalité le nouveau statut social acquis par la famille de l'émigré de retour, qui vivra enfin dans l'aisance économique – à ce propos, Baizán et González-Ferrer soulignent le rôle de l'argent provenant d'Europe dans le développement économique de l'état sénégalais⁹⁹. Il s'agit donc d'une manière de montrer au reste du village son prestige ; pour atteindre ce but, les dépenses pour ce type de cérémonies sont en général peu scrupuleuses. Le narrateur de *Celles qui attendent* nous le confirme en parlant des proches de Lamine qui « confondaient abondance et gaspillage » (CQA ; 278) :

Pour épater les convives, leur montrer que le marié, leur cousin ou neveu, rentrait d'Europe et ne manquait de rien, elles dépensaient sans compter. Les griottes

⁹⁸ « On le regardait, le scrutait, l'admirait, comme on se laisse ébahir par ceux qui ont marché sur la Lune. Un parfum d'Europe, ça vous hypnotise les sédentaires de la savane » (CQA ; 233).

⁹⁹ « Families and individuals rely on migration as a legitimized strategy to increase resources and redistribute labor. This institutional patterning of migration, which has long governed internal as well as intra-Africa mobility, is now also well established for migration to Europe. [...] Furthermore, in the last few decades, migration has become increasingly vital for the functioning of the Senegalese economy. Remittances are believed to represent about 12% of the gross domestic product (World Bank 2008; Banque Centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest 2008). » Pau Baizán et Amparo González-Ferrer, « What drives Senegalese migration to Europe? The role of economic restructuring, labor demand, and the multiplier effect of networks », dans *Demographic Research*, vol. 35, 2016, pp. 342-343, sur www.jstor.org/stable/26332081 [30/08/2019].

s'époumonaient, enchaînaient les louanges et chaque fois qu'elles vantaient la lignée des conjoints, on les couvrait de billets de banque et de rouleaux de tissu. Lamine jugeait de telles pratiques indécentes dans une société où les problèmes à résoudre s'amoncellent. [...] Ceux-là mêmes qui manquaient de quoi vivre, qui regimbent devant l'ordonnance de leur mère et rechignent à financer la scolarité de leurs enfants, s'avèrent capables, les jours de cérémonie, de dépenser avec l'arrogance des princes pour défendre publiquement leur rang. [...] Ici, on a perdu le pouvoir et les moyens des cours royales d'antan, mais les noms résonnent et on préserve à tout prix le train de vie ostentatoire qui les caractérisait. » (CQA ; 278-279)

Les mots-clés de ce passage sont « défendre publiquement leur rang ». Encore une fois, comme nous l'avons déjà remarqué en précédence, le fait de préserver son statut social et son importance à l'intérieur de la communauté reste l'une des motivations principales qui poussent vers la stratégie de l'émigration. Au retour d'Europe des jeunes émigrés, les familles peuvent donc se réjouir parce que leurs enfants leur fournissent enfin, à travers leur richesse, les moyens de monter, elles aussi, dans l'échelle sociale de leur communauté.

3.2.2. La solidarité africaine

Nous faisons ici l'énième référence à l'article de Samuel Zadi, *La « Solidarité africaine » dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome*, pour parler encore une fois des attentes financières et matérielles des familles niodioroises au moment du retour de leurs enfants. La pratique de la « solidarité africaine » a ses racines dans la société africaine traditionnelle et préindustrielle :

Le mode de production préindustriel des sociétés traditionnelles africaines serait à la base de la "solidarité africaine". Dans ces sociétés traditionnelles qui étaient principalement agricoles et non-industrielles, la limitation des moyens de production n'a pas permis l'accumulation des biens ou l'établissement de la propriété privée qui serait détenue par une minorité. Il était donc impossible que l'individualisme s'y érige en valeur sociale. En revanche, cette limitation des moyens de production a favorisé l'entraide dans le travail et le sens de la propriété commune et aurait encouragé l'émergence de la solidarité comme valeur cardinale.¹⁰⁰

Cette solidarité se concrétise, dans la vie quotidienne, dans une obligation sociale et morale à l'assistance de ceux qui se trouvent dans des conditions défavorables. De plus, elle sous-entend la minimisation des besoins individuels pour renforcer par contre

¹⁰⁰ Samuel Zadi, « La 'Solidarité africaine' dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, p. 172, sur www.jstor.org/stable/41103961 [02/09/2019].

ceux de la communauté toute entière : l'individu, comme nous l'avons déjà souligné au paragraphe 1.1.2, n'est pas considéré en tant que personne mais principalement en tant que membre de la communauté contribuant au bien-être collectif¹⁰¹.

Le modèle socioéconomique du Sénégal décrit par Fatou Diome dans ses œuvres n'est pas préindustriel, et pourtant les communautés sénégalaises ne cessent pas d'en appliquer le schéma. Voilà pourquoi, comme le souligne Zadi, la pratique de la solidarité africaine, appliquée à l'Afrique postcoloniale et industrialisée – surtout dans un contexte où l'émigration est une stratégie économique qui gagne en popularité – cesse d'être un facteur de stabilité socioéconomique et dévient un « moyen de dépendance, d'exploitation et donc de régression socioéconomique »¹⁰².

C'est *Le Ventre de l'Atlantique* qui exemplifie cette pratique et ses conséquences sociales, tant pour les émigrés rentrés au pays que pour leurs familles et leurs amis. Nous en trouvons un exemple lorsque l'héroïne Salie, passant ses vacances au pays pour rendre visite à sa famille, constate que son nouveau statut d'émigrée est évalué surtout en termes financiers. Comme tout le monde la croit maintenant riche, les requêtes des habitants du village se multiplient :

On se fit humble pour me soutirer qui un billet, qui un T-shirt, au nom d'une coutume – qui empêche bon nombre d'émigrés aux faibles moyens d'aller passer leurs vacances au pays – selon laquelle la personne qui revient doit offrir des cadeaux ; cadeaux dont la valeur est estimée à l'aune de la distance de provenance et du lien avec le bénéficiaire. Je donnai raison, malgré moi, aux attentes démesurées qu'ils nourrissent à l'égard des « venus de France ». Mes proches souffraient de la convoitise : dès mon arrivée, on les avait imaginés dépositaires d'une fortune. Lorsque je n'avais plus rien à donner, ils se laissaient dépouiller du peu qu'ils avaient reçu, histoire de sauver la face. (VA ; 61)

Il ne s'agit pas, bien entendu, seulement de cadeaux, mais dans la plupart des cas de requêtes financières. Des épisodes décrivent des habitants de Niodior lui demandant

¹⁰¹ Nous rappelons à ce propos le paragraphe 2.4.3, où nous avons traité le thème de l'incommunicabilité entre les émigrés et leurs proches restés au pays. Il est facile de comprendre maintenant l'usage de l'épithète « individualiste », utilisé à plusieurs reprises par les familles qui se voient refuser l'aide économique à laquelle ils estiment avoir droit. Comme la solidarité est la valeur cardinale du système socioéconomique africain, sur l'individualisme, incompatible avec tout comportement solidaire, pèse un jugement moral négatif.

¹⁰² Samuel Zadi, « La 'Solidarité africaine' dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, p. 171, sur www.jstor.org/stable/41103961 [02/09/2019].

des services, comme c'est le cas du réceptionniste de l'hôtel qui demande à Salie l'argent pour les médicaments de sa femme¹⁰³, ou celui de l'homme venu demander une ordonnance pour son fils malade¹⁰⁴.

« Dans ce pays », nous rappelle Fatou Diome dans *Celles qui attendent*, « dès qu'on vous suppose nanti, les gens viennent vous réclamer de l'aide et vous rendent responsable de leur survie » (CQA ; 278). La coutume de la solidarité n'est donc plus qu'un simple prétexte, une sorte d'obligation morale pour les émigrés venus d'Europe, contraints à partager les fruits de leur travail avec toute la communauté. Une communauté opportuniste, qui profite de la valeur de la solidarité pour masquer son propre égoïsme¹⁰⁵.

3.2.3. Un cercle vicieux

Le mythe de la réussite, véritable obsession dont nous avons parlé au paragraphe 1.4.1, doit pourtant être alimenté à travers les aventures de différents émigrés au moment où ils rentrent au pays. Une fois accompli leur mission sacrée, les enfants de Niodior rentrent chez eux pour qu'on leur reconnaisse cette gloire qui est normalement réservée aux vainqueurs. Craignant l'exclusion de leur communauté – le coût pour ceux

¹⁰³ « – Ma femme vient d'accoucher, elle est à l'hôpital, elle ne va pas bien. Il faut des médicaments et je n'ai pas assez d'argent pour les acheter. Je sais que madame comprend. Alors, si madame veut bien m'aider à sauver sa sœur ? Le bébé est une fille, je l'appellerai comme vous, vous avez un joli prénom. [...] »

– Et vous voulez me faire croire que vous allez lui donner ce prénom en mon honneur ? Il faut réserver ce genre de flatterie aux touristes. [...] »

Nous éclatâmes de rire [...]. Le réceptionniste riait de bon cœur, sachant son manège peu convaincant. L'hôpital, les médicaments, les trémolos dans la voix, c'était bon pour les gogos. Il n'était pas le seul à utiliser de telles ficelles pour essayer de soutirer quelque argent à de supposés nantis venus de France » (VA ; 196).

¹⁰⁴ « Venu un beau matin me demander, la larme à l'œil, de payer une ordonnance pour son fils malade, il me convainquit de mettre la main à la poche. L'après-midi même, je vis ce fiston de grabataire traverser le terrain de foot comme une flèche, et semer la terreur dans l'équipe adverse... » (VA ; 196-197).

¹⁰⁵ « L'individualisme qui définit désormais ces personnes les amène à pervertir la solidarité, à en user comme d'un moyen ou d'un prétexte pour assouvir leurs désirs égoïstes. Contrairement à ce qui se passe dans l'Afrique traditionnelle, les habitants du village de Niodior se servent de la solidarité comme d'un moyen de contraindre l'individu à partager son bien et de le spolier. » Samuel Zadi, « La 'Solidarité africaine' dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, p. 176, sur www.jstor.org/stable/4110396102/09/2019

qui se révèlent une déception pour leur famille et leur village est énorme, comme nous le verrons au cours de la section 3.3 – ces personnages finissent donc pour répondre aux attentes communautaires en se construisant une image de héros.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le personnage qui exemplifie le mieux ce prestige social gagné avec la migration en Europe est Barbès de *Le Ventre de l'Atlantique*. Le narrateur du roman nous décrit en effet son ascension sociale étape par étape, en commençant par ses premiers voyages : « À son arrivée, on se contenta d'admirer son pouvoir d'achat, faramineux par rapport à la moyenne de l'île » (VA ; 32). Fatou Diome poursuit en soulignant que les cadeaux de Barbès gagnent d'importance, aux yeux des villageois, selon leur lieu de provenance et non pas leur valeur commerciale – étant donné que la majorité des villageois ne connaît pas, en effet, la valeur réelle de ce qu'ils reçoivent : « Il distribuait quelques billets et des pacotilles *made in France*, que personne n'aurait échangées contre un bloc d'émeraude. Ici, la friperie de Barbès vous donne un air d'importance, et ça, ça n'a pas de prix ! » (VA 30-31). Le récit se poursuit avec les voyages successifs : « À son troisième congé, il commença à bâtir son imposante demeure. [...] Cette maison lui assurerait à jamais le respect et l'admiration des villageois » (VA ; 33), pour arriver enfin au septième voyage en France, qui terminera la longue série de pèlerinages de Barbès. « À son septième voyage, l'homme de Barbès se construisit une boutique bien approvisionnée à l'entrée de sa demeure et s'installa définitivement au village » (VA ; 33)¹⁰⁶. À ce moment de l'histoire, sa réputation a grandi pour lui assurer à jamais l'admiration de tout Niodior : « Devenu l'emblème de l'émigration réussie, on lui demandait son avis sur tout », nous raconte le narrateur, « les visages se faisaient polis à sa rencontre, même le sable se lissait au passage de ses longs boubous amidonnés » (VA ; 33). Pendant cette période, il a acheté une nouvelle maison pour ses parents et pris quatre épouses.

¹⁰⁶ Lessault souligne l'énorme rôle joué par les émigrés de retour dans le développement urbain sénégalais.

David Lessault et al., « International Migration and Housing Conditions of Households in Dakar », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 66, no. 1, 2011, pp. 195–225, sur www.jstor.org/stable/41337162 [05/09/2019].

Briller de la « lumière européenne » (VA ; 109), c'est pourtant alimenter exponentiellement le mythe de la réussite facile¹⁰⁷, ce qui n'est pas sans conséquences. Cette célébration de la réussite ne fait en effet que souligner la pression communautaire sur les émigrés de retour¹⁰⁸. Nous avons examiné ses récits de la vie en France au paragraphe 1.4.3, culminant avec une description de l'avancement technologique européen, de la richesse et du bien-être de la population française. Et pourtant, ayant analysé la vie de Barbès en France¹⁰⁹, nous connaissons la vérité et nous savons que ses voyages ne se sont pas du tout déroulés comme il les raconte au pays. Craignant de se voir « affublé du nez de Pinocchio » (VA ; 88), il est désormais entré dans un cercle vicieux où il ne peut pas se permettre d'avouer la vérité :

Il avait été *un nègre* à Paris et s'était mis, dès son retour, à entretenir *les mirages* qui l'auréolaient de prestige. Comptant sur l'oralité pour battre tous ceux qui avaient écrit sur cette ville, il était devenu le meilleur ambassadeur de France. [...] Si ses courtisans gobaient ses fables, sa conscience le malmenait, car ce n'était pas sans peine qu'il donnait le sel pour le sucre, même si, au clair de lune, les deux brillent du même éclat. Cependant, l'égo éclipçant le remords, il refoulait le menteur en lui : quel mal y avait-il à trier ses souvenirs, à choisir méthodiquement ceux qui pouvaient être exposés et à laisser les autres enfouis sous la trappe de l'oubli ? Jamais ses récits torrentiels ne laissaient émerger l'existence minable qu'il avait menée en France. (VA ; 88)

Comme Barbès, mais en mesure mineure, d'autres personnages aussi alimentent les stéréotypes sur la vie en France. Nous pouvons par exemple considérer Salie de *Le Ventre de l'Atlantique* lorsque, afin de ne pas exaspérer le conflit avec son frère qui la croit désormais nantie et voudrait son aide financière, évite de préciser les détails de sa vie. Ou encore, le fait qu'elle se laisse dépouiller d'une bonne partie de son argent et de ses biens à chaque fois qu'elle rentre au village – nous en avons parlé à propos de la « solidarité africaine » au paragraphe 3.2.3 – par respect de la coutume qui impose à

¹⁰⁷ Nous rappelons à ce propos les mots de Barbès (par. 1.4.3) concernant cette richesse assurée pour tous ceux qui osent franchir la barrière de la Méditerranée « Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas » (VA ; 87).

¹⁰⁸ Mbaye Diouf, « Awumey, Diome, Mabanckou : une “politique” romanesque de l'immigration », dans *Logosphère*, n. 7, Automne 2011, « Les littératures francophones. Pour une littérature-monde ? », p. 90 [13/09/2019].

¹⁰⁹ Nous faisons ici référence au paragraphe 2.2.2, où nous avons parlé de l'expérience de Barbès en France : « comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ? » (VA ; 89).

ceux qui reviennent d'apporter des cadeaux. Ces comportements alimentent le cercle vicieux qui emprisonne les jeunes niodiorois dans un cycle infini de départs et retours, toujours convaincus de partir vers l'Eldorado, n'avouant jamais que l'autre côté de la Méditerranée n'est pas, en effet, le paradis dont ils ont tant rêvé.

3.2.4. *Entre deux identités*

Une variation du thème de l'exil – la condition vécue par les émigrés en Europe qui sont marginalisés en tant qu'étrangers – est la « fragmentation identitaire » (VA ; 254). C'est une thématique que nous pouvons observer surtout dans *Le Ventre de l'Atlantique*, à travers les réflexions de l'héroïne Salie, faisant partie de cette catégorie d'émigrés qui ont choisi de s'installer définitivement en Europe mais qui rentrent au pays de temps en temps pour rendre visite à leur famille et renouveler leurs papiers. À chaque fois qu'elle visite le village de Niodior, la jeune femme fait l'expérience de la dichotomie entre « moi d'ici [et] moi de là-bas » (VA ; 224-225).

Étrangère en France en tant qu'immigrée sénégalaise, elle ne se sent chez elle à Niodior non plus, puisque son village ne la reconnaît presque plus comme enfant de l'île. Nous faisons référence par exemple à un épisode de *Le Ventre de l'Atlantique* où l'héroïne rentre à Niodior et loge dans un hôtel du village¹¹⁰. L'identifiant comme une de ces « supposés nantis venus de France » (VA ; 196), le réceptionniste lui souhaite joyeusement la bienvenue ; à ce moment Salie se rend compte que son statut d'émigrée l'empêche d'être reconnue comme native de l'île :

Les phrases du réceptionniste dansaient dans ma tête : *Bienvenue chez nous*, comme si ce pays n'était plus le mien ! De quel droit me traitait-il d'étrangère, alors que je lui avais présenté une carte d'identité similaire à la sienne ? Étrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays : aussi illégitime avec ma carte de résident qu'avec ma carte d'identité ! (VA ; 197)

Il est vrai que le voyage en Europe a des conséquences imprévisibles sur la personnalité et le caractère de ceux qui partent, et Salie reconnaît elle-même les changements de sa personnalité. « Partir, c'est mourir d'absence. On revient, certes,

¹¹⁰ C'est avec une ironie amère que Salie précise : « Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'était grâce à ma carte de résident française, synonyme de solvabilité, que j'avais pu obtenir une chambre d'hôtel dans mon propre pays » (VA ; 197).

mais on revient autre » (VA ; 227), nous dit-elle ; en même temps, elle souligne aussi les mutations de sa terre natale et ses habitants au cours de la même période : « Au retour, on cherche, mais on ne retrouve jamais ceux qu'on a quittés. [...] Qui sont ces gens que j'appelle mon frère, ma sœur, etc. ? Qui suis-je pour eux ? L'intruse qui porte en elle celle qu'ils attendent et qu'ils désespèrent de retrouver ? L'étrangère qui débarque ? La sœur qui part ? » (VA ; 227).

Et d'ailleurs « un des avantages de l'étranger, c'est la possibilité de prendre dans la culture d'accueil ce qu'il y a de meilleur » (K ; 184), ce qui détermine une transformation inévitable. Ce que Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique* appelle son « suicide géographique » (VA ; 226), c'est une condition existentielle qui implique une sorte d'« effacement » identitaire. Elle se définit « Enracinée partout » mais « exilée tout le temps » (VA ; 181), car le résultat de cette transformation est un être qui n'appartient pas vraiment ni à l'une ni à l'autre côté de la Méditerranée : « Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage » (VA ; 254).

3.3. Le destin des vaincus

Comme nous l'avons observé en précédence, l'émigration en Europe ne produit pas toujours – nous pourrions même affirmer qu'elle ne le fait presque jamais – les résultats attendus et espérés. Les difficultés rencontrées au long du chemin européen ont des répercussions parfois inévitables sur les vies des émigrés qui rentrent au pays. Dans cette dernière section nous allons observer ce qui se passe lorsqu'un de ces « enfants de l'île », une fois rentré chez lui, a le courage d'admettre publiquement la vérité et essaye de raconter à ses proches ce qui a vraiment caractérisé son expérience européenne. Dans la production littéraire de Fatou Diome que nous prenons en considération pour notre tractation, deux histoires nous fournissent un exemple de cette situation : celle de Moussa de *Le Ventre de l'Atlantique* et celle de Mémoria dans *Kétala*.

3.3.1. Des « valises bourrées d'échecs »

Admettant leur échec sur le sol européen, ces personnages rentrent au pays « avec leurs valises bourrées d'échecs, d'humiliations et de déceptions » (VA ; 240). Ce choix s'explique par la volonté de retrouver enfin une ambiance chaleureuse et familière – alors que l'Europe n'a jamais été accueillante – et le soutien de sa famille dans une période compliquée, comptant aussi sur la reconnaissance de ses proches pour l'aide financière reçue d'Europe.

Le Ventre de l'Atlantique nous révèle la conclusion de l'histoire de Moussa qui, ne réussissant pas dans son aspiration de devenir un footballeur professionnel, est embauché au noir – son salaire sert cependant à rembourser Jean-Charles Sauveur, le chasseur de talents qui avait payé son voyage en France et sa formation comme footballeur – mais sa condition d'immigré clandestin, découverte par la police, lui réserve très tôt un séjour dans une prison, dans l'attente d'être rapatrié. « Soixante-douze heures plus tard », nous raconte Fatou Diome, « un avion le vomit sur le tarmac de l'aéroport de Dakar » (VA ; 109). Une joyeuse bienvenue l'attend de la part de sa famille et du village tout entier¹¹¹. Mais quand il avoue la réalité et raconte sa vie en France, la réaction de ses compatriotes n'est certainement pas celle qu'il attendait : « L'explosion de la vérité le couvrit de cendres. Il ne brilla plus de la lumière européenne et devint moins intéressant que le plus sédentaire des insulaires. Presque tout le monde le méprisait » (VA ; 109).

Une réaction similaire attend Salie. Rentrée de France en apportant avec elle sa « fortune européenne », elle ne comble pourtant pas les attentes de sa famille en ce qui concerne sa vie sentimentale, car son divorce est perçu comme un énorme échec et un défi insupportable aux coutumes locales. Plusieurs villageois lui rappellent que « L'âne n'abandonne jamais le bon foin » (VA ; 60) et que « L'agriculteur [...] attend des récoltes

¹¹¹ Le texte spécifie comment, au moment de l'arrivée du jeune, le village de Niodior attend avec optimisme ses richesses, jusqu'au point de s'étonner parce qu'il n'a pas de bagages : « Malgré l'absence de bagages, personne ne se doutait de son infortune : il avait eu certainement hâte de voir la famille et avait fait affréter ses nombreux bagages, qu'il irait chercher plus tard à Dakar. L'optimisme immola un coq pour remercier les ancêtres et deux canards pour le dîner » (VA ; 109).

de ses semailles » (VA ; 60) : la fin du rapport est donc imputée à Salie, coupable de ne pas être une bonne femme ou ne pas être fertile, et il est donc parfaitement normal pour un homme de la rejeter¹¹².

Nous suivons enfin l'histoire de Mémoria qui, ayant fini par se prostituer en France afin de gagner son pain, décide de rentrer au pays quand elle découvre avoir attrapé une maladie incurable¹¹³. Accompagnée par Makhou – qui l'avait quittée pour vivre enfin librement son homosexualité, mais qui l'aide au nom de l'affection qu'il éprouve désormais pour la jeune femme – elle rentre à Dakar pour faire ses adieux à sa famille. Espérant dans la compréhension et l'affection de ses proches, Mémoria révèle toute la vérité sur sa vie en France, les difficultés qu'elle a dû affronter et comment elle a gagné sa vie au cours de la dernière période. Elle finit par admettre finalement le but de son retour :

On se réjouit de sa venue, on l'interrogea sur ce magnifique pays dans lequel elle avait eu la chance de vivre si longtemps. Elle raconta sans emphase. Evidemment, personne n'avait oublié ses mandats, ni elle ni ceux qui les avaient reçus, mais comme c'était dû, les remerciements furent sobres, elle les accepta humblement, sachant qu'on espérait plus de sa présence. Comme elle avait conscience qu'elle ne pourrait plus leur garantir ce que le destin lui prenait, la vie, elle vida son sac : son faux couple, sa séparation qu'elle leur avait cachée ; et puis, voyant que son corps décharné semait des points d'interrogation autour d'elle, elle révéla sa maladie, ses jours comptés, l'unique raison pour laquelle Makhou l'avait ramenée au pays. [...] Elle attendit, en vain, des réactions compatissantes. Le dégoût se lisait sur les visages, même sur celui de sa mère. Au bout d'un long moment de silence, son père lui crachait ce que tous pensaient sans oser l'affirmer : « Cette maladie n'infecte que les dégénérés qui mènent une vie dissolue. Tu ne l'aurais jamais attrapée si tu t'étais bien comportée là-bas. Ma fille, que j'ai bien éduquée, ne peut être devenue une dépravée qui nous apporte de surcroît cette saleté contagieuse. Dorénavant, je t'interdis tout contact avec ma famille et que tous ceux qui obéissent à ma loi se le tiennent pour dit. » (K ; 266-267)

Nous pouvons identifier ainsi un schéma, commun aux trois histoires, qui regroupe les vicissitudes de Mémoria, Moussa et Salie dans le même modèle comportemental.

¹¹² Cette conception est d'ailleurs parfaitement cohérente si nous considérons la section 1.3, où nous avons traité la condition des femmes et en particulier la polygamie et l'impossibilité de programmer les naissances. La mentalité des villageois est ancrée à une situation où le rôle de la femme dans un couple est celui de concevoir le plus grand nombre d'enfants possible pour que son mari puisse prouver sa virilité au village. À leurs yeux donc, il n'existe pas d'autres raisons de divorcer, par conséquent la jeune n'a pas été une bonne épouse et mérite le mépris des villageois.

¹¹³ Le nom de cette maladie n'est jamais spécifié, mais plusieurs éléments nous amènent à supposer qu'il s'agit du SIDA.

L'idéalisation du choix de la migration est tellement ancrée dans la mentalité niodioroise et dakaroise que toute version contrastante est immédiatement discréditée. Nous avons parlé au paragraphe 1.4.3 des « ambassadeurs de France » en soulignant que leur statut social, dérivant des richesses accumulées pendant leur séjour en Europe, leur confère une crédibilité supérieure par rapport aux autres. Mémoria, Moussa et Salie, par contre, ne jouissent pas de la même considération sociale à cause de leur « échec », ce qui les empêche d'être écoutés avec autant d'attention. Le rejet de leurs familles d'origine fait partie de ce même schéma : n'ayant pas accompli la mission qu'on leur avait confiée, ces personnages ne méritent pas la considération de leur famille non plus.

3.3.2. Solitude et exclusion

Pour cette catégorie de personnages, la responsabilité de l'échec et la déception de la communauté d'origine pèsent sur leur réputation au niveau social. Dans la plupart des cas, ils ne trouveront personne qui sache accepter leur « version » de l'Europe, ni disposé à leur fournir du soutien émotionnel. Nous nous trouvons ici face à une nouvelle version du thème de l'exil, que nous avons déjà rencontré au paragraphe 2.4.3 : tels les émigrés en Europe qui souffrent à cause de l'impossibilité de communiquer leurs souffrances et leurs difficultés quotidiennes à leur famille, ces personnages, une fois rentrés au pays, ne bénéficient pas de la compréhension de leurs proches et se retrouvent dans une situation de profonde solitude.

C'est précisément la situation du jeune Moussa après la révélation de son échec à sa famille et au village de Niodior. Le stigmate de la faillite le rend un exclus, marginalisé et éloigné du village et de la compagnie de ceux qui en précédence était ses amis et complices. Maintenant, la seule compréhension pour ses péripéties lui vient de M. Ndétare, l'instituteur de l'île, marginalisé lui aussi, depuis toujours, à cause de son statut d'extérieur¹¹⁴ : « Pour fuir les soupirs culpabilisants de ses parents, et le dédain trop

¹¹⁴ « Cette société insulaire, même lorsqu'elle se laisse approcher, reste une structure monolithique impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers. [...] Voilà ce qui excluait Ndétare, ce Sénégalais de l'extérieur. Il savait que cette microsociété le dégoûterait toujours pour le maintenir à sa lisière. Il avait remarqué que certains habitants de l'île disposaient à peine d'un QI de crustacé, mais, méprisé, c'était lui, l'intellectuel, qui avait fini par se trouver une similitude avec ces déchets que l'Atlantique refuse d'avaler et qui bordent le village » (VA ; 77).

évident de ses sœurs, Moussa passait l'essentiel de son temps chez l'instituteur » (VA ; 110). Lentement, la responsabilité de la honte, la sienne et celle de sa famille, se fait insupportable pour le jeune homme, le conduisant vers le moment le plus tragique de son histoire :

La pirogue accosta. La brise soufflait sur les plaies des vivants. Silencieux, les deux pêcheurs débarquèrent leur cargaison. Les jeunes footballeurs s'approchèrent. Sur le wharf, un homme était allongé, les bras vigoureux ; vu de loin, il ressemblait à un baigneur à repos. Seuls les habits entrouverts révélaient qu'il n'avait pas choisi d'être là, encore moins dans cette posture. Non loin du village, juste à l'endroit où l'île trempe sa langue dans la mer, les pêcheurs avaient pris dans leurs filets le corps inerte de Moussa. (VA ; 113-114)

Pour ce qui concerne les vicissitudes de Mémoria, elles introduisent, en plus de la thématique de la solitude et celle du rejet de la part de la famille, le thème de l'ingratitude. Comme nous l'avons souligné, Mémoria, rentrée à Dakar avec l'espoir de faire ses adieux à sa famille, cherche la compréhension et le soutien de ses proches. Un soutien qu'elle ne recevra pas : tout d'un coup, l'argent qu'elle a envoyé à la maison pour accomplir à ses devoirs de fille émigrée perd toute sa valeur face à la façon dans laquelle elle l'a gagné et face à son honneur – et avec le sien, l'honneur de toute sa famille – perdu. Tous ses proches semblent maintenant avoir oublié la joie d'accueillir un enfant rentré à la maison et en même temps les avantages apportés par le soutien économique de la jeune¹¹⁵. Comme nous le révèle le narrateur, « Ici, les gens pensent n'importe quoi de cette maladie. Au lieu d'aider les malades, ils les diabolisent et les rejettent » (K ; 268). À la fin de son histoire, Mémoria a perdu tout espoir de pouvoir récupérer un rapport serein avec ses proches : « Mémoria n'espérait plus rien des siens ;

Ndétare représente l'image de l'intellectuel africain marginalisé en tant qu' « occidentalisé » en quête identitaire.

Mahamet Timera, « Mots et Maux de la Migration de l'Anathème aux Éloges », dans *Cahiers D'Études Africaines*, vol. 54, no. 213/214, 2014, p. 32, sur www.jstor.org/stable/24476014 [12/09/2019].

¹¹⁵ À l'époque où Mémoria commence à travailler comme prostituée, elle a moyen d'envoyer régulièrement de l'argent à sa famille : « les mandats pour ses parents étaient maintenant d'une régularité exemplaire et les cassettes-courriers qu'elle recevait en retour s'en ressentaient. [...] Son père avait ouvert une nouvelle et grande boutique, sa mère avait de nouveau engagé une bonne, ses frères et sœurs fréquentaient le meilleur lycée privé de la capitale sénégalaise. Le baume au cœur, ses parents la remerciaient vivement de leur avoir offert des billets pour le pèlerinage à La Mecque : elle était la meilleure des filles » (K ; 230).

il lui restait l'amertume de les avoir entretenus jadis, quand, écumant les trottoirs d'Europe, elle leur envoyait de quoi mériter ses galons de brave fille » (K ; 268).

Le trait particulier de l'histoire de Mémoria est la cérémonie du Kétala, le partage de l'héritage d'une personne défunte parmi ses proches. Ainsi, au moment de la mort de la jeune femme, seul Makhou, qui l'a accompagnée dans son voyage de retour à Dakar, s'oppose à ce qu'il perçoit comme un véritable saccage de la maison de Mémoria et au partage de ses propriétés :

Non contents d'avoir entassé la terre brûlante sur ton pauvre corps, ils s'approprient secrètement de tes affaires. [...] Aujourd'hui, charognards au bec piqué de velours, ils veulent déchiqueter ton existence en mille morceaux, tout en donnant l'impression de se réunir pour mieux la souder. [...] Ce sont donc tes parents, tes frères et tes sœurs qui s'attroupent autour de tes biens ; or, peu m'importe le sentiment d'injustice de ceux-là mêmes qui t'ont abandonnée à la solitude et aux atroces souffrances de la maladie. (K ; 279)

L'injustice s'ajoute ainsi au thème de l'ingratitude, alors que le narrateur réfléchit sur le fait que la vie de Mémoria n'a été, pour les siens, qu'une manière de satisfaire l'avidité de sa famille et leurs aspirations d'ascension sociale. Au moment où les biens de Mémoria sont exposés aux yeux des personnes présentes à la cérémonie, « Certains visages s'illuminèrent : il y avait là de quoi satisfaire l'avidité de la plupart des proches » (K ; 280-281).

Le suicide de Moussa et la mort de Mémoria constituent les épilogues tragiques d'une histoire d'illusions, déceptions et culpabilisations, un schéma qui, nous semble dire Fatou Diome, se répète trop souvent dans les vies de ces jeunes émigrants, « les enfants de la misère qui viennent se briser les ailes contre la vitrine européenne » (CQA ; 200-201).

3.3.3. La recherche d'une alternative

S'il y a un message qui semble émerger de toutes les œuvres de Fatou Diome que nous avons analysé jusqu'à là, c'est que le rêve de rejoindre l'Europe, le paradis – pour en rentrer apportant de richesses et mériter ainsi la gloire d'avoir sorti sa famille de la pauvreté – n'est qu'une illusion destinée à faire encore de nombreuses victimes parmi les jeunes africains. Après avoir parlé des « emblèmes de l'émigration réussie » rentrés au pays pour alimenter les espoirs des jeunes qui rêvent l'Europe et des malheureux qui,

en essayant de raconter la vérité sur l'autre côté de la Méditerranée, ont dû affronter le mépris de leur village, nous pouvons identifier une autre catégorie de personnages. Il s'agit de ceux qui rentrent au pays définitivement, apportant les fruits de leur travail européen, mais qui ont arrêté d'idéaliser l'espace Schengen et maintenant ne songent qu'à mener une vie simple et tranquille dans leur village d'origine. C'est une troisième solution qui semble rencontrer le plus la faveur de l'auteure.

Lamine de *Celles qui attendent*, par exemple, est finalement heureux d'être rentré et pouvoir enfin revoir sa famille, en particulier sa mère et son épouse : « Amoureux de sa femme et soucieux du bien-être de toute cette maisonnée qui gravitait autour de lui », spécifie Fatou Diome, « Lamine n'envisageait plus de s'éloigner » (CQA ; 275). Au contraire de nombreux émigrés qui partent pour l'Europe plusieurs fois dans leur vie, en apportant à chaque fois des sommes d'argent de plus en plus élevées pour répondre aux attentes et à l'avidité de leurs proches – c'est le cas de Barbès de *Le Ventre de l'Atlantique* – Lamine préfère investir son argent au pays et ouvrir sa propre activité commerciale. « Il avait conservé une part de ses économies, de quoi lancer un projet viable sur place et répondre aux besoins de sa famille élargie » (CQA ; 275).

C'est le même projet envisagé par Madické de *Le Ventre de l'Atlantique*. Le petit frère de Salie, qui rêvait de partir pour la France avec l'aide économique de sa sœur, décide enfin d'utiliser l'argent envoyé par la jeune femme afin d'ouvrir une boutique à Niodior. Une fois mis de côté les enfantillages et son obsession naïve de devenir un footballeur professionnel, il se consacre complètement à son activité commerciale et en tire une grande satisfaction : « Qui te parle de partir ? Peut-être que certains copains y pensent encore, mais moi, ça ne m'intéresse plus. J'ai beaucoup de travail à la boutique, il faut sans cesse renouveler le stock ; je crois que je vais l'agrandir, elle marche très bien » (VA ; 251), affirme-t-il dans les dernières pages du roman.

A côté de cette recherche d'une alternative qui puisse assurer un avenir aux jeunes qui ne désirent pas partir – ou bien décourager ceux qui idéalisent l'Union Européenne parce qu'ils n'en ont pas une expérience directe – Fatou Diome essaye donc, à travers certains de ses personnages, d'expliquer la vérité sur l'Europe. Salie de *Le Ventre de l'Atlantique* est peut-être le personnage qui résume le plus fidèlement les opinions de

l'auteure et s'en fait le porte-parole. Dans l'un des derniers passages du roman, elle encourage les anciens émigrés qui ont « réussi » à ne pas censurer la vérité mais au contraire à parler ouvertement de toutes les difficultés qu'ils ont dû affronter et les humiliations qu'ils ont subies. Elle souligne aussi un aspect fondamental de l'émigration que ses compatriotes semblent ignorer ou minimiser, c'est-à-dire l'importance des papiers et du statut d'émigrant régulier pour accéder au territoire européen :

Faites circuler le micro ! Que nos héros¹¹⁶ expliquent à leurs frères le poids des papiers : la France qui revendique leurs exploits ne leur accorde, bien souvent, qu'une carte de séjour temporaire. De même que nous sommes obligés de renouveler régulièrement notre abonnement antivirus d'ordinateur chez Symantec, certains sont tenus d'aller faire réactualiser leur visa antiexpulsion au pays. Chaque année, ils doivent glisser une part de ce que leur rapportent leurs butts dans l'escarcelle de l'ambassade, pour avoir le droit de respirer au pays des Droits de l'homme. (VA ; 248)

Pour terminer, nous trouvons des personnages qui, bien qu'ils aient réussi en Europe et soient rentrés avec des richesses à partager avec leur famille, ne cachent pas la vérité sur leur séjour et essayent de décourager les jeunes qui rêvent de partir – ou au moins refusent d'édulcorer la réalité de la vie en Europe. « Lamine, qui avait maintenant des papiers en règle pour circuler en Europe, mais n'imaginait plus quitter les siens, s'indignait : l'Europe ! La faim, le froid, le racisme, la solitude, les petits boulots, l'esclavage économique ! » (CQA ; 276). Le jeune homme, n'oubliant pas son expérience en Espagne, essaye d'expliquer aux autres la vérité, et maintenant son statut social et sa nouvelle réputation lui permettent d'être finalement écouté. « Si les jeunes savaient vraiment ce qu'il avait vécu là-bas, affirmait-il, aucun d'eux ne partirait » (CQA ; 276-277).

Et pourtant, il sait qu'il n'est pas possible d'arrêter complètement le phénomène de l'émigration : « Lamine fut triste d'apprendre qu'une pirogue de clandestins avait levé l'ancre dans la nuit [...]. Il était déçu, mais rien ne devait ternir son jour de gloire¹¹⁷ ».

¹¹⁶ Elle fait référence aux émigrés qui ont réussi et en particulier à ceux qui ont eu accès à une carrière dans le monde du football professionnel, car elle sait que les footballeurs constituent dans la plupart des cas les modèles de référence des jeunes niodiorois.

¹¹⁷ Rentré d'Espagne, Lamine a enfin l'argent pour célébrer dignement son mariage avec Daba. Pourtant, la veille, il est secoué par le départ de cette nouvelle pirogue de clandestins ; un départ qui s'est déroulé malgré sa campagne de sensibilisation contre les dangers de l'émigration, et qui témoigne donc de la difficulté de convaincre ses camarades.

Malgré les efforts de ceux qui refusent toute forme d'hypocrisie en faveur de la sincérité, Fatou Diome semble nous dire qu'il n'est pas du tout facile de briser le cercle vicieux. Le seul espoir se trouve dans une plus grande œuvre de sensibilisation sur les deux côtés de la Méditerranée. « Lamine n'était pas Gandhi, ni Senghor, ni Obama, l'impuissance faisait partie de son fardeau existentiel. Parce qu'il connaissait la violence de ses propres souffrances, il portait dans sa chair celles des autres et devait s'en accommoder » (CQA ; 277-278).

Conclusion

Le parcours que nous avons tracé jusqu'ici nous révèle les opinions d'une écrivaine engagée au niveau social et politique. Avec son style sarcastique et direct, Fatou Diome décrit clairement l'expérience de la migration, et elle le fait en adoptant la perspective interne de ceux qui l'ont connue en première personne. Grâce à son expérience d'immigrée en Europe, l'auteure individue et souligne à l'intérieur de ses œuvres les fautes et les faiblesses des deux côtés de la Méditerranée, c'est-à-dire ceux de la société européenne, point d'arrivée de la migration, et ceux des communautés africaines dont ses personnages sont issus.

Au cours de cette tractation, nous avons analysé la structure sociale de la communauté de Niodior et Dakar, et en général des communautés de l'Afrique postcoloniale décrites dans les œuvres de cette auteure. Nous en tirons l'image d'une société perpétuellement en équilibre entre le poids de la tradition et les influences de la modernité, et qui a du mal à s'adapter aux nouvelles exigences des individus. Encore ancrée à une mentalité traditionnelle et patriarcale, la communauté d'origine finit par étouffer les ambitions et les espoirs des héroïnes de Fatou Diome, qui cherchent donc une façon de s'enfuir. Nous faisons ainsi la connaissance de personnages comme Salie de *Le Ventre de l'Atlantique* et Mémoria de *Kétala*, des jeunes femmes qui décident de quitter leur pays natal pour suivre leurs rêves. Nous remarquons aussi que la société sénégalaise décrite dans ces œuvres semble avoir perdu toute indépendance et en général qu'elle rêve d'une influence externe pour résoudre ses propres problématiques. Le mythe de l'Europe comme « terre promise », le continent où tout le monde peut gagner une fortune rapidement, s'inscrit parfaitement dans cette perspective. Il s'agit donc d'une société découragée, qui a du mal à trouver en elle-même la force de se relever et attend – parfois prétend – une intervention occidentale. En même temps, elle fait confiance en ses propres enfants – les jeunes générations de migrants dont Fatou Diome raconte les mésaventures – pour qu'ils la soutiennent ; à ce propos, nous faisons la connaissance de personnages comme Moussa et Barbès dans *Le Ventre de l'Atlantique* et Issa et Lamine dans *Celles qui attendent*.

Du côté européen, l'analyse se concentre surtout sur les difficultés de l'intégration sociale, sur l'exploitation professionnelle et sur la permanence des stéréotypes concernant les immigrés africains. Ce qui émerge est le portrait d'une société extrêmement lointaine du modèle idéal d'intégration et de solidarité que nous nous attendons. Fatou Diome souligne les responsabilités du modèle de développement économique occidental, qui ne se fait pas de soucis lorsqu'il s'agit d'exploiter les ressources naturelles d'Afrique, sur la faillite des activités économiques africaines et, conséquemment, les conditions de pauvreté de la population locale. Toutefois, elle ne manque pas de porter à notre attention ce qui se passe sur le territoire européen aussi. À travers les différentes histoires contenues dans le recueil *La Préférence Nationale*, Fatou Diome analyse à la fois l'intolérance d'une partie de la population européenne – en particulier des Français – et les lieux communs qui subsistent à la base de toute interaction entre Européens et Africains et qui minent les chances d'intégration de ces derniers. Elle expose ainsi l'hypocrisie d'une société qui se voudrait solidaire et accueillante, mais qui n'hésite pas à exploiter l'abondante main d'œuvre provenant du continent africain ; un Occident qui, tout en restant l'un des principaux responsables des problèmes africains, hésite à reconnaître ses fautes et voudrait se débarrasser définitivement du côté plus « faible » de la Méditerranée, perçu comme un fardeau excessif. Pour ce qui concerne les immigrés qui se rendent en Europe à la recherche d'un avenir plus prospère, ils sont perçus par la plupart de la population locale comme des envahisseurs qui s'introduisent dans un pays étranger sans en avoir les droits, avec l'intention de se substituer à ses légitimes propriétaires. L'auteure souligne avec amertume que ce même Occident qui est la patrie de la Déclaration des Droits de l'Homme a désormais la tendance à ignorer les droits fondamentaux de ceux qui demandent son aide au moment où cela peut influencer négativement son profit.

Pour les personnages qui décident de terminer leur permanence en Europe et de rentrer au pays, Fatou Diome décrit le fardeau des attentes communautaires. L'écrivaine raconte l'accueil des jeunes rentrés d'Europe, perçus comme des « sauveurs » par leur communauté d'origine, mais encore une fois, nous remarquons les limites d'une société qui a désormais corrompu la valeur originelle de la pratique de la solidarité et en abuse

pour éviter de faire face à la réalité de ses problèmes. Ce que Fatou Diome décrit dans ses récits, c'est une communauté qui refuse de faire son autocritique, une critique que ses personnages, qui ont vécu dans un autre continent et bénéficient donc d'un point de vue externe et détaché, peuvent toutefois amorcer. C'est à travers le regard de ces personnages que nous arrivons finalement à avoir une perspective complète sur la question migratoire africaine et d'en saisir toutes les nuances.

Une fois terminée la lecture de l'œuvre de cette auteure, nous nous rendons compte que Fatou Diome trace à l'intérieur de ses textes une sorte de proposition personnelle pour un modèle d'émigration responsable et consciente de la réalité socio-politique européenne et africaine. Elle expose les fautes et les faiblesses des deux côtés de la Méditerranée, en soulignant que chacune d'elles a une partie de responsabilité dans cette question. La société africaine, représentée dans ces œuvres par le modèle de la communauté nioldioroise, idéalise excessivement le style de vie européen sans en connaître vraiment les caractéristiques, et pousse ses jeunes à s'embarquer dans un voyage extrêmement dangereux au lieu de leur fournir les moyens pour vivre une vie heureuse dans leur pays. De plus, elle place sur eux un fardeau injuste et, au moment où ils n'arrivent pas à satisfaire les attentes de leur famille et leur village, elle les exclut et les marginalise au lieu de leur fournir du soutien moral. La société européenne, par contre, refuse de reconnaître ses responsabilités et semble désormais avoir oublié toute forme de solidarité dans sa constante recherche du profit. Au moment où ses citoyens voient dans l'Autre un usurpateur et une menace à leur style de vie, l'intégration n'est pas possible, alors que nous assistons à la naissance de plusieurs formes d'intolérance et de fanatisme. Ces deux réalités ont du mal à se rencontrer de façon pacifique, et l'œuvre de Fatou Diome se situe volontairement au milieu entre les deux. À travers ses textes, elle nous prévient des dangers du voyage et expose la vérité sur le « paradis » européen et l'« accueil » que les immigrés reçoivent à leur arrivée, tout en encourageant un modèle de développement africain basé non plus exclusivement sur la migration mais aussi sur la promotion des activités économiques locales. L'expérience de la migration n'est toutefois pas entièrement stigmatisée, l'auteure propose plutôt un modèle d'émigration consciente des dangers et des difficultés du voyage. En effet, c'est

précisément cette expérience qui forme des personnes dont l'identité est « partagée » entre Afrique et Europe. Il est vrai que la fragmentation de sa propre identité est souvent accompagnée par des sensations de solitude et d'isolement – à plusieurs reprises nous avons définis ses personnages des « exilés » – mais à travers leurs expériences nous parvenons finalement à concilier les deux continents, et cette rencontre ne peut que produire un enrichissement culturel. En fin de compte, l'œuvre de Fatou Diome se propose comme une sorte de médiation culturelle entre deux réalités qui n'arrivent pas à se comprendre complètement, mais qui ont la potentialité pour parvenir enfin à s'accepter.

Bibliographie

Bibliographie primaire

Fatou Diome, *La Préférence Nationale*, Paris, Présence africaine, 2001.

Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.

Fatou Diome, *Kétala*, Paris, J'ai lu, 2007.

Fatou Diome, *Inassouvies, nos vies*, Paris, J'ai lu, 2010.

Fatou Diome, *Celles qui attendent*, Paris, J'ai lu, 2013.

Fatou Diome, *Impossible de grandir*, Paris, Flammarion, 2013, ebook.

Bibliographie critique

Pau Baizán et Amparo González-Ferrer, « What drives Senegalese migration to Europe? The role of economic restructuring, labor demand, and the multiplier effect of networks », dans *Demographic Research*, vol. 35, 2016, pp. 339–380, sur www.jstor.org/stable/26332081 [15/08/2019].

Éloïse Brezault, « Du malaise de la 'condition noire' dans la société française : Une identité composite en mal d'intégration dans quelques romans africains contemporains », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 26, no. 2, 2011, pp. 142–157, sur www.jstor.org/stable/41445296.

Siobhan Brooks, « Hypersexualization and the Dark Body: Race and Inequality among Black and Latina Women in the Exotic Dance Industry », dans *Sexuality Research and Social Policy: Journal of NSRC*, June 2010, pp. 70–80, sur <https://www.researchgate.net/publication/225599716> [03/08/2019].

Jacques Chevrier, « La littérature francophone et ses héros », dans *Esprit*, no. 317 (8/9), 2005, pp. 70–85, sur www.jstor.org/stable/24470392 [10/06/2019].

Ayo A. Coly, *The Pull of Postcolonial Nationhood: Gender and Migration in Francophone African Literatures*, Lanham, Rowman and Littlefield Publishers INC, 2010.

Babacar Diop, « Les fondements théoriques du socialisme africain chez L. S. Senghor », dans *Ethiopiques*, no. 8, 2012, sur <http://ethiopiques.refer.sn/> [21/06/2019].

Mbaye Diouf, « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans 'Le Ventre de l'Atlantique' de Fatou Diome », *Francofonia*, no. 58, 2010, pp. 55–66, sur www.jstor.org/stable/43016528 [30/05/2019].

Mbaye Diouf, « Awumey, Diome, Mabanckou : une "politique" romanesque de l'immigration », dans *Logosphère*, n. 7, Automne 2011, « Les littératures francophones. Pour une littérature-monde ? », pp. 83-95 [13/09/2019].

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Le Seuil, 2015, ebook.

Marie-Laurence Flahaux et Paul Reeve, « Return Migration to Senegal and the Democratic Republic of Congo: Intention and Realization », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 70, no. 1, 2015, pp. 97–125, sur www.jstor.org/stable/24638253 [10/09/2019].

Amber Gemmeke, *Marabout women in Dakar : creating trust in a rural urban space*, LIT Verlag Münster, 2008.

Erving Goffman, *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Simon and Schuster, 2009, ebook.

Gwladys Koumba Alihonou, « Énonciation romanesque et signifiante : Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano », Université de Bretagne occidentale, Brest, 2016 sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01487422> [29/06/2019].

Stéphanie Leclerc-Audet, « L'état et les possibilités de promotion de la figure féminine dans le roman *Celles qui attendent* de Fatou Diome », Université Laval, 2013, dans <https://corpus.ulaval.ca> [29/05/2019].

David Lessault et al., « International Migration and Housing Conditions of Households in Dakar », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 66, no. 1, 2011, pp. 195–225, sur www.jstor.org/stable/41337162 [02/09/2019].

Catherine Mazauric, « Fictions De Soi Dans La Maison De L'autre (Aminata Sow Fall, Ken Bugul, Fatou Diome) », *Dalhousie French Studies*, 74/75, 2006, pp. 237–252, sur www.jstor.org/stable/40837727 [20/06/2019].

Boniface Mongo-Mboussa, « Homosexualité et écriture en Afrique francophone », 2014, sur *Africultures.com*, <http://africultures.com/homosexualite-et-ecriture-en-afrique-francophone-11973/> [03/07/2019].

Wandia Mwende Njoya, « In Search of El Dorado? The Experience of Migration to France in Contemporary African Novels », The Pennsylvania State University, 2007, dans <https://etda.libraries.psu.edu/catalog/7588> [01/06/2019].

Robert Press, « Dangerous Crossings: Voices from the African migration to Italy/Europe », dans *Africa Today*, vol. 64, no. 1, 2017, pp. 3–27, sur www.jstor.org/stable/10.2979/africatoday.64.1.01 [18/08/2019].

Jean Louis Rallu, « One-Way or Both-Ways Migration Surveys », dans *International Migration in Europe: New Trends and New Methods of Analysis*, edited by Corrado Bonifazi et al., Amsterdam University Press, Amsterdam, 2008, pp. 273–292, sur www.jstor.org/stable/j.ctt46mv64.16 [19/08/2019].

Toma Sorana et Eleonora Castagnone, « What Drives Onward Mobility within Europe? The Case of Senegalese Migration between France, Italy and Spain », dans *Population* (English Edition, 2002), vol. 70, no. 1, 2015, pp. 65–95., sur www.jstor.org/stable/24638252 [25/08/2019].

Ehud Sprinzak, « African Traditional Socialism - A Semantic Analysis of Political Ideology », *The Journal of Modern African Studies*, vol. 11, no. 4, 1973, pp. 629–647, sur www.jstor.org/stable/161619 [20/06/2019].

Mahamet Timera, « Mots et Maux de la Migration de l'Anathème aux Éloges », dans *Cahiers D'Études Africaines*, vol. 54, no. 213/214, 2014, pp. 27–47, sur www.jstor.org/stable/24476014 [12/09/2019].

Masja Van Meeteren, « Beyond Victims and Communities: Bringing in Aspirations », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands: Aspirations and Incorporation*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, pp. 23–44, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.5 [18/08/2019].

Masja Van Meeteren, « Living Different Dreams (I) : Aspirations and functional incorporation », dans *Irregular Migrants in Belgium and the Netherlands : Aspirations*

and Incorporation, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2014, pp. 97–142, sur www.jstor.org/stable/j.ctt12877r7.9 [18/08/2019].

Samuel Zadi, « La ‘Solidarité africaine’ dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », dans *Nouvelles Études Francophones*, vol. 25, n. 1, 2010, pp. 171–188, sur www.jstor.org/stable/41103961 [29/05/2019].

Abstract

Nel 2003 il panorama letterario francese si arricchisce con la figura dell'autrice senegalese Fatou Diome, a seguito della pubblicazione del suo romanzo d'esordio *Le Ventre de l'Atlantique* che le vale, con il riconoscimento di pubblico e critica, la legittimazione come scrittrice sulla scena letteraria francofona. Autrice prolifica, dopo il primo romanzo, in realtà a sua volta preceduto da una raccolta di novelle nel 2001, Fatou Diome continua ancora oggi a pubblicare le sue opere. Traendo spunto a piene mani dall'attualità e dalla cronaca, i suoi scritti prendono le mosse anche e soprattutto dall'esperienza personale dell'autrice che, nata in Senegal e trasferitasi in Francia in giovane età, narra nei suoi racconti perlopiù storie di emigrati africani che approdano in Europa alla ricerca di un futuro più prospero. L'obiettivo che questa trattazione si prefigge è analizzare l'intero corpus delle opere di Fatou Diome pubblicate dal 2001 al 2013, per identificare al loro interno gli elementi che caratterizzano la scelta dell'emigrazione e comporre così un quadro d'insieme che definisca il pensiero dell'autrice al riguardo. Nello specifico, le opere analizzate saranno la raccolta di racconti *La Préférence Nationale* (2001) e i romanzi *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), *Kétala* (2006), *Inassouvies, nos vies* (2008), *Celles qui attendent* (2010) e *Impossible de grandir* (2013). Dall'interno di ognuna di esse, saranno estrapolate le situazioni riconducibili all'esperienza migratoria, esaminate e infine riordinate a seconda delle tematiche di cui si fanno espressione. Quest'analisi seguirà quindi "fisicamente" il viaggio dei personaggi di Fatou Diome, affrontando innanzitutto le condizioni di vita nel loro paese d'origine e approfondendo le problematiche e gli impulsi che li porteranno a maturare la scelta dell'emigrazione, per poi seguire il loro viaggio verso il continente europeo. Una volta qui, affronterà lo scontro con la realtà europea, sia per gli immigrati regolari che per i clandestini, ed evidenzierà le difficoltà che si presenteranno loro dal punto di vista del rapporto sia con i cittadini dell'Unione che con i familiari rimasti ad aspettare a casa. Infine, per questi personaggi l'esperienza europea si conclude di frequente con il ritorno a casa, salutato dai loro concittadini come l'ideale conclusione di un'esperienza migratoria "riuscita". La terza e ultima sezione analizza quindi il difficile rapporto di

questi personaggi con le aspettative dei conterranei, nonché le variazioni di prestigio sociale che derivano da un passato come immigrato in Europa.

Fatou Diome ambienta alcuni dei suoi racconti nel villaggio di Niodior, situato sull'omonima isola al largo delle coste del Senegal in cui l'autrice stessa ha trascorso l'infanzia. Qui, i romanzi *Le ventre de l'Atlantique* e *Celles qui attendent* descrivono il difficile rapporto con il progresso di una società in bilico tra modernità e passato coloniale, in cui i mezzi di sostentamento tradizionali vengono progressivamente messi in ginocchio dallo sfruttamento intensivo delle risorse del paese ad opera delle multinazionali occidentali. I romanzi si soffermano quindi soprattutto sulle difficoltà delle giovani generazioni nel prendere le redini del sostentamento familiare proprio nel momento in cui le generazioni precedenti non sono più in grado di farlo, e sulla conseguente perdita di fiducia nelle opportunità offerte loro dal loro stesso paese. Ma questi racconti delineano anche figure di eroine peculiari, cresciute in un ambiente dallo stampo patriarcale che si ritrovano a dover affrontare questa particolare congiuntura economica. Tratteggiando le problematiche di una società nella quale sono normalmente accettate pratiche come i matrimoni combinati e la poligamia, con le conseguenti tensioni familiari, Fatou Diome descrive figure femminili che, improvvisamente responsabilizzate dalla necessità di provvedere economicamente al benessere familiare per effetto delle moderne difficoltà finanziarie, si sentono oppresse dai dettami sociali tradizionali e cercano un modo di sfuggire a queste costrizioni, emancipandosi. Infine ritroviamo la descrizione di altre problematiche sociali come il basso tasso di alfabetizzazione, l'oscurantismo religioso, l'intolleranza verso chi si rifiuta di omologarsi agli obblighi sociali – emblematica è la storia di Makhou in *Kétala*, costretto a sposarsi attraverso un matrimonio combinato per mettere a tacere le voci sulla sua omosessualità, socialmente inaccettabile – e le difficoltà della pianificazione familiare in una comunità dove, pur incontrando numerosi problemi nel mantenere un numero elevato di figli, una prole numerosa è auspicabile in quanto dimostrazione della virilità e quindi del prestigio sociale del capofamiglia. Accanto a tutta questa serie di complicazioni che rendono difficoltosa la vita nel moderno Senegal e in particolare nelle sue località meno progredite, troviamo un diffuso sentimento di ammirazione della

realtà europea, percepita come una sorta di “Eldorado” in cui tutto è possibile. L’idealizzazione del continente al di là del Mediterraneo nasce dal fatto che le informazioni sulla vita in Europa – e in particolare in Francia, legata al Senegal dall’antico rapporto coloniale – che giungono sino alle comunità di Niodior e Dakar sono fortemente filtrate e mostrano di preferenza i lati positivi della realtà europea. Fatou Diome sottolinea la preminenza delle informazioni ricavate dalla televisione – si sofferma in particolar modo a descrivere le pubblicità e le partite di calcio – e dalle testimonianze di quegli abitanti emigrati in Europa e poi tornati con i frutti del loro lavoro, cifre esorbitanti se adattate al costo della vita in Senegal. In breve, le difficoltà descritte sino a qui, congiuntamente all’immagine estremamente positiva della vita nei paesi dell’Unione Europea, costituiscono, nei romanzi di Fatou Diome, la spinta necessaria perché i suoi personaggi prendano la decisione di lasciare il loro paese d’origine per gettarsi in una realtà sconosciuta e potenzialmente ostile, mossi dalla speranza in un futuro più prospero.

Il viaggio vero e proprio comprende modalità diverse, ciascuna con le sue difficoltà. In *Celles qui attendent* troviamo i problemi di un viaggio clandestino via mare, con tutte le complicazioni che possono presentarsi durante una traversata del Mediterraneo in piroga, mentre *Kétala*, *Le Ventre de l’Atlantique* e *Inassouvies, nos vies* descrivono un viaggio perfettamente legale, in aereo e munito di visto. Se nel primo caso vengono descritte le condizioni precarie dei passeggeri di una traversata così lunga e difficile, durante la quale molti non arrivano a destinazione e i fortunati che riescono ad approdare sull’altra sponda del Mediterraneo necessitano di cure tempestive, nel secondo le difficoltà sono legate allo scontro con l’Altro, rappresentante di una cultura che si ritiene fondamentalmente diversa e superiore e si dimostra sin dall’inizio ostile alla “contaminazione” proveniente dall’esterno. In entrambi i casi, comunque, i problemi dell’integrazione proseguono nella fase della ricerca di una sistemazione, con le complicazioni legate alla condizione di clandestinità sottolineate in *Celles qui attendent* e *Le Ventre de l’Atlantique*. Nemmeno la ricerca di un impiego, obiettivo principale di tutti i personaggi di Fatou Diome emigrati in Europa, si presenta particolarmente semplice. L’autrice descrive con schiettezza e amara ironia lo

sfruttamento professionale e le speranze disilluse dei suoi personaggi. A questo proposito, *La Préférence Nationale* si occupa di questo tema con attenzione, tratteggiando le storie di diverse figure femminili alle prese con la dura realtà della ricerca di un impiego in Francia. La raccolta delinea tutta una serie di pregiudizi e luoghi comuni che impediscono la piena realizzazione professionale degli immigrati provenienti dall'Africa, a partire dalle occupazioni per le quali gli immigrati sono percepiti come più "adatti", a prescindere dal loro percorso educativo, per arrivare a quelle che sembrano essere assolutamente precluse nonostante il possesso delle competenze e delle credenziali necessarie. Strettamente legato al tema della realizzazione professionale è poi quello delle pressioni familiari, che vorrebbero vedere i propri figli arricchiti in breve tempo – ricordiamo che le famiglie ignorano la realtà della vita in Europa – in modo da poter disporre di un sostegno finanziario costante dall'estero. Lo scontro tra pressioni comunitarie e realtà europea porta i personaggi di Fatou Diome a vivere in condizioni precarie, poiché alle difficoltà legate al normale costo della vita per chi si deve accontentare di un impiego oneroso e sottopagato si aggiunge la necessità di privarsi di una parte del proprio guadagno per inviarlo alla famiglia nel proprio paese d'origine. Inoltre, a peggiorare la situazione intervengono spesso aperte manifestazioni di intolleranza da parte di chi si sente "defraudato" di ciò che dovrebbe appartenergli di diritto, che si tratti di un posto di lavoro o di assistenza economica o sanitaria, e reagisce quindi con durezza e violenza all'incontro con una cultura differente; mentre non meno grave è il caso di chi preferisce non vedere le difficoltà a cui un immigrato va incontro e manifesta palese indifferenza per i suoi problemi. I personaggi di Fatou Diome si ritrovano quindi a sperimentare una condizione di metaforico "esilio", nel quale sentono un'enorme nostalgia della propria terra e della vicinanza e l'affetto dei familiari, ma al contempo riescono ora a comprendere situazioni e realtà che prima erano loro sconosciute, di cui l'esperienza li ha portati ad acquisire una maggiore consapevolezza. Ciò che pesa loro è il non poter condividere questa nuova consapevolezza con la famiglia che, rimasta dall'altra parte del Mediterraneo e ancora fermamente convinta che la vita in Europa sia l'ideale a cui aspirare, non è in grado di

comprendere le difficoltà incontrate dai propri figli alle prese con questo mondo nuovo ed ostile che si rifiuta di accoglierli.

Se per alcuni personaggi l'esperienza europea confluisce nella decisione di mettervi radici permanenti – si parla qui di coloro che hanno, bene o male, maturato un percorso professionale e personale soddisfacente e non sono legati da grandi affetti familiari rimasti nel paese d'origine – per molti il viaggio culmina nel momento del rientro. In questo contesto, Fatou Diome divide i suoi personaggi in due grandi gruppi. Il primo è composto da coloro che tornano al paese d'origine con i mezzi per risollevare le sorti della propria famiglia. Nel loro caso, i festeggiamenti di rito per il ritorno di un figlio partito da lungo tempo non sono altro che la celebrazione del nuovo status sociale della famiglia che, forte delle “ricchezze europee” portate dal figlio, potrà ora godere di una vita agiata. La narratrice descrive però un pericoloso circolo vizioso in cui i figli tornati dall'Europa, desiderosi di rispondere alle aspettative comunitarie, ostentando le loro nuove condizioni finanziarie e contribuendo allo sviluppo economico del paese – molti di questi, ad esempio, apriranno nuove attività commerciali – non fanno altro che confermare e alimentare il mito dell'Unione Europea come moderno “Eldorado”, soprattutto se tacciono le difficoltà e le ingiustizie che hanno dovuto affrontare durante la loro permanenza. *Le Ventre de l'Atlantique* affronta con particolare interesse la tematica delle aspettative e le pressioni familiari, anche e soprattutto economiche, espressione di una società che non è in grado di emanciparsi completamente da quell'Occidente a cui è stata sottomessa per decenni e da cui ha reclamato la propria indipendenza. La stessa istituzione della “solidarietà africana”, già teorizzata da Senghor, in origine meccanismo di condivisione della ricchezza e dei mezzi di produzione in una società preindustriale, in questo contesto degenera fino a trasformarsi in pura e semplice dipendenza economica dal denaro occidentale, nonché sfruttamento dei giovani senegalesi che partono per procurarsi questo stesso denaro. Il secondo gruppo di personaggi si identifica infatti in coloro che ammettono apertamente le difficoltà della realtà europea e tentano di smentire gli oramai assodati luoghi comuni sull'Europa. Si tratta di quei personaggi che ritornano al proprio paese a mani vuote, costretti ad ammettere il fallimento della loro “missione”, ma che proprio a causa di questo fatto

incontrano la riprovazione dei familiari e in generale il disprezzo di tutta la comunità. La loro storia si conclude nella maggior parte dei casi con una situazione di emarginazione data dall'incompatibilità tra i due punti di vista. Ancora una volta quindi ci troviamo di fronte ad una situazione di esilio, comune in generale a tutti gli emigrati tornati a casa dopo un lungo viaggio, nel quale chi ha vissuto le due diverse realtà sperimenta una sensazione di frammentazione identitaria che gli impedisce di riconoscersi pienamente come parte della propria comunità di origine, nonché di quella di adozione. *Impossible de grandir* sottolinea il fatto che l'esperienza migratoria porta ad una maggiore consapevolezza di se stessi e del mondo, ma al contempo genera esseri "ibridi", perennemente in bilico tra le due realtà e incapaci di trovare nel mondo un luogo che sia possibile definire senza ombra di dubbio come "casa".

Attraverso i suoi scritti Fatou Diome, che ha sperimentato in prima persona entrambe le realtà e gode quindi di un punto di vista privilegiato dal quale può riconoscere sia i pregi che i difetti di entrambe, evidenzia punti di forza e mancanze di Africa ed Europa. Leggendo le sue opere, la sensazione è quella di essere di fronte ad una forte presa di posizione sull'esperienza migratoria, che tuttavia non persegue l'obiettivo di demonizzarla ma propone piuttosto un modello di migrazione informato e consapevole. Il suo impegno sociale sta, da un lato, nell'informare i giovani che aspirano ad affrontare questo viaggio sui reali pericoli che questo comporta, esortandoli a non subire passivamente le pressioni comunitarie e a considerare seriamente tutte le alternative prima di prendere la decisione definitiva, dall'altro, nello spingere la società senegalese a riflettere sulle proprie potenzialità prima di lasciarsi incantare dalle promesse di un sistema capitalista, e quindi intrinsecamente corrotto, come quello occidentale. Per quanto riguarda la società europea, l'autrice esorta a mettere da parte la diffidenza per recuperare i valori dell'accoglienza, non indiscriminata ma ragionata, sottolineando a più riprese le contraddizioni insite nel rifiuto dell'ospitalità da parte, nello specifico, di quella stessa nazione che ha dato origine alla Dichiarazione dei diritti dell'uomo e allo slogan *Liberté, Égalité, Fraternité*. L'importanza dell'esperienza migratoria, pur con i suoi enormi difetti, resta comunque nella sua capacità di formare la coscienza e la consapevolezza di nuove generazioni, che saranno in grado di fungere

da ponte tra i due continenti attraverso la loro esperienza di entrambi. Due realtà che al momento sembrano non aver ancora trovato un terreno comune d'intesa sono intrinsecamente legate nelle opere di questa autrice contemporanea, che opera all'interno dei suoi scritti una mediazione culturale tra le due, per contribuire al processo di reciproca comprensione che lei stessa sembra auspicare per il futuro dei due continenti.

